

BULLETIN DE LIAISON DE L'AMICALE
DES ANCIENNES ET ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ORPHELINAT GABRIEL PREVOST

N° 209 ANNEE 2010

Site Internet : www.cempuisien.com

Site photo : http://cempuisien.free.fr/

Courriel : contact@cempuisien.com

Vue aérienne de Cempuis.

Photo Gérard Knop, 21 juin 2010

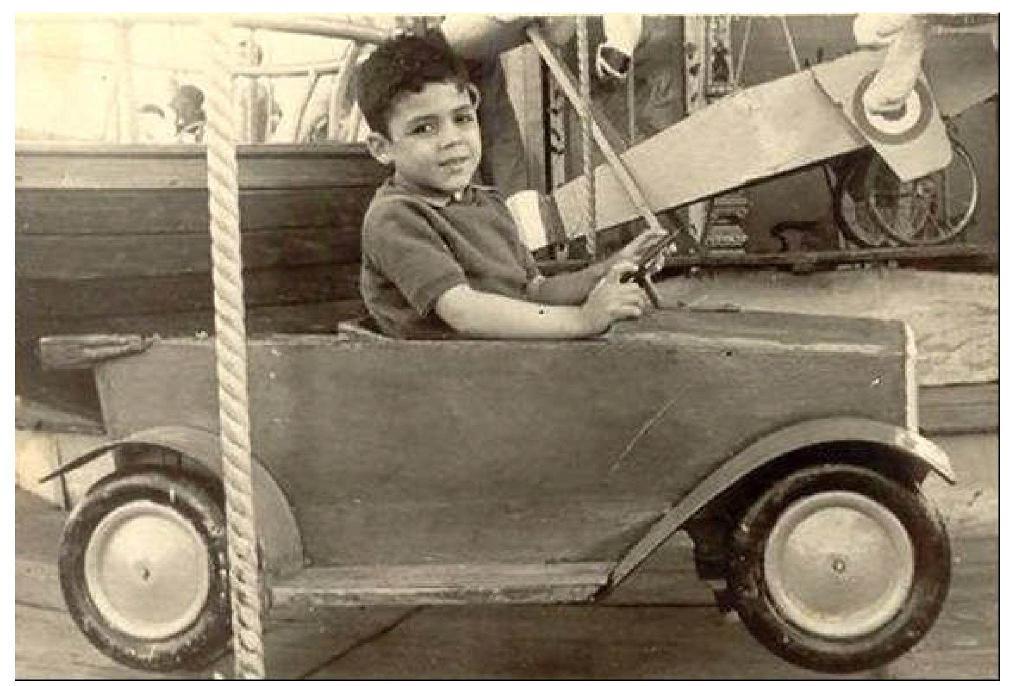
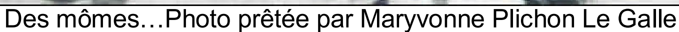


Photo prêtée par Maryvonne Plichon Le Galle

Guy Abdelmoumeni *« …partons dans ton bolide fendant l'air, elle dépasse pas l' 80 ma traction, consternation ! »*





Des mômes…Photo prêtée par Maryvonne Plichon Le Galle



Marie-Jo, Edgar et Christian Duquesney
Edgar étant né en 1938, on peut dater ce cliché d'environ 1950. Photo prêtée par Roger Le Blevec

Mers les Bains en 1958 ou 1959

On reconnaît :
Edith Zitouni, Jo Labrousse,
Gisèle Shih Yen Sheng,
Fernand Hisler, Noëlle Vaukaire.

en bas à gauche
Geneviève Descharles

en bas à droite entre
Jo Labrousse et Fernand Hisler
: Yves Vitti

en haut à droite
peut-être Michel Sirot !

Photo prêtée par
Madeleine Hospital
Qui figure en haut,
un peu masquée
par une main





BULLETIN DE LIAISON DE L'AMICALE DES ANCIENNES ET ANCIENS
ÉLÈVES DE L'ORPHELINAT GABRIEL PREVOST

Vous pouvez nous écrire à :
Danièle Gareau 44, Avenue Henri Dunant 94350 Villiers-sur-Marne
ou Guy Hachour 34, rue Gabriel Péri 78800 Houilles

Nº 209 - 2010

Site Internet : www.cempuisien.com Courriel : contact@cempuisien.com
Site photo : http://cempuisien.free.fr/

SOMMAIRE

Réalisation : Guy Hachour - Tirage, expédition : Danièle Gareau.

L'éditorial

Guy Hachour, élève à l'O.P. de 1955 à 1963.

Je le dis souvent, je l'ai écrit quelquefois et encore dans ce numéro, je pense que mon enfance à l'O.P. n'a pas été une chance pour moi. D'autres Cempuisiens pensent que dans ce milieu protégé – le terme « clos » serait plus adéquat – ils ont pu grandir plus sereinement, se façonner plus sûrement (au sens sécuritaire du terme) que dans une famille éclatée, semi-absente, voire brutale. Nous ne pouvons que conjecturer. Sans doute les plus jeunes s'en sont-ils mieux sortis, ont-ils mieux négocié leur sortie de l'O.P. et leur intégration dans un espace familial moins décomposé qu'il y a quelques décennies. Jusque dans les années 60, l'O.P. recevait essentiellement des orphelins de père ou de mère, voire des deux ; la condition ouvrière était alors difficile, les journées de travail interminables, les trajets épuisants. Un parent seul ne pouvait dans ces conditions assurer une vie normale à ses enfants. Ainsi, quelques pères et mères préférèrent transférer une partie de leur charge parentale vers l'Institution, pensant et espérant que leurs enfants auraient une vie équilibrée, qu'ils recevraient une instruction – une éducation ? - qu'eux-mêmes n'étaient pas en mesure de leur procurer pleinement ; on peut affirmer que presque tous ces parents étaient de bonne foi. Nombreux furent les Cempuisiens placés à l'O.P. pour cette raison. Ensuite, progressivement, ce sont davantage des placements ayant pour but d'écarter des enfants de leur milieu social et familial en difficulté, milieu néanmoins présent.
Et maintenant ? Ne serait-ce pas les enfants eux-mêmes qui seraient en grande difficulté ? Sinon, pourquoi ces grilles de plus en plus présentes à l'O.P. ? Pourquoi ces précautions quasi carcérales ? Je me demande souvent ce que les enfants passés par l'O.P. peuvent avoir de commun avec ceux présents depuis que les O.A.A. ont la responsabilité du domaine, il n'y a probablement que peu de similitudes !

Je reconnais cependant un avantage certain à l'O.P., le tissu de liens qu'il a permis de créer. Je sais de belles amitiés qui durent depuis des décennies, des mariages d'amour et un peu sans doute en même temps de raison. Je dois vous avouer que j'ai toujours eu quelques difficultés à me lier, depuis toujours, je l'ai compris tardivement. Pour ne pas souffrir, on se protège, inconsciemment, comme on peut ; la peur de l'abandon m'a fait fuir de belles amitiés.
Depuis que je fréquente l'Association, l'Amicale, les anciens, j'ai noué avec quelques Cempuisiens (mais aussi des Cempuisiennes) de réels liens affectifs et amicaux. Un Cempuisien me disait à la dernière Pentecôte, alors que nous parlions de Jean Saïdi : « *Jean est dans mon cœur pour toujours* », ça m'a un peu estomaqué, car c'est exactement le sentiment que je ressentais. Ces liens tissés au fil des ans sont étranges dans leur construction, car justement il n'y a pas de construction ; j'apprécie ou je n'apprécie pas quasi immédiatement, et je le montre. Je crois - à vous de l'attester ou de l'infirmer - que cette caractéristique est très répandue - je n'ose écrire « généralisée » - chez les Cempuisiens. Nous avons un socle commun inébranlable, nous savons qui nous sommes, d'où nous venons, pas de triche entre nous, pas de « faire semblant », de faux semblant. Même si certains ont mieux réussi professionnellement, socialement que d'autres, qu'importe, notre héritage est le même. Alors, un nouveau Cempuisien qui arrive ou qui revient a immédiatement sa place parmi nous ; plus tard, au gré des affinités il ira plutôt vers l'un ou l'autre, mais toujours il trouvera une oreille attentive, un regard chaleureux, voire affectueux et ce, quel que soit l'âge. C'est aussi l'une des belles caractéristiques cempuisiennes : le brassage des âges, des générations ; personnellement je prends plaisir à bavarder avec les anciens les plus âgés, ils ont connu les « beaux restes » de l'O.P., reliquats des progrès

insufflés par Paul Robin, de son influence ; ils ont aussi connu des épreuves que les plus jeunes n'ont pas subies. J'ai été bougrement étonné, alors que je revenais à Cempuis après plus de trente années d'absence, étonné en bavardant avec un ancien de 25 ans mon aîné (Robert Baspeyras) de découvrir que nous avions sur certains sujets des souvenirs strictement identiques ! Il ne s'agit pas d'une exception, car cette expérience fut renouvelée avec d'autres anciens, d'autres générations.

Je ne peux finir cet édito sans parler de deux anciens, parmi les plus âgés, 175 ans à eux deux, qui se sont particulièrement distingués, qui se manifestèrent élégamment :
Marcel Vigneron qui, malgré une santé fragile et l'obstacle de l'éloignement, a tenu à venir de Brive-la-Gaillarde – en train – afin de participer aux obsèques de son ami Jean Saïdi.
Daniel Reignier qui, apprenant que son copain Roger Laher était décédé et que les obsèques avaient lieu le jour où il l'apprit, lâcha tout, prit sa bagnole et vint à Paris pour être présent, pour accompagner son pote Roger.
Qu'en dire, sinon que ce sont au sens littéral du terme « de bons camarades » !

29 juillet 2010.



L'éditorial ? Je commence toujours par lui, je termine toujours par lui. Quatre ou cinq séparent le premier du dernier. Les passions et les émotions se déplacent au gré des péripéties et de leurs rebondissements. Ce qui hier était l'objet de récriminations, ce qui tout à l'heure faisait scandale, ce qui aujourd'hui suscite l'émoi, ne sera plus demain qu'affadi, sans intérêt ou presque.

Voici ce que je prévoyais le 24 juin 2010 :

L'actualité aidant, les éditorialistes et des chroniqueurs n'ont en ce moment que l'embarras du choix.

1) la crise financière et ses effets sur le chômage.

2) la marée noire dans le golfe du Mexique.

3) la défaite de l'équipe de France en Afrique du Sud et les insupportables vuvuzelas (j'ai vu et entendu par-ci par-là de douteux : vuvuzoulous !). Bon, ce n'est que de la baballe, pas la débâcle de 40 (« *c'est un désastre !* » nous dit Roselyne). Ceux - les Français - qui iront passer leurs vacances à l'étranger seront l'objet de ricanements, de lazzis par les ploucs de là-bas. Ce n'est pas la première fois qu'une équipe de France prend la pâtée, il ne faut pas jouer à des jeux où l'on peut perdre si l'on ne supporte pas de perdre !

4) les catastrophes naturelles, notamment dans le Var (tiens, ça me rappelle un passage de « La peste » de Camus : « … *les fléaux sont une chose commune, mais on croit difficilement aux fléaux lorsqu'ils vous tombent sur la tête. Il y a eu dans le monde autant de pestes que de guerres. Et pourtant pestes et guerres trouvent les gens toujours aussi dépourvus* ».

5) plans de rigueur et d'austérité imposés par les marchés financiers, en Grèce, en Espagne, au Portugal et demain en France.

6) quelques guerres dont on ne sait trop quand elles finiront, ni même trop pourquoi elles sont aujourd'hui encore menées.

7) les cigares de la république pour 12 000 €.[1]

8) un jet privé aux frais du contribuable.[1]

9) la décision imminente d'achat à la France par le Brésil de matériel militaire, sous-marins, hélicoptères et des Rafales de ce bon M. Dassault pour plus de 10 milliards

[1] Le 4 juillet les hommes en cause se sont envolés pour La Havane, on ne sait quand ils reviendront…

d'euros. Or, le Brésil n'a jamais connu la moindre guerre dans son histoire ; des milliards d'euros sont prêts à être flambés au pays des sans terre et des favelas.

10) l'affaire Bettencourt avec cette pauvre dame (façon de parler) noyée au milieu de sa fortune qui, pensant pouvoir s'y réfugier, s'aperçoit qu'on lui a piqué son île ! Tu ajoutes un ministre et sa femme impliquée, on ne sait jusqu'où, dans une affaire de contrôle fiscal de la même Mme Bettencourt (complicité passive ? Incompétence ? comme il n'y a pas d'autre choix possible, dans les deux cas l'issue est évidente…) ; avec en prime et pour corser le tout une Légion d'honneur dont on a bien du mal à saisir les mérites du récipiendaire.

Lorsque le bulletin sera édité, tous ces sujets auront été remplacés par d'autres, des joyeux, des improbables, des immondes, des sans suite, des douloureux…

Tu vois, les sujets sont nombreux et variés. Que dis-tu ? Que j'ai oublié la réforme des retraites et le procès Kerviel ! Ne t'impatiente pas donc pas, j'allais y venir.

- Les retraites.

J'entendais tout à l'heure sur une radio périphérique (ça veut dire quoi « une radio périphérique » ?) des journalistes, dont le célèbre économiste et écrivain pourfendeur de cheminots Pascal Perri, s'étonner du fait que les cheminots se sont joints au mouvement de grève contre la réforme de la retraite. Le rôle d'un journaliste n'est-il pas de recueillir des renseignements, croiser ces sources, les vérifier et enfin de donner l'information ? Alors, cette grande gueule (c'est ainsi qu'il se revendique), cet écrivaillon haineux (si si, écoutez-le lorsqu'il parle des cheminots, des agents de la RATP ou de ceux d'E.D.F., on voit distinctement la bave de la rage lui dégouliner au coin des babines) alors, cette grande gueule qui est capable d'écrire un livre dénonçant « un scandale français » n'est pas renseignée que les cheminots - la réforme de 2007 le prévoit - seront en 2016 traités comme tous les autres travailleurs français ? Ceux qui ont applaudi à la suppression de ce régime spécial se doutaient-il qu'ils applaudissaient la chute du dernier rempart qui interdisait aux pillards, aux soudards de l'ultralibéralisme de s'emparer de la ville - *la retraite à 60 ans* - dans laquelle ils vivaient bienheureux ? À entendre les micros-trottoirs (micros crottoirs ?) au J.T. du 20 heures les jours de grève dans les transports, sans doute pas, les éternelles beuglements : « *prises d'otages* », « *galère* », dont ceux qui les prononcent ne mesurent pas la portée, sont les principaux commentaires entendus - en tout cas montrés - par des journalistes aux ordres comme au bon vieux temps de l'O.R.T.F. Les derniers remparts - S.N.C.F., R.A.T.P. - sont tombés ; la maison est livrée aux coquins, gare à vous !

- Jérôme Kerviel, ou l'arbre qui cache la forêt.

Ce brave garçon - je dis brave garçon, car avouez qu'il ferait au vu de son allure un gendre très convenable - ancien salarié de la Société Générale, est accusé par son employeur d'être le seul responsable, à hauteur de 4,82 milliards d'euros, des pertes de la banque découvertes en janvier 2008, celles-ci résultant de ses prises de position sur des contrats à terme sur indices d'actions s'élevant à cette époque à environ 50 milliards d'euros.

Son procès a commencé le 8 juin 2010. Jérôme Kerviel est poursuivi pour « faux, usage de faux, abus de confiance, introduction frauduleuse de données dans un système informatique » et encourt jusqu'à cinq ans de prison et 375 000 euros d'amende. Le 24 juin, le procureur a requis contre lui cinq ans d'emprisonnement, dont quatre ans fermes. Le jugement du tribunal devrait être rendu le 5 octobre 2010.

Diantre ! Ni toi ni moi ne savons ce que représentent exactement 5 milliards d'euros. On peut, pour apprécier ce montant, le transformer en « Rafales », en terrains de football, en collèges… Mais, même ainsi, la portée de cette somme que

l'on sait importante nous échappe un peu. Cinq années d'emprisonnement requises pour 5 milliards d'euros ! Soit une année par milliard, ça doit être écrit dans le Code pénal. J'en devine qui se livrent à des calculs :

Un an un milliard, donc un mois 80 millions, un jour 2,5 millions ! Inutile de préparer ton sac pour 3 ou 4 jours, reste avec nous, ce n’est pas comme ça que ça se passe.

Ce Kerviel, quel petit joueur ! Dans le même temps se tient un autre procès, celui d'un grand joueur pour le coup puisque lui est soupçonné d’avoir plombé sa société, V.U., de 35 milliards d'euros. Une paille ! Pour vous donner une idée, cela représente 58 % du budget de l’éducation nationale en 2010.

À cette époque, tout réussissait à J.M.M., lancé dans une folle course de cessions et d'acquisitions pour créer un empire mondial de la communication. Mais en juillet 2002, le mythe s'écroule : malgré une communication euphorique de son P.D.G., les marchés se rendent compte que V.U. est assommé par une dette de 35 milliards d'euros. Son cours chute brutalement. J.M.M. démissionne. Jugé depuis le 2 juin 2010 (soit huit années plus tard !) devant le tribunal correctionnel de Paris pour des malversations présumées à la tête du groupe, la défense de J.M.M. a plaidé, sans surprise, la relaxe de l'ancien P.D.G. mais a demandé davantage, vendredi 25 juin, au tribunal correctionnel de Paris : la "*réhabilitation*". La procureure a requis mercredi une relaxe générale pour l'ensemble des prévenus. La 11e chambre du Tribunal correctionnel rendra son jugement le 19 novembre. On peut deviner la suite, le premier se prendra les cinq années requises, le second un coup de règle – et encore ce n’est même pas sûr – sur les doigts, assorti d’un « Et ne recommencez pas ! », à moins qu’il ne soit réhabilité, peut-être même obtiendra-t-il des dédommagements ; n’y a-t-il pas un précédent célèbre ?

❀❀❀✂✂✂✂❀❀❀

Un ami Cempuisien me faisait remarquer qu’aborder, dans le bulletin, des sujets à caractère polémique, politique était risqué. Oui, sans doute. De tout temps les bulletins ont fait montre d'une bienveillante neutralité, ignorant les grands événements tant nationaux que mondiaux. Ainsi, guerre d'Algérie, mai 68, mai 81 et plus récemment encore (j'étais alors responsable de l’édition du bulletin !) 11 septembre 2001, guerre d'Irak, Afghanistan, la présence d'un candidat d'extrême droite au second tour de la présidentielle de 2002 (écrire son nom me donne envie de dégobiller), ainsi ces événements majeurs n'ont jamais fait l'objet d'une seule ligne dans le bulletin.

Les comités successifs ont toujours - félicitons-les - privilégié l'unité Cempuisienne. Aborder des sujets susceptibles de fâcher aurait pu nuire à cette belle construction centenaire. Alors, pourquoi aujourd'hui aborder ces thèmes, risquer de heurter les membres de l'amicale, rompre la ligne directrice ?

Plusieurs raisons…

Mon tempérament : on ne peut traverser le temps et le monde sans s'impliquer politiquement ; ce silence assourdissant peut être pire que les *vuvuzelas*.

La gestion du déclin de l'association puis à terme la disparition de l'amicale m’autorisent - nous autorisent - à moins de pusillanimité. Ceci dit, je suis bien conscient que mes propos ne vont pas très loin (je pourrais faire bien mieux ou bien pire… au choix) ; ils n'engagent que moi.

Que dis-tu ? J’ai oublié de parler d’Anelka ! Oh ! le journal « l’Équipe » le fait si bien…

❀❀❀✂✂✂✂❀❀❀

Le bulletin 209 sera tiré à 140 exemplaires et envoyé aux sociétaires à jour de leur cotisation 2009 ou 2010.

Bonne lecture. Guy Hachour, 24 juin 2010.

Pentecôte 2010.

Cette Pentecôte 2010 fut une belle réussite. Le temps nous fut clément. Soleil et douce chaleur ont attiré une trentaine de Cempuisiens et autant d'amis ou famille de ceux-ci. M. le maire de Cempuis, Jacques Coet, son adjoint M. Houbigan, Mme la directrice de la communication des O.A.A., M. et Mme Brière, des éducateurs et enseignants de la Maison Marcel Callo nous firent l'amitié d'être présents. Notons particulièrement la présence de Danièle Saidi et de ses enfants.

C'est donc à plus de soixante que nous nous sommes retrouvés pour honorer la mémoire de nos camarades Cempuisiens et des membres du personnel de l'O.P. disparus au cours des guerres du 20° siècle. L'allocution ci-dessous fut prononcée par Roland Léonard.



Chers Cempuisiens, chers amis.

Je profite de ce moment privilégié où nous sommes réunis pour remercier de leur accueil le personnel de la maison Marcel Callo, M. Jacques Coet, maire de Cempuis et ses adjoints.

Cette Pentecôte 2010 nous voit réunis encore une fois pour célébrer la mémoire de nos camarades disparus au cours des conflits ayant ensanglanté l'Europe et le monde durant ces cent dernières années.

N'oublions pas, n'oublions jamais, que pour nos camarades disparus nous sommes – en quelque sorte – leur seule famille et que leur souvenir n'est évoqué que dans ces vieux murs cempuisiens, vieux murs entre lesquels, enfants, ils galopèrent joyeux, vieux murs où leur mémoire repose désormais et à jamais.

Au sortir de l'O.P., après une enfance tumultueuse, ils ne recherchaient ni la gloire, ni la richesse, ni la célébrité ; ils étaient beaux, jeunes, ils aspiraient aux bonheurs simples de la vie : fonder une famille aimante, procurer de l'affection, susciter de l'amitié. D'autres hommes en ont décidé différemment, pour eux.

À cette courte cérémonie, nous associerons nos amis Cempuisiens disparus cette année : Robert Marchand, Jean-Jacques Barbier, Roger Laher, Henri Wolf et notre dernier Président, Jean Saïdi pour lequel j'ai une pensée très émue aujourd'hui. En effet, cette année de commémorations est particulière, particulière parce que Jean aurait dû prononcer ce discours à ma place, mais la vie en aura décidé autrement par un triste jour de décembre.

Au-delà de son rôle de Président qu'il a mené sans faillir durant toutes ces années, nous garderons toujours en mémoire l'ami fidèle qu'il fut, sans jamais se départir de sa générosité, de sa gentillesse et de son sourire. Alors, même si sa présence nous manque, passons cette journée gaiement comme il l'aurait souhaité.

En hommage à nos frères Cempuisiens, je vous demande d'observer un instant de silence.



Des fleurs, offertes par la Maison Marcel Callo, la municipalité de Cempuis et l'Amicale, furent déposées au pied de la stèle reprenant les noms de nos camarades. À l'issue de cette cérémonie, Maryvonne Plichon Le Galle nous invita à entonner les trois premiers couplets de « La Marseillaise », invitation à chanter devenue désormais « rituel ».

Notre groupe se rendit ensuite au caveau où repose Gabriel Prévost. Des gerbes de fleurs y furent déposées. Tout ayant été dit sur l'œuvre de Gabriel Prévost par les différents Comités et plus aucun élève ne sortant de l'O.P., conformément à ce que nous avons décidé il y a quelques années, aucun discours ne fut prononcé.

À l'invitation de la Maison Marcel Callo, un déjeuner nous fut offert au réfectoire ; dans la bonne humeur générale, le brouhaha, les rires, l'après-midi s'avança.

Vers 15 h 30, un groupe composé d'une trentaine de participants se dirigea vers le Mont Saquin (le petit, faut pas exagérer). Certains d'entre nous n'étaient pas revenus dans le village depuis… des dizaines d'années ; l'émotion était visiblement présente. Notons que cette sortie est l'occasion de bavarder tranquillement avec les uns et les autres. Après une petite pause au Mont Saquin, le retour s'effectua en faisant un petit détour par la place de l'église. Je questionne mes camarades et tente de raviver leurs souvenirs « n'y avait-il pas à cet emplacement une mare où, à la saison, nous attrapions des têtards ? » (à voir leur mimique, ils se demandent si je n'ai pas abusé du têtard) hélas, aucun d'entre eux ne s'en souvient !

De retour dans l'enceinte de l'O.P. (je sais, je sais, ce n'est plus l'O.P., mais tout comme vous [!] je ne parviens pas à l'appeler autrement), un rafraîchissement fut le bienvenu.

Le temps passa sans que l'on s'en rende compte, un temps qui ne fut perdu pour personne. Je ne peux vous raconter la suite, il était près de 18 h lorsqu'on se sépara, après une journée où l'unité des lieux avait permis aux participants d'être ensemble et heureux de l'être.

❁❁❁❁❁

Régulièrement, à l'occasion des Pentecôtes ou des repas nous réunissant en région parisienne, j'entends des Cempuisiens, des Cempuisiennes, dire qu'ils sont un peu déçus, car ils n'ont pas rencontré de camarades de leur promotion ou, plus largement, de leur époque. D'autres ne viennent jamais, ou presque jamais, car persuadés qu'ils ne rencontreront personne de leur génération ou de leur classe. Ils se trompent.

Qu'en est-il ?

Chacune de nos réunions attire, peu ou prou, une trentaine d'anciens élèves de l'O.P. Une quarantaine d'années sépare le plus âgé du plus jeune. Dès lors, il est aisé de comprendre que la probabilité de rencontrer un ancien avec qui nous étions en classe si elle n'est pas absolue, n'est pas nulle (30/40 = 0,75), celle de rencontrer un ancien de notre génération (disons deux ans de plus et deux de moins) est elle, du point de vue du calcul des probabilités, certaine (40/5 = 8 ; 30/8 >1). Tenez, en dix Pentecôtes et une vingtaine de repas, j'ai rencontré deux anciens avec qui j'ai été dans la même classe, Christian Kuti et Jacques Bard, et, pas de bol, alors qu'il y en avait de fort jolies, jamais une fille ! Alors, tu vois, n'hésite pas, si tu viens, toi aussi tu rencontreras tes anciens camarades.

Tout cela n'a que peu d'importance et est un peu confus tu me diras… oui, c'était histoire de finir la page. Et pour relativiser ces histoires de génération, j'ai, au fil des années, noté une constante : lorsque je bavarde avec un ancien d'une autre génération, nous constatons les similitudes entre nos deux époques ; en bavardant avec un ancien de ma génération (deux ans de plus et deux de moins), de notre conversation transparaissent davantage nos différences de souvenirs que leurs similitudes. Étrange non ?

Guy Hachour, 6 juin 2010

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

DÉCÈS

M Roger Laher est décédé le 12 mars 2010 à son domicile parisien à l'âge de 83 ans. Roger était entré à l'O.P. en 1933, il en sortit en 1943.
Nous étions quelques Cempuisiens (Daniel Reignier, Danièle Gareau, Guy Hachour) présents le jour de ses obsèques. La famille de Roger souhaitant qu'un air cempuisien retentisse, « La marche des Cempuisiens » fut jouée et le CD offert. Nous assurons la famille de Roger de nos condoléances attristées et de notre profonde sympathie.

❀❀❀❀❀

M Henri Wolf est décédé le 14 avril 2010 à l'âge de 85 ans. Henri était entré à l'O.P. en 1932, il en sortit en 1942.
Danièle Gareau et Guy Hachour étaient présents le jour de ses obsèques. Que sa fille Chantal soit assurée de notre profonde tristesse et de notre sympathie.

« Je viens d'apprendre avec tristesse le décès de notre ami Henri. Malheureusement, je ne pourrai pas assister aux cérémonies. Reçois Chantal mes sincères condoléances ; nous sommes avec toi dans ces moments pénibles. Pour nous aussi nous avons perdu un élément de la famille cempuisienne. Condoléances attristées à toi Chantal et toute la famille. » *Roger Grappey*

« Bonsoir aux Cempuisiens. Je ne connaissais pas personnellement Henri Wolff, mais j'adresse à sa famille et ses amis toutes mes condoléances les plus sincères pour traverser cette très difficile épreuve. » *Christiane Boulay*

❀❀❀❀❀

Mme Renée Creusot est décédée le 7 juin 2010 à l'âge de 87 ans. Renée était entrée à l'O.P. en 1932, elle en sortit en 1942.

« Lundi 7 juin 2010, ma Maman Renée Creusot, nous a quittés. Jusqu'à son dernier jour, elle a manifesté la force de caractère et la bonne humeur qui la caractérisaient, qualités dont elle a trouvé les racines grâce à son enfance à Cempuis. Elle a toujours été fidèle à cette grande famille de Cempuisiens.
Il nous faut maintenant continuer le chemin, poursuivre la voie qu'elle nous a si dignement ouverte, le coeur un peu plus lourd, mais pour toujours riche de l'amour inépuisable qu'elle nous a donné. »
Any Tramontin

Les Cempuisiens s'associent au chagrin d'Any et de sa famille. Nous leur adressons bien sincèrement nos plus fidèles pensées.

« Bonjour à tous. Quel beau message d'Any pour sa maman !
Toutes mes condoléances à la famille de Renée. » Amitiés *Régine Maublanc*

« Très émouvant, Any, ces quelques lignes pleines d'amour pour votre Maman que vous avez écrites. Comme tous les Cempuisiens qui vous soutiennent dans cette douloureuse épreuve, je vous adresse toutes mes sincères condoléances. J'ai perdu ma Maman l'été dernier, je pense à elle chaque jour, elle sera toujours là dans mon coeur. De tout coeur avec vous. »
Christiane Boulay

« Bonjour Any. Pas toujours facile d'expliquer une partie de notre enfance cempuisienne à nos enfants sans que cela paraisse un peu rabat joie ! Je vois que ta mère a su te la faire partager avec très certainement beaucoup de pudeur. Alors, d'où elle se trouve, souhaitons-lui de continuer toutes ses espiègleries de cempuisienne dont seule elle avait le secret. Sincères condoléances à toi et toute ta famille. » *Gilles Abdelmoumeni*

J'avais avec Renée des échanges téléphoniques ou écrits réguliers. Lorsqu'elle demeurait à Orléans, j'étais allé lui rendre visite à plusieurs reprises. C'était une femme d'une grande gentillesse, accueillante. Notre relation avait débuté par un malentendu (relire les bulletins n° 200 à 202). Renée avait cette qualité rare de se mettre à la place des autres, de tenter de comprendre ce qui les guidait, ce que l'on peut nommer aussi « intelligence ». Elle avait pour les Cempuisiens une grande affection ; cette affection et cette intelligence nous ont permis de trouver un terrain d'entente. Longtemps, elle a cru – à l'instar de beaucoup d'anciens, qui pour la plupart le croient encore – que l'O.P. de Cempuis avait été une chance pour tous ceux qui y étaient passés. Renée était pleine de gratitude pour cet établissement qui lui avait permis de débuter dans la vie, avec un modeste bagage certes, mais avec des atouts incontestables. Elle a longtemps pensé qu'il en fut de même pour tous les Cempuisiens. Nos échanges lui ont montré qu'il en fut autrement à partir des années 60, l'instruction manquant singulièrement d'ambition… mais tout cela je l'ai déjà écrit. Renée se souciait des anciens ; au moins une fois par semaine elle prenait des nouvelles de son ami Renaudin (Daniel). Je le sais bien triste. Nous sommes nombreux à partager sa peine. *Guy Hachour, 9 juin 2010*

Renée avait une particularité rare de nos jours : elle préférait l'expression écrite – elle avait une fort jolie plume – à la communication téléphonique, n'utilisant cet outil que pour les brefs échanges. Le 2 avril dernier, elle m'écrivait ceci :

« …Bravo pour la solidarité en action. Comment va notre ami André ? Donne-moi de ses nouvelles… Je reconnais bien l'esprit cempuisien. C'est plus fort que l'esprit fraternel…J'éprouve une reconnaissance pour ce que j'ai vécu à Cempuis. Figure-toi que j'ai un frère qui a été abandonné à l'Assistance publique à l'âge de dix mois ; s'il vit encore il doit avoir 82 ans. Je ne l'ai jamais vu. Une sœur a été placée chez les Sœurs Franciscaines d'Arceuil à l'âge de quatre ans, âgée de 80 ans aujourd'hui. Je n'ai jamais eu de visite ni de lettres de mes parents pendant les onze ans passés à Cempuis… L'instruction que j'ai reçue m'a permis de passer plusieurs concours dans l'administration où je travaillais (grâce à Marthe Rogy)… Comme d'habitude, je lis et relis le Cempuisien. La vie de Jean-Jacques Barbier écrite par son fils m'a vraiment touchée. Il était élève au cours complémentaire 2e année et moi en 1re… J'ai souvent une pensée pour Ferdinand Buisson. Je me souviens lorsqu'il venait nous voir dans la cour de récréation. Nous l'avons accompagné avec la fanfare le jour de ses obsèques… »

Je te fais de gros gros… bisous.
d'Une petite quille de l'O.P. 1m45, que tu venais voir à Orléans.

Renée [illegible]

❀❀❀❀❀

André Jacquel, élève à l'O.P. de 1958 à 1969 (années approximatives) est décédé le 9 juillet 2010 à l'hôpital Gustave Roussy de Villejuif, à l'âge de 58 ans.

Outre quelques membres de sa famille et un ami, nous étions trois Cempuisiens - Régine Maublanc, Arlette Maroux et moi Guy Hachour - présents aux obsèques d'André le 27 juillet.
Nous savons bien que nos amis Toulousains - Gérard Knop et Gilles Abdelmoumeni - qui eux aussi ont participé activement à l'aide apportée à André, auraient souhaité être présents pour manifester une dernière fois leur affection ; nous les avons associés par la pensée, non sans oublier l'ensemble des camarades Cempuisiens (je pense notamment à Jacques Koch et à Joëlle Maublanc qui n'ont pu être présents). Une petite carte accompagnait une corbeille de fleurs.
Nous adressons à la famille d'André nos sincères condoléances.

« Sincères condoléances à la famille Jacquel pour la triste disparition d'André, sa souffrance, parti trop tôt, trop vite. Une bien belle photo, avec les rires de l'insouciance de la jeunesse. »
Christiane Boulay

« Robert vient de m'apprendre le décès d'André aujourd'hui en début d'après-midi ... Toutes mes pensées vers Robert, à ses frères et soeur, ainsi qu'aux enfants qu'il laisse ... Encore un Cempuisien qui part ... » *Gérard Knop*

« Étant de ma promotion (1971), j'ai été très touché et peiné d'apprendre le décès d'André. Il est vrai que le combat qu'il menait contre la maladie et la souffrance n'a pas été facile à endurer ni facile à gérer pour lui. J'adresse à ses trois frères : Robert, Jean-Claude, Noël, Michelle sa sœur, tous des Cempuisiens, et à sa famille mes sincères condoléances. Au revoir André, repose en paix. »
« On dit que la vie est une épreuve, composée de plusieurs épreuves et c'est vrai. C'est dur de perdre une personne si proche. Désolé de ne pouvoir être là pour accompagner André dans sa dernière demeure. Mais soyez assurés que je serai très proche d'André en pensées le jour de ses obsèques. » *Gilles Abdelmoumeni*

« J'ai appris avec beaucoup de tristesse le décès d'André. Son combat aura été difficile. J'adresse à Robert et à sa famille mes plus amicales pensées. Amitiés à tous. »
Au-delà de la peine que procure le décès de notre ami André, bien trop tôt disparu, nous pouvons être fiers d'avoir apporté notre modeste contribution dans cette "nébuleuse" aventure humaine et puisque nous étions tous capitaines de ce bateau et que je ne vous ai pas encore remerciés personnellement, je le fais ici bien chaleureusement : Arlette, pour ton dévouement et ton efficace ardeur au "combat", Gérard pour avoir été en quelque sorte le "médiateur" et contribué assurément auprès de Robert à tisser de nouveaux liens entre André et les siens, aussi fragiles fussent-ils, Guy pour ton discernement et ton aptitude à trouver rapidement les solutions lorsque l'urgence s'imposait, et Gilles pour ta présence, tes précieux conseils malgré l'éloignement. Aussi je me demande dans quelles conditions André aurait terminé sa triste vie si tu n'avais pas en octobre 2009 fait appel à la générosité cempuisienne.
Pour toutes ces raisons-là, nous pouvons nous féliciter de notre action commune même si – malheureusement - il était déjà trop tard pour sauver André de son enfermement psychologique, rongé par la maladie.
Les plus beaux souvenirs que garderont les Cempuisiens qui ont connu André sont assurément ceux d'un fidèle camarade souriant et sympathique.
Gros bisous et bel été à tous. » *Régine Maublanc*

« Il m'est très difficile de dire que je serais absent pour accompagner André en sa dernière demeure. J'attendais la date d'inhumation. André était de ma promotion (je m'aperçois que j'utilise les phrases de Gilles, qui faisait également partie de la "bande" !). Sachez simplement, que je suis plus que peiné ! Pensées également à la famille en cette dure épreuve. »

Jacques Koch

Vous vous étonnerez peut-être de ne pas voir figurer ici de message d'Arlette Maroux. Elle est discrète, c'est ainsi, mais je tiens à préciser – notamment au moment du décès d'André où elle se retrouvait « seule » à Paris – qu'elle s'est fortement mobilisée et n'a pas été avare de mots de sympathie pour André.

Peut-être vous souvenez-vous d'un article paru dans le précédent numéro intitulé "Un ami cempuisien au chaud pour l'hiver". Nous avions volontairement gardé l'anonymat et, par pudeur pour notre ami André, gardé secrète son identité.
Lorsque Robert nous a révélé l'extrême précarité de son frère André, nous avons - avec quelques amis (Arlette Maroux, Régine Maublanc, Gérard Knop, Gilles Abdelmoumeni et moi-même) décidé de lui venir en aide, ce qui lui a permis de se vêtir chaudement pour l'hiver mais aussi contribué à ce qu'il vive plus dignement en prenant les contacts nécessaires avec les services sociaux afin qu'il ne soit plus sans abri.
Un foyer l'hébergeait depuis plusieurs mois où une chambre lui était louée.
Bien que la maladie l'ait beaucoup affaibli, les dernières nouvelles reçues quelques jours avant son hospitalisation ne nous laissaient pas présager sa brutale disparition. Nous en sommes profondément attristés et émus.

J'ignore ce que fut la vie d'André, ce qu'il en fit. Il était selon ce qui se dit un « rêveur ». Or dans ce monde il n'y a hélas guère de place pour les rêveurs (le S à rêveurs est volontaire, il signifie que les places sont comptées et que la société, notre société, n'accepte qu'un nombre limité de poètes, de « pelleteurs de nuages » comme disent nos cousins québécois).
Je me suis souvent interrogé sur le sort de quelques-uns de mes camarades Cempuisiens que, rétrospectivement, j'ai devinés fragiles. Sans une structure familiale solide au sortir de l'O.P. (on peut conjecturer que cette structure était pour le moins précaire pour chacun de nous), le parcours était semé d'écueils difficiles à éviter.
Je sais que certains d'entre nous – les plus forts, les mieux armés – pensent que Cempuis les a endurcis et préparés aux épreuves de la vie. Je ne partage pas cette vision ; chaque coup, au propre comme au figuré, nous a déstabilisés, rendu plus faibles, à des degrés divers bien sûr.
« Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort », pardon à Nietzsche que j'apprécie et révère, cette affirmation est une notoire billevesée. Les blessures de l'âme ne nous endurcissent pas, bien au contraire, il nous faut à chaque « coup », trouver de nouvelles ressources, inventer de nouveaux subterfuges. À la longue c'est épuisant ; il est alors juste, digne, normal, de baisser les bras, aspirer au repos, tout oublier, *« regarder sans voir… »*.
André n'a pas pu lutter. Trop seul, trop faible, trop désarmé, il a renoncé.

GH

Quelques messages

De Daniel Renaudin : Ces quelques lignes tout d'abord pour remercier les amis cempuisiens qui ont eu la gentillesse de me téléphoner très souvent pour me réconforter lors de mon hospitalisation et de mon séjour en maison de repos à la suite de mon accident.

Fracture du col du fémur, sept semaines enfermé c'est long ! C'est là que l'on apprécie l'amitié et l'unité entre Cempuisiens et ça, il n'y a pas d'égal. Merci à tous. Il faudrait qu'il y ait plus de contacts entre nous pour nous soutenir dans l'adversité. Sûrement que beaucoup se sentent abandonnés et se privent d'un réconfort moral.

Je viens de recevoir le Cempuisien et je l'ai parcouru avec plaisir. Bravo à l'équipe qui donne énormément pour qu'il continue à paraître. Malheureusement, des mauvaises nouvelles nous sont annoncées. Le décès de Jean Saïdi qui était à la tête de notre amicale. Il l'a dirigée avec courage et abnégation malgré sa terrible maladie. Merci à toi Jean.

Nous déplorons aussi la disparition de Jean-Jacques Barbier. De lui, j'ai le souvenir de son passage comme pion à l'O.P. Il était juste avec les élèves et pas trop sévère. Il devait se rappeler que lui aussi avait été pensionnaire à l'Institution. Je me rappelle qu'il protégeait Marie-Thérèse Jobineau. Comme c'est loin tout ça !

C'est avec intérêt que j'ai lu l'article de Christiane Boulay ; comme la majorité d'entre nous, elle a passé une longue période de sa petite enfance entre ces hauts murs. Il y a sûrement beaucoup à dire sur notre vie d'interne. Les époques sont différentes par tranches d'âges. Avant 1948 ou 47, nous n'allions pas dans nos familles et connaissions très peu nos parents ; il y eut du progrès par la suite. Nous avons acquis une instruction que nos parents n'auraient pas pu nous donner. Les garçons et les filles travaillaient à quatorze ans. Il fallait bien rapporter de l'argent au foyer. Les temps étaient durs. Renaudin Daniel, sorti en 1948 à 17 ans.

De M Claude Landard : À toutes les filles que j'ai aimées à l'O.P. Ce sont mes plus beaux souvenirs de jeunesse. Qu'elles étaient belles ! Gros bisous. Claude.

De Mme Ginette Boterberg (Lallemand) : Bon courage à ceux qui veulent continuer à s'investir pour l'O.P. Je formule le vœu que l'Amicale survive durablement. Je verse un « petit plus » pour l'année 2010. Malheureusement, nous ne pourrons pas être présents le 24 janvier et nous le regrettons. J'en profite pour remercier René pour son envoi de fleurs à l'occasion de mon 83e anniversaire le 12 décembre. Bonne et heureuse année à tous.

De Mme Annick Chapuis (Pestel) : Merci de tout le travail que vous faites pour nous. Gros bisous. Annick et André.

De M Jean Compérot : Merci René qui ne nous oublie jamais. Sincères amitiés.

De Mme Renée Creusot : Je suis enthousiasmée par la fraternité très grande qui règne parmi vous. J'en ai eu la preuve récemment vis-à-vis d'un copain. Nous les gars et les quilles de l'O.P. nous sommes unis comme les cinq doigts de la main. Il y a toujours une aide généreuse entre vous. J'ai consulté le dernier Cempuisien avec plaisir et vous remercie pour tout le travail que vous faites.

De Mme Gisèle Epron (Hernandez-Tymen) : Bisous à tous.

De M Christian Kuti : Je pars définitivement en Thaïlande. Adresse email : christian.kuti@laposte.net. Tél. 0066845417533.

Avis aux globes trotters. Christian ne l'écrit pas, mais si vous passez du côté de « Chonburi » je suis sûr qu'il vous accueillera chaleureusement.

De Mme Évelyne Sautet (Pellier) : Merci à vous tous de continuer à faire vivre notre amitié malgré les difficultés.

De M Edgar Duquesney : Je ne puis me rendre au repas du Nouvel An, mais j'aurai une pensée pour vous tous. Merci à toute l'équipe qui continue à animer l'amicale. Vous êtes super. Amitiés. Edgar

De Mme Louise Salmon (Loesche) : Ci-joint un « petit-plus », cela compensera pour un copain. J'ai reçu les vœux de l'Amicale ; je ne pouvais vous répondre, car j'ai déchiré l'enveloppe ! Quelle étourdie ! Remerciez René Fressinet et présentez-lui mes excuses. Amitiés. Je ne peux venir à vos réunions, trop de transport hélas ! Un bonjour particulier à ceux de ma génération. Louise.

De Mme Reine-Huguette Guitoger (Chaduc) : Merci au comité des anciens, par l'entremise de René Fressinet, pour ses vœux. Ci-joint ma cotisation 2010 pour que vive notre Amicale. Amitiés. Sortie en 1937.

De M Maurice Morel : Ci-joint ma cotisation 2010, uniquement pour les courriers et nouvelles des anciens de l'O.P. Un aller et retour vers Paris = 1200 km, à 84 ans c'est trop.

De M Alain Munier-Didière : Un seul mot : Merci.

De Mme Jacqueline Le Gourrierec (Tharreau) : Je remercie le comité des anciens pour la jolie carte envoyée pour mon anniversaire. Me voici avec 82 ans, la roue tourne pour tout le monde. Nous nous plaisons bien à la montagne. Amitiés.

De Mme Jeannine Marchand (Tymen) : J'embrasse tous les Cempuisiens, anciens et nouveaux. Robert n'est hélas plus là pour se joindre à moi. Merci au comité pour son dévouement.

De nombreux autres messages de voeux m'ont été remis, hélas, trop tardivement pour paraître dans le bulletin précédent, le n° 208, publié en début d'année.
Les faire paraître en septembre serait pour le moins insolite.

ꕥꕥꕥꕥꕥ

De Florence Pérodeaux, au sujet de la galerie photo :

19 juin 2010. Bonjour,
merci de rajouter mon commentaire, car c'est moi qui ai fait ce reportage et qui vous l'ai envoyé.
C'est tout simplement une photo prise à travers une vitre, bien sûr qu'il n'y a rien de génial, mon but étant minuscule : faire un tout petit reportage photo afin de garder une trace récente de l'institution cempuisienne, un témoignage que j'ai voulu partager quand je suis retournée voir Cempuis en 2004 !! Perodeaux Florence.

De Guy Hachour :
19 juin 2010. Bonjour Florence,
Nous savons tous, moi en tout cas, que tu es l'auteur de ces photos. Ton nom figure d'ailleurs dans le titre de l'album.
Je pense que ton message n'a pas pour but de revendiquer l'appartenance du cliché, mais de répondre à Nicole qui ne voit rien de génial dans la vue. Quant au premier commentaire "GÉNIAL", on ne sait s'il s'agit d'ironie (perso je pense que oui, d'où ma brève réponse - c'était il y un an et demi). Chacun voit ce qu'il a envie de voir, nous ne ressentons pas tous, et c'est heureux, les émotions de la même manière. Moi, j'aime beaucoup la 37-28.

Lundi 5 juillet 2010. Bonjour Guy,
Je te remercie vraiment pour ces deux numéros du bulletin « Le Cempuisien » (je n'ai pas réussi à ouvrir le premier fichier, j'ai lu le 2e).

Les souvenirs des anciens Cempuisiens sont ma préférence de lecture. Certains me rappellent de tristes événements, mais c'est la vie, il faut affronter la sienne en transparence.
J'apprécie l'honnêteté des écrivains qui parlent de la réalité cempuisienne avec clarté : dans tout ce qu'elle avait de bon, dans tout ce qu'elle avait de mauvais.
Puis, agréablement surprise de la qualité de l'écriture, tant à travers les styles qu'à travers la narration, l'expression.
Je te félicite, Guy, pour le boulot de titan que tu fais pour l'association, le site, franchement bravo.
Les nouvelles font aussi plaisir, c'est très important de savoir ce que devient le site.
Du coup, pourquoi tu ne publierais pas ce mail ? C'est un témoignage spontané et un remerciement du travail de chacun, non ?
Si tu veux un article ayant plus de consistance (serais-tu un bon mangeur ?), n'hésites pas à me le dire. Je t'embrasse aussi. Florence.

Mardi 6 juillet 2010. Coucou Guy,
Je suis stupéfaite de ton style littéraire. Pas de faute, une expression claire, précise, tranchée. Je n'arriverai sans doute pas à ta hauteur, ne mesurant, dans la vraie vie, qu'un modeste 1m55.
Je suis également émue et surprise de la spontanéité, de la fraîcheur, des témoignages de chacun d'entre vous.
Je suis contente de la précision de la comptabilité de l'association, c'est rare de voir un travail si bien fait, sérieux, rigoureux, quand je sais que l'association n'a pas les moyens. Mais quelle envie collective de le faire !!!
De l'humour, du désespoir, de la tristesse, du déchirement, de l'abandon, mais aussi du sport, de la musique, des descriptions de scènes vécues incroyables, ainsi que des détails architecturaux. Les témoignages sont presque des films, qui donnent la sensation de vivre absolument ce qui est décrit.
C'est d'une force de vie que vous parlez tous. La force de ne pas être aimé, pourtant de ne pas s'abandonner les uns les autres.
Le récit d'un homme que vous avez sorti de la misère, qui recommence à revivre, fait chaud au coeur.
Nous devons continuer notre chemin de Cempuisien en nous battant pour nous aider les uns les autres. Même entre ceux qui ne se sont pas connus à Cempuis.
C'est une famille bizarre, fracassée, néanmoins une famille d'enfants qui se sont trouvés là quand ils n'avaient que la pauvreté pour milieu social.
Ce n'est pas grave. Ça fait mal, on en sort bien assommé, mais notre personnalité cabossée ne nous classe pas dans une pensée unique, mais dans bien des chemins inconnus de la plupart des hommes.
Ce qui fait notre différence doit nous porter, non pas être fardeau.
Sans vous connaître tous, je vous fais à chacun une grosse bise.
Merci, Guy.
Je te conseille un bouquin drôle : la dernière morsure (me rappelle plus de l'auteure, une jeune fille qui parle de l'adolescence) : à hurler de rire. Un autre livre : « Pourquoi j'ai mangé mon père » : une famille dans la préhistoire bouleversée, en pleine mutation, avec l'oncle Vania qui ne veut pas descendre de son arbre. Je me suis tordu les côtes. Sinon j'aime lire beaucoup d'auteurs et écouter beaucoup de musique. Je pratique le piano, le cor d'harmonie, la trompette, j'aimerais à 50 ans, apprendre la batterie.
À bientôt Guy, je compte sur toi pour continuer notre correspondance que j'apprécie.
Bises, Florence.

« La raison de notre absence au repas d'automne 2009 »

Ou « Mais qu'est-ce que t'as Doudou dis donc ? »

par Roger Grappey

J'ai enfin consacré beaucoup de temps à prendre connaissance du contenu du Cempuisien n° 207 de 2009.

Tout d'abord, Guy, reçois toutes mes félicitations pour les articles et les informations concernant l'excursion de 1891 organisée par Paul Robin à l'intention des jeunes pensionnaires, d'une durée de 15 jours, de Cempuis vers Mers-les-Bains, sous le titre « Les vraies vacances scolaires ».

Maintenant, je voudrais te donner la raison de mon absence et celle de mon amie Josette, lors du repas d'automne.

Comme à l'habitude, ce matin-là j'ai ouvert les volets de la salle à manger et notre petit chat a pris un bon bol d'air frais sur la fenêtre (nous habitons en rez-de-chaussée). Pendant que notre Doudou était tranquillement installé parmi les jardinières de fleurs, j'ai préparé le déjeuner et lorsque je suis arrivé dans la salle à manger… plus de chat ! Surpris de son absence, sans hésiter je l'ai cherché aux alentours où il y a un terrain, à proximité d'un garage et dont le grillage comporte des passages.

Notre Doudou étant introuvable, en accord avec mon amie, nous avons décidé d'appeler Danièle pour lui annoncer que nous renoncions à venir au repas d'automne.



La journée de dimanche passée, j'ai dit à Josette que j'irai - dès l'ouverture du garage le lundi matin – voir si le fugueur est dans le secteur.

J'ai pris soin de signaler la disparition de notre chat à la femme de ménage de notre immeuble.

Avec son aide et celle de notre voisin, nous avons à nouveau cherché et soudain entendu des miaulements qui nous ont dirigés vers les voitures du parking (au nombre de 8). Lorsque nous sommes arrivés près de mon véhicule, la dame nous a dit « *Votre chat est dans votre voiture !* » ; Etonné, je lui réponds qu'il ne s'y trouve pas ! Alors la dame me dit encore « *Il est dans le moteur !* ». Je suis allé chercher au plus vite les clés et ouvert le capot-moteur, et c'est avec un immense bonheur que nous avons récupéré Doudou, notre chat.

Mais je suis encore à me demander comment il est entré dans le capot-moteur ! Enfin, ça je l'ai compris[1]… mais pourquoi n'est-il pas entré dans le capot-moteur d'une autre voiture ?

Merci Guy de faire paraître ce petit mot. Toutes nos amitiés

Roger Grappey

---

[1] Nous, non ! Alors Roger, une page ou plus à écrire pour le prochain bulletin…

Claudine Mouchard élève à l'O.P. de 1949 à 1961

Mon arrivée à Cempuis – Octobre 1949

Je me souviens, c'était l'automne. J'ai quitté la maison accompagnée de mon père et de mon frère cadet Jean-Jacques, mon frère aîné Jean-Claude devant nous rejoindre très peu de temps après.

Nous avons pris le train pour une destination inconnue, pris en charge par une femme que nous rencontrions pour la première fois.

Arrivés le soir dans une grande bâtisse, on nous a hébergés à l'infirmerie pour passer la nuit et une journée, le temps de nous « dépouiller » au D.D.T., de nous laver et nous faire abandonner nos vêtements pour endosser l'uniforme de l'orphelinat.

Je n'ai pas de chagrin ; je suis avec mon frère Jean-Jacques. Tout est nouveau. La serviette blanche sur la tête poudrée de D.D.T. (un déguisement) et les glissades sur le plancher ciré de l'infirmerie (un jeu).

Puis l'immersion dans notre nouvelle vie arrive. Nous sommes projetés dans la cour cernée de grands bâtiments puis une ronde de grandes filles m'entoure et l'une se désigne pour être ma « petite mère » ; elle s'appelle «Claude Candemas », une grande blonde de 14/15 ans.

J'avais chaussé les galoches et enfilé un tablier à carreaux et Jean-Jacques la blouse grise. Puis j'ai appris la discipline, le règlement, à marcher en rang en silence et à souvent se taire.

Nous avons laissé derrière nous notre identité, mon père, ma mère, mon frère Jean-Claude, ma sœur aînée, mon chien Youki - un grand caniche marron « toiletté » - et mon chat, en un mot mon petit univers : mon univers d'enfant et d'insouciance, j'avais 6 ans…

Je suis devenue le n° 18 pour 12 années. Claudine Mouchard

Guy,

Je te livre ci-dessous mes commentaires en réponse à quelques écrits sur le Cempuisien n° 207 :

À propos de ce qu'a écrit Daniel R. (beaucoup de son récit ressemble à mon vécu).

- Le retour des cempuisiens de Dordogne en 1945

Plus tard en cours de secrétariat, Melle Vacher qui, je le reconnais, nous a été dévouée, mais dont j'étais un peu la « tête de Turc », parlait souvent de cette période en Dordogne. J'en rêvais et j'enviais ceux qui, malgré la dure période de la guerre, avaient « *goûté à la liberté dans les familles qui les avaient accueillis* ».

Seule la rue était mon espace de liberté que je partageais avec mes frères. Je suis arrivée à Cempuis en 1949.

- Les vacances : ceux qui partaient et ceux qui restaient…

Ah ! ces départs en vacances, c'était une chose, mais le retour, pour moi, c'était pire, j'étais très triste. Tous revenaient avec des souvenirs, des histoires à raconter. Moi je n'avais rien ; je me sentais vraiment orpheline.

À propos de ce qu'a écrit Guy H.

- Les relations garçons/filles

Oui, je peux te certifier qu'il y a eu des relations « sexuelles », disons des flirts, entre élèves. Aussi, beaucoup de filles à mon époque « flirtaient » avec les pions « sometimes » et avec des profs. J'en ai également vu descendre le long des gouttières du 2e étage (!) du Tournaire pour aller rejoindre leur amoureux : des ouvriers qui logeaient au village. Quelques-unes et quelques-uns s'y sont fait prendre et expulser.

- Les hivers rigoureux

Il faut dire que l'hiver je souffrais du froid, car j'avais une mauvaise circulation. Les docteurs qui m'ont traitée, par la suite, se sont étonnés du fait que je n'aie pas été soignée ; à ce jour, j'aurais pu guérir.

Pour me réchauffer, dès que je le pouvais, je n'hésitais pas à me faufiler au « ciroir » ; à la venue de quelqu'un, je me glissais entre les placards ; parfois, je laissais une fenêtre du dortoir des grandes filles ouverte et hop je l'escaladais et me réfugiais au chaud, ou dans une classe ouverte, ou dans les escaliers du Tournaire.

- M. Oulerich

M. Oulerich, qui a remplacé M. Devigne, a eu un enseignement différent des autres professeurs de sport. C'est lui qui a initié les filles au Hand Ball. Nous avions ainsi un jeu de groupe ; avant, nous nous contentions de regarder les garçons jouer au foot !

- La fête du village

La fête du village de Cempuis je l'aimais bien, mieux que celle de Grandvilliers. Déjà, c'était à une période plus chaude et il y avait les pousses-pousses… Lorsque je traverse une fête, je pense souvent à ce manège : on s'enroulait, se déroulait autour de la chaîne, on se poussait, on se retenait pour prendre de la vitesse. Ce manège me grisait. Souvent en traversant une fête, je regarde à tout hasard si…. mais non.

- « Les chats de Mme Dabat. Elle les aimait plus que les enfants. »

J'ai été assez proche de Mme Dabat. Je pense que cette réflexion négative est en relation avec sa fonction de surveillante générale, car c'est elle qui a permis (ensuite avec M. Grenouillet) l'amélioration de nos conditions de vie.

Ses chats, c'étaient des chats recueillis dont elle s'occupait lorsqu'elle était "hors service" et dont nous, les grandes, nous profitions pour dispenser et recueillir un peu de tendresse.

- « L'affreuse soupe au tapioca »

D'accord, ce n'était pas terrible. Pour moi, le pire ce fut la soupe au potiron.

- Mers-les-Bains

Vous, vous avez eu à Mers Jean et Simone Petit. Moi j'ai eu Mme et M. Duplessis qui faisaient tout leur possible pour rendre notre séjour heureux (que tu as connu Guy). Mme Duplessis, lorsqu'on avait rempli des tâches de pluches ou de vaisselle, nous récompensait d'une tartine de confiture. Elle lançait alors à l'assemblée « VIENS CHERCHER TA TARTINE MA POULE ! ». Si l'O.P. m'avait dégoûtée du poisson, c'est elle qui a changé mon palais.

- Le chocosse

On le faisait fondre sur le radiateur quand c'était possible, sinon on le mettait à fondre sous nos aisselles dans une boîte en fer. On réservait cette cérémonie particulièrement en période de Noël ; on faisait réveillon avant l'heure en conservant nos desserts, chocolats et friandises. Et comme cela, un soir au dortoir, avec nos économies de fourmis, nous faisions réveillon !

- L'énurésie

Si elle était prise en compte par notre salaud de psychiatre Dublineau, qui ne s'intéressait particulièrement qu'à cela, il n'a jamais aidé à la soigner. À part nous mettre à poil une fois pas an, aucun trouble physique ou psycho n'a été traité selon moi.

C'est avec l'arrivée de Mme Dabat qu'il y a eu un regard plus attentif sur nous ; nous n'étions plus un groupe, mais un individu à part entière avec des différences pour chacun.

« Les pisseux » c'était une chose, mais le pire, lorsque nous étions chez les petites, c'était le jour du changement de linge, il y avait la revue des culottes : si elle était salie, la fautive se retrouvait au piquet avec la culotte sur la tête. Pas mal ! Il fallait du linge propre pour le mettre au sale ! Je n'ai jamais eu ce « privilège », mais je trouvais cela dégradant. Heureusement, cela n'a pas duré longtemps.

- La cloche

Je regrettais la grosse cloche en fonte, laquelle nous avions quelquefois la permission de sonner. Nous nous amusions aussi à nous balancer au bout de sa chaîne et bien sûr à la faire sonner et… à nous faire punir !

Bonne lecture et grosses bises

Claudine Mouchard

Démarches auprès des Archives de la ville de Paris par Dominique Paris (!) fille de Marcel Paris, ancien élève de l'O.P. puis Président de l'Association de 1964 à 1982.

Comme promis voici des nouvelles de notre démarche pour consulter le dossier de Papa.

Tout d'abord, que ce soit nous qui le demandions ne leur posait pas problème ; nous avons reçu une réponse positive assez rapidement.

Je pourrais presque dire que c'était à nous que cela en posait le plus !

Pour ce que nous en sachions, Papa n'avait jamais souhaité aller le consulter. En tout cas, nous n'en avions jamais entendu parler. Alors... Étions-nous en droit de le faire ? Qu'allions-nous y chercher ? Qu'allions-nous y trouver ?

Nous avons connu longtemps notre grand-mère paternelle et nous étions adultes quand elle est morte ; par ailleurs, Papa ne faisait pas mystère des histoires de sa famille, avec leur lot d'événements un peu difficiles à expliquer aux enfants qui auraient pu, ailleurs, faire "secret de famille". C'était surtout des épisodes après leurs (sa sœur et lui) sorties de l'O.P. Sa position était assez simple, il n'était pas d'accord avec ce qui s'était passé, mais quoi qu'elle ait pu faire, sa mère était sa mère et c'était hors de question qu'il ne la voit pas, ne s'en occupe pas et ne lui propose pas de participer aux événements de la famille.

Des raisons de son entrée à l'O.P., à 6 ans, nous en savions peu. Sa mère faisait "les trois-huit" et quand elle travaillait du soir ou de nuit, ils étaient seuls à la maison. Comme il était, déjà, plutôt casse-cou, elle avait été obligée de les "placer" comme on disait à cette époque. Mais, ne manquait-il jamais d'ajouter, elle n'avait jamais raté un jour de visite des parents pendant tout son séjour à l'O.P.

De son père il n'avait aucun souvenir disait-il, il était parti à la guerre de 14 et n'en était pas revenu, non qu'il a fini en héros, mais parce qu'il avait trouvé une autre femme sur place et oublié d'en informer la première ! J'étais adolescente quand il en a de nouveau entendu parler. Papa était prévenu par la gendarmerie, me semble-t-il, qui l'informait qu'il avait cherché à le retrouver pour faire une demande de pension alimentaire, car il était sans ressources. Ils lui avaient appris à cette occasion qu'il avait été déchu de ses droits ayant abandonné ses enfants. Apparemment il était évident pour Papa, comme pour Maman et pour nous, qu'il n'y avait aucune raison de le rencontrer : comment osait-il demander ça à ses enfants ?

Ce n'est que plus tard que, en y repensant, je me suis demandé ce qu'avait ressenti Papa, si ça lui était vraiment indifférent et si, en d'autres circonstances peut-être, il n'aurait pas aimé en savoir plus sur son père. En tout cas, c'est évident que moi, à sa place, j'aurais aimé en savoir plus ! Je crois que c'était dans l'espoir de trouver quelques éléments d'explication ou quelques détails permettant au moins d'imaginer (à défaut de savoir) que je souhaitais voir son dossier.

Comme tu peux t'en douter en lisant toutes ces précisions... la richesse de ce que nous avons trouvé est inversement proportionnelle à nos attentes !!

...Point d'information qui risquait de bouleverser notre vision de la famille...

...Aucun renseignement que nous ne connaissions déjà, mais quelques précisions par rapport aux dates que l'on peut attribuer au jeune âge de Papa au moment des faits :

Son père est parti à la guerre en 1917 et non en 14 comme il le croyait ; il a donc vécu avec lui jusqu'à 3 ans, sans en avoir souvenir.

Papa est entré à l'OP en février et sa sœur seulement en juillet... il l'avait manifestement oublié et ça nous a serré le cœur de l'imaginer seul "*monter dans le tombereau comme Marie-Antoinette allant à l'échafaud*" (Roger Le Blevec), "*enfant de 6 ans... qui monte les marches... une larme au coin des yeux... sous les regards amusés des autres pensionnaires*" (Christiane Boulay Lagoutte)...

Même si c'est difficile pour nous d'imaginer à quoi correspondent en 1920 des revenus de 4 frs par mois avec un loyer de 1,80 frs... manifestement, autant l'assistante sociale que le maire et même le préfet considéraient que cela justifiait la demande de notre grand-mère !

En écoutant Papa, on pouvait imaginer qu'il avait toujours pensé que c'était à cause de son comportement qu'ils avaient été placés... en fait, ce n'est mentionné nulle part... mais peut-être était-ce plus supportable, pour un petit de 6 ans, que de penser que c'était une décision de sa mère... à moins que ce soit plus supportable, pour une mère, de penser que c'est à cause du comportement de son fils... En tout cas, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, Papa faisait partie des Cempuisiens qui avaient été, dans l'ensemble, heureux à Cempuis et qui considéraient que cela avait été une chance pour eux.

Dominique Paris, fille de Marcel Paris.

-:-:-:-:-:-:-:--:-:-:-:-:-:-:-

NDLR : Quoi de plus naturel que de reproduire ci-après, un article écrit par Marcel Paris, publié dans le bulletin n° 74 en 1965.

-:-:-:-:-:-:-:--:-:-:-:-:-:-:-

HISTOIRES CEMPUISIENNES

"*Le mouchard est un lâche, un mauvais citoyen, un Français indigne*". Cette maxime, inscrite en grand sur le mur du bureau de notre Surveillant Général, Monsieur CIBEAU, a marqué d'une empreinte sûre ma vie et celle de mes compagnons cempuisiens.

Vous avez lu dans le précédent journal la relation d'un de nos exploits de gosse que notre ami Raymond DUSONCHET vous a raconté.

C'est vrai et je me souviens, comme si c'était hier, de l'émotion dont j'avais été saisi quand, de la bouche du professeur, Monsieur VALLÉE, j'appris que mon compagnon d'école buissonnière m'avait "mouchardé".

C'était un défaut que nous n'admettions guère dans notre petite société enfantine ; le défaut le plus vil, qui aurait fait mettre à l'écart et classer définitivement le camarade qui aurait trahi. À la "récré", nous nous sommes expliqués, Raymond et moi et cela m'a toujours

amusé et surpris, cette promesse entre un professeur dans l'exercice de ses fonctions et un élève surpris en flagrant délit. Monsieur VALLÉE avait donné sa parole de ne rien dire au Directeur, le respect de la parole donnée libérait mon camarade et il avait donné mon nom.

Assis à mon bureau, je réfléchis ! Vous m'avez élu Président de notre Association, je suis grand-père (un jeune grand-père il est vrai… hum !!). Que reste-t-il du jeune enfant turbulent que j'ai été ? Presque rien et dans un sens, c'est bien dommage !

Et pourtant, si les murs de l'O.P. pouvaient parler, ils en raconteraient sûrement beaucoup plus que je ne peux moi-même me souvenir ; j'étais l'enfant terrible à qui il fallait une bonne raclée toutes les quinzaines ; alors, j'étais vraiment parfait durant une semaine puis cela recommençait et le mal allait crescendo jusqu'à l'échéance fatale où mes professeurs étaient contraints à se faire mal aux mains sur mes fesses. En somme j'étais un enfant mal compris : si mes éducateurs avaient été moins patients, moins tolérants, c'est toutes les semaines que j'aurais eu cette fameuse fessée dont l'effet était si bénéfique sur mon comportement.

Et puis, je vais vous faire une confidence (surtout ne le dites à personne) ; j'aurais peut-être été sage, mais ... j'avais autour de moi des fréquentations, douteuses, dirons-nous !!! Il y avait ce voyou de DUSONCHET, vous savez ce grand maigre qui avait toujours dans les poches des morceaux de pain. Il y avait aussi Albert ROBIN qui paraissait toujours blanc comme neige. D'ailleurs, il a très mal tourné puisqu'il est maintenant Inspecteur Principal de Police à LIMOGES. Et aussi, Maurice VOILOT, cette force de la nature, qui, voyant le mauvais exemple de son frère se délectant dans ses problèmes d'algèbre et de géométrie, en avait conçu une sainte horreur et préférait toujours être là où il ne fallait pas, c'est-à-dire avec nous... Alors avec un pareil "aréopage" que vouliez-vous qu'il fît contre trois... qu'il suivît... et je suivais toujours, attiré par l'aventure nouvelle qui se dessinait dans nos yeux.

Un certain samedi d'Octobre, je reçus une magistrale paire de gifles d'un professeur pour un motif futile (à mon avis) ; j'en conçus une certaine rancœur et, n'acceptant pas ce qui me semblait une injustice, je décidai de me "révolter". À la récréation, je racontai mon aventure à mes trois acolytes et leur fis part de ma décision ; en particulier je ne voulais plus aller en récréation comme tous les autres ; et mes trois mousquetaires aussitôt de m'approuver. Pensez donc la belle aubaine ! Il fallait agir sur l'heure. Et nous voilà sautant par la fenêtre de la classe du "certif", franchissant l'orée du bois. Nous avions sûrement lu des histoires de bandits corses (tellement plus digestes que l'histoire de France) et comme nos héros de roman, ivres de liberté, nous marchions allègrement vers les vergers, faisant le grand tour par les champs pour échapper aux regards. C'était la grande aventure et le goût du risque remplaçait avantageusement le "4 heures" que nous avions laissé aux autres, d'autant plus que nos aînés assuraient que ces vergers regorgeaient de pommes si belles et si grosses que jamais elles n'arrivaient jusqu'au réfectoire !

Enfin nous y voilà, l'abondance n'était pas telle que nous l’avions espérée, les arbres étaient dégarnis de leurs feuilles et de leurs fruits. Pourtant, tout en haut des plus hautes branches, il en restait encore quelques-uns. Ce maigre pactole devenait pour nous un enviable butin de guerre et chacun à notre tour nous montions à l'assaut. Dans le grand silence qui nous entourait, les voix de nos camarades en récréation nous parvenaient, étouffées, tamisées par les bois. Je ressens encore tellement cette impression qu'il me semble n'avoir qu'à fermer les yeux pour m'y retrouver. Comme elles nous semblaient bonnes et belles ces pommes qui n'avaient rien de particulier, mais qui étaient bien celles dont nous avaient parlé nos aînés, car elles avaient le goût du risque et c’était bien le cas de le dire, la

saveur du fruit défendu. Il fallait pourtant songer à rentrer et, par le même chemin, le retour se fit sans incident.

Encouragés par de tels débuts, le lendemain Dimanche, nous n'avions qu'une idée en tête, renouveler notre escapade. Sitôt la "récré", nous voilà repartis. Mêmes manoeuvres, même cueillette, même ivresse ; le mot n'est pas trop fort, je vous l'assure. Soudain, au loin, un aboiement. Panique ! Fusil sur l'épaule, flanquée de son chien, la silhouette du surveillant général se dessine à l'horizon. Et il avait du flair l'animal ! (le chien, pas le surveillant général). Ventre à terre, mais nos pommes dans nos mouchoirs et dans nos poches, nous effectuons un repli stratégique vers une haie séparant les vergers.

Cherchant une issue, qui, hélas n'existait pas, pressés par le danger, car les aboiements se rapprochaient, nous foncions, tête la première à travers les branchages. Mes camarades étaient déjà de l'autre côté. Ma souplesse légendaire et mon derrière un peu lourd, firent qu'étant engagé à mi-corps je n'arrivais plus ni à avancer, ni à reculer et battant désespérément, mais en vain, des bras et des jambes, je restais coincé par les fils de fer barbelés. La solidarité cempuisienne n'est pas un vain mot et vous ne pensez pas que mes trois copains allaient m'abandonner à mon triste sort, non, non, non : m'attrapant à bras le corps ils me tirèrent très fort à eux et ... ce qui devait arriver, arriva : la veste et le pantalon n'y résistèrent point. Ouf ! j'avais eu chaud, j'étais libéré ! mais en lambeaux. Cette fois-ci le retour fût moins glorieux, mes copains riaient encore, moi un petit peu moins. Pas question de me présenter dans cet état. Il me fallait un autre costume. Pour cela une seule solution : la lingerie. Toujours quatre à quatre et à travers bois, nous voici devant la porte ... fermée évidemment. Casser un carreau ? Pourquoi pas ! au point où nous en étions !

La pente du mal est bien glissante ! et me voici, mes camarades faisant le "pet", devant un tas de vêtements revenant du lavage. En vitesse et sans y regarder de trop près, je changeais de costume.

Le danger définitivement passé et assez à mon aise dans ces vêtements d'emprunt, je retrouvais mes guetteurs et bien vite nous nous faufilions au milieu des autres.

Je vous l'ai dit nous étions en Octobre, il ne faisait pas bien chaud, pourtant une fraîcheur anormale à la partie la plus charnue de mon grand corps me mît la puce à l'oreille. Le pantalon choisi à la sauvette, impeccable sur le devant avait un énorme trou sur le derrière ! Et ce fût "ma cope" Angèle HELLUY - t'en souviens-tu Angèle ? - qui, me prêtant une épingle de nourrice, me permit d'échapper sinon au rhume ... de cerveau, tout au moins à l'hilarité générale.

La fin de cette histoire, vous la devinez, l'aventure devenant dangereuse, ma révolte fit long feu.

Somme toute, nous ne nous en étions pas trop mal tirés et tout rentra dans l'ordre... jusqu'à la fugue suivante.

Marcel PARIS, élève à l'O.P. de 1920 à 1930.

SOUVENIRS

Daniel Aubertin, élève à l'O.P. de 1949 à 1963.

Est-ce la disparition de proches qui subitement me donne envie de relater quelques souvenirs de mon séjour à Cempuis et plus précisément dans l'enceinte de l'O.P. ?

Notre arrivée, le 10 octobre 1949, est la conséquence de la démarche effectuée par le comité des anciens qui recherchait un successeur au précédent professeur de musique, M. Roger.

Mon père, étant alors chef de musique à la Garde Républicaine, remplissait la condition indispensable à cette succession, qui était d'enseigner la pratique instrumentale et la direction d'une fanfare, une spécificité Cempuisienne.

Je me souviens encore d'avoir fait l'intéressant en dansant sur la plate-forme du camion de déménagement à gazogène, sous les yeux d'un gamin qui se révélera plus tard compagnon de scolarité et ami de toujours depuis le C.P., Claude Girodon.

La première impression ressentie en arrivant dans le village était, pour un jeune enfant habitué à la région parisienne bruyante et animée, un grand et pesant silence.

La route qui longeait l'O.P., dite rue d'en bas, était pavée de nids de poule. Elle traversait Cempuis lequel était un véritable désert humain, seul le mouvement d'un rideau soulevé et vite rabattu témoignait de la curiosité suscitée par une tête inconnue.

En ce demi-automne, la brusque tombée de la nuit noyait en quelques instants tout relief d'un noir d'encre sur laquelle régnait déjà un silence absolu.

Lorsque ma mère ferma la fenêtre qui donnait sur la campagne, elle fondit en larmes devant ce vide opaque qui faisait un contraste total avec notre précédent domicile qui se situait en banlieue parisienne à Drancy, dans une tour au 12e étage avec un horizon illimité et illuminé.

Les premiers sons perçus venaient de la cloche qui ponctuait par son timbre tous les instants de la vie intérieure de l'établissement.

À quelques secondes de la fin de ce signal, succédait le brouhaha de la récréation qui, par vent dominant d'ouest, survolait le village assoupi.

L'O.P., avec ses bâtiments en briques rouges, tranchait avec les maisons du village qui, à l'époque, n'étaient pas très reluisantes ; enduites de torchis, crevassées de trous, les hangars délabrés et cette boue qui, en cette saison, était présente par tous les chemins.

Grâce à des cahiers tenus par les élèves de mon beau-père Henri Lenthéric, on peut ici relater des témoignages de ce mois d'octobre 1949 :

« 12 octobre 1949. Météo minimum 7°, maximum 22°, baromètre 758, vent E.E. SE. M. Aubertin a commencé son service aujourd'hui. Maintenant nous n'aurons plus qu'une heure d'étude. »

Marthe Gros.

« Hier soir le nouveau professeur de chant, M. Aubertin, nous a donné son premier cours. Il nous a fait chanter tous ensemble puis quelques-uns individuellement. Il nous a dit que dans un mois ou peut-être avant, on reprendra la fanfare. À la fin de l'heure il a dit à M. Gentier qu'il était content de nous. J'espère que cela continuera. »

Jean-Pierre Cornet.

« Nous regretterons quand même notre ancien professeur M. Roger. Depuis 1913 il n'y avait pas eu de professeur autre que M. Roger. » Marthe Gros.

Je me trouve donc au C.P., classe de Mme Lenthéric, « ma première maîtresse », en attendant d'être ma belle-mère. Son accent du Midi, articulant chaque syllabe, me fait comprendre qu'à Roncevaux, Roland défend l'arrière-re-garde de Charlemagne.

Il me souvient aussi que le préau, n'étant pas encore érigé, nous nous essayions à escalader un talus qui était adossé au Tournaire. Ce talus était, par nos essais, boueux et glissant.

Cet hiver 49-50, était pour le petit citadin que j'étais et qui avait eu l'occasion de fréquenter de nombreux gosses dans la caserne de Drancy, l'occasion de montrer ce que l'on est capable de faire. Claude Girodon était de l'équipée qui, ce dimanche d'hiver neigeux et verglaçant, nous avait rassemblés sous le grand Christ face à la cour d'honneur.

Un peu désoeuvrés nous étions. J'ai alors proposé d'envoyer une boule de neige sur le premier véhicule qui surviendrait. Nos boules de neige prêtes à l'emploi, nous attendons avec impatience la venue de notre proie. L'attente est longue, ainsi les boules de neige se sont tassées et glacées lorsqu'une voiture, qui se dirige vers Grandvilliers, est arrivée à vitesse réduite. Ni une ni deux, je balance ma boule durcie qui tape le pare-brise du véhicule coté conducteur. Celui-ci surpris, freine et va dans le décor sans dommage, ouf ! Je suis à l'instant pétrifié et j'avoue tout de suite être l'auteur de l'agression. À sa demande d'aller chercher mes parents, je rentre à la maison sans rien révéler. Mes copains, le lendemain, me rapportent que le conducteur va se plaindre aux gendarmes. J'eus une trouille bleue pendant deux ou trois jours à l'idée que mon père, ancien gendarme, se gendarme contre moi.

Il apparaît que les gars de l'O.P. n'étaient pas les seuls à jouer des tours de brigands comme La Marche des Cempuisiens l'exprime.

Les premiers temps de la scolarité sont parfois émaillés d'incidents qui révèlent les dures réalités de la vie collective. C'est ainsi qu'à l'issue d'une récré, je m'avise de provoquer un de mes nouveaux « copains ». Je te préviens, lui dis-je, que je tape dans les dents. Bien prévenu de mes intentions belliqueuses, sitôt dit sitôt fait, mon adversaire me percute la mâchoire. Résultat immédiat, trois dents de lait sont crachées dans ma paume.

Afin d'éviter à l'avenir pareille mésaventure, cette expérience, fructueuse si l'on peut dire, m'a supprimé l'envie de faire le mariole. Ce n'était bien sûr que des dents de lait, qui ont coûté cher à la petite souris.

Je retiens en outre de cet épisode que les rapports entre tous les élèves étaient rudes. Mais il naissait, dès les petites classes, un esprit communautaire dont j'ai pu apprécier au cours du temps sa formidable pérennité.

Daniel Aubertin, Fresnes février 2010.

TEXTE POUR PAPA

Chantal Wolf, fille de Henri Wolf, élève à l'O.P. de 1932 à 1942.

Mon papa a été élevé à l'orphelinat de Cempuis dans l'Oise ainsi que son frère. Ils n'ont jamais connu leur père. Sa mère venait les voir régulièrement. Il est sorti à l'âge de 17 ans en 1942 pendant la guerre.

Il souhaitait être peintre et étudier la musique. À cause de cette guerre, il ne pourra pas le faire. Il est retourné vivre chez sa mère. Il a travaillé comme homme de ménage, puis dans la culture maraîchère à Fontenay-le-Port en Seine-et-Marne, puis 8 jours en scierie. Dans cette scierie, un jeune homme lui dit qu'il était en apprentissage chez Chausson. *« Essaie de venir »* lui dit-il. Il a ainsi été embauché par les Usines Chausson à 25 ans. Il travaillait sur les chaînes ; il était chaudronnier étameur. Levallois, Asnières, Gennevilliers étaient les principaux sites. Il les a tous faits.

À partir de 1946, il a défendu les salariés pendant toute sa carrière et a toujours milité. Il est resté 36 ans dans l'entreprise jusqu'à son départ à la retraite en 1986.

En 1948 il a épousé Mauricette, une Cempuisienne. Chantal, leur fille, est née en 1952 (moi-même) 4 ans après leur mariage. Ils vivaient dans une loge à Paris. En septembre 1959 ils eurent leur logement, un 3 pièces à Bobigny, le bonheur !

Papa a toujours été un homme courageux, droit, honnête, respectueux. Il a toujours été actif. Tout en travaillant, il pratiquait la chorale, la politique, le jardin et la musique.

Pendant sa retraite il était vraiment bien occupé. Il militait toujours (les réunions politiques à Bobigny et à Gennevilliers). Ses passions : la chorale de Bobigny, la chorale de Vincennes, se rendre à des concerts classiques, à des spectacles et banquets dans le cadre de la ville à Bobigny ou ailleurs.

Il aimait cultiver la terre. Il avait deux jardins, l'un à Pierrefitte, l'autre chez un ami à Bobigny dans un pavillon. Il n'a jamais eu de voiture ; il effectuait tous ses déplacements par les transports en commun.

Puis en 2003 il a perdu sa femme et en 2006 le suicide de son seul petit fils (mon fils). Tout cela l'a beaucoup affecté. Jusqu'à l'âge de 83 ans et demi, il a été indépendant.

En septembre 2008 son malaise cardiaque. On lui pose un défibrillateur. En novembre 2008 il tombe. Il a de multiples fractures au visage et passe de nombreux jours d'hôpital. Il ne s'en remettra jamais. Trop fatigué, il ne reprendra aucune activité. Ensuite, de nombreuses chutes à son domicile l'affaiblirent. Il a été hospitalisé le 3 avril. Il se sentait toujours fatigué. L'hôpital a découvert un oedème au poumon. On l'a soigné, mais le coeur n'a pas résisté. Il est décédé le 14 avril à 5 h 45.

C'est un homme qui ne s'est jamais plaint, qui a vécu modestement et qui était humble. Bien qu'il soit décédé, j'avais son accord verbal pour le don d'un de ses organes si c'était possible. Une cornée a été prélevée. Une petite partie de lui va vivre sur une autre personne.

Je vous remercie d'être présents avec moi aujourd'hui et de l'avoir accompagné dans sa dernière demeure. Ce qui m'a valu de rencontrer les personnes qu'il connaissait et côtoyait.

Cela me soutient moralement.

Merci encore à tous d'être venus pour son dernier voyage. Qu'il repose en paix.

Mon papa je t'aime.

À la façon de « Je me souviens… »

Roger Le Blevec élève à l'O.P. de 1945 à 1955

… que dans la grange aux foins de la ferme, nous gobions les œufs des poules encore chauds ;

… avoir fait, avec des camarades, cuire sur un grillage une grive fraîchement tuée au lance-pierre ;

… qu'à l'automne, lors du ramassage des pommes au verger, la dégustation finissait souvent par des coliques venant de l'acidité des fruits ;

… que dans le sous-sol du bâtiment Tournaire, se trouvait la boulangerie de l'OP (cuisson au feu de bois). M. Douchet, « le père pétrin », nous récompensait d'un peu de pâte après lui avoir rentré son bois. Il nous engueulait parce que nous laissions la porte du four ouverte pour y glisser notre propre fabrication ;

… de 1949, année de l'ablation de mes amygdales par le docteur André de Saint Fuscien, praticien de Grandvilliers. Pour la cicatrisation, j'ai eu des glaçons à sucer… Ah ! si à l'époque il y avait eu des esquimaux glacés !

… de ma dernière année scolaire 1954-1955 : ma moyenne de géographie était 17,25 (j'ai encore le cahier de notation) ; ma note pratique CAP menuiserie était 18,44 ; le premier avait 19, le second 18,75 ; j'étais donc 3e de la session Bois ;

… du coup de sifflet, fin de la récréation, avant de rejoindre les rangs… Pas le temps d'aller aux WC ; j'ai mal au ventre (la chiasse) ; vite, je file à l'infirmerie en prenant soin de serrer des élastiques autour de mes cuisses pour éviter que cela ne coule sur les jambes ! J'arrive à l'étage ; Mme Minotte, femme de service, me reçoit. Je lui dis que j'ai fait dans ma culotte « *TAS DE CHIARES* », me répondit-elle… C'était sa façon de parler ! ;

… combien de fois ai-je bécoté des filles dans les coins de portes des classes ? Ma cope attitrée était Monique B. la Birkin des années 1950, pas pour son accent, mais pour sa faible poitrine ;

… qu'à ma sortie de l'OP, en 1955, le prof de menuiserie m'a noté ainsi : « *Bon exécutant, travail soigné, manque d'initiative, bonne conduite, travailleur, peut réussir dans son métier* ». Ce métier, je l'ai aimé et l'aime encore… ;

… que lors de nos promenades, je voyais inscrit sur le mur « box à louer ». Je pensais que c'était une salle de boxeurs… Que j'étais bête ! J'avais 9 ans ;

… de mon premier film vu à l'OP ; le titre était « Nu comme un ver » ; malgré le titre, ce n'était pas un film pornographique !

… que M. Lenthéric recevait de sa classe pour Noël une pipe, et cela chaque année (il devait en avoir une sacrée collection) ;

… qu'un surveillant m'a giflé ; c'était un jeudi. Le dimanche, visite des parents : j'avais encore les cinq doigts de sa main marquant mon visage. Ma mère va se plaindre auprès du directeur, M. Contini. Le pion ne reçut qu'un simple blâme…

… que pendant la récré, chaque coin de la cour était surveillé par un pion ou une pionne. Difficile de se faire la belle pour se rendre au village (nous faisions cependant diversion) ;

… qu'un soir sur la route, allant acheter des cigarettes, nous croisons une voiture… « *TOUT LE MONDE DANS LE FOSSÉ ; PLANQUEZ-VOUS !* » lance un camarade. Le bas-côté était gorgé d'eau… Pas vus, pas pris, mais crottés !

… Que pour se faire obéir, M. Denizart « pékin » nous pinçait fortement sous le menton. Il faisait mal le bougre ;

… que certains grands demandaient les goûters des petits ; s'ils ne les donnaient pas, la menace était de les dénoncer d'avoir volé la clé du train de Grandvilliers (vol imaginaire) ;

… des histoires de la guerre que Martial Legros (coiffeur) racontait à chacun de nous… toujours les mêmes faits ressassés ;

… de la première fois de ma vie où j'allais à un enterrement - j'avais 14 ans - en rang, à pied, au cimetière de Cempuis-Le Hamel ; c'était celui de Martial, en octobre 1953 ;

… des descentes au réfectoire des pions ; quand il ne restait plus d'aliments, nous faisions des tartines de moutarde ;

… que le chef jardinier, Henry Petit, nous tirait dessus avec sa carabine à grains de sel quand il surprenait l'un de nous dans le jardin à voler poires, fraises ou cerises ;

… du chien de M. Billy « Boby » assis sur son derrière. Nous posions un morceau de sucre sur sa truffe, comptions « 1-2-3 » et il gobait la friandise, mais à « 1-2-4 » il baissait la tête ne touchant pas au sucre… Bien dressé l'animal !

… que pour les sortants de l'OP en 1955, nous avions à choisir soit 8 jours de camping, soit la foire de Paris. Dix d'entre nous ont opté pour le grand air (sept gars, trois filles)… Quelle semaine agréable ! Aucun regret de ce choix… Vive les amis de la nature !

… de Fernand Renotte « fouine » qui a grimpé plus de 30 fois à la corde lisse, marquant un arrêt de 3 secondes entre chaque monte. Une véritable performance ! Il aurait été au Guinness des records s'il avait à l'époque existé !

… qu'au dortoir des moyens, deuxième gauche, nous avions un surveillant du nom de M. Bénichou ! Des petits moyens lui avaient offert un chou en croyant l'humilier. Le pion était content, les élèves dépités !

… des dénicheurs d'oiseaux nocturnes comme la hulotte (chat-huant) ; ceux-ci étaient en haut du bâtiment Tournaire. Paul Coutant cachait les volatiles dans sa chemise ;

… des repas de riz en salade, boulettes au riz, gâteaux de riz. L'Armée française était à l'époque en Indochine et importait beaucoup de ces graminacées… et des bisailles (?) ;

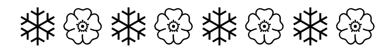
… que la plupart de nos rencontres sportives contre les gars d'une maison de redressement de la ville d'Aumale se terminaient souvent en victoire, aussi bien en foot qu'en hand. Cette maison a fermé depuis bien longtemps ;

… de Pierre Calvignac : il nous échangeait un imaginaire train électrique, soi-disant caché derrière un radiateur du dortoir… Il en a truandé plus d'un !

… que Madame Volle « petit cul » avait perdu son sifflet ; plus tard retrouvé, mais inutilisable, M. Volle, homme de forte corpulence, avait marché dessus par inadvertance. Elle était la seule à avoir ce genre d'instrument (plat et angle obtus) ;

… que 55 ans après ma sortie de l'OP, il me semble que mes 10 ans passés à l'institution n'ont pas été si terribles que cela ;

… qu'au dortoir des grands, Nord-Sud, le camarade Paul Coutant nous a fait pleurer de rire. Nous comptions sa série de flatulences, nombre et son impressionnants. À ma sortie de l'O.P., j'ai lu des bouquins sur le Paris historique. Un certain Joseph Pujol, pétomane, se produisait sur une scène parisienne. Vois-tu, Paul, tu aurais pu toi aussi avoir un métier et même pu toucher des droits **d'odeur**[1].



Maintenant, j'encourage celles et ceux qui en éprouveraient le désir à écrire leurs anecdotes, rubrique « À la façon de… Je me souviens ».

Je suis impatient de lire les cahiers de MM. Aubertin et Lenthéric[2].

Roger Le Blevec 1945/1955

---

[1] Dans le précédent numéro, le 208, j'avais, à tort, corrigé ce que je pensais être une erreur ; Roger, qui avait mis au point ce jeu de mots afin de nous amuser, en fut bien marri lorsqu'il découvrit ma correction. Le voilà rétabli dans ses droits… d'auteur !

[2] Le cahier tenu par les élèves du CC1 de 1949, sous la conduite de leur professeur M. Lenthéric, fera l'objet d'un numéro hors série à paraître dans le courant du premier trimestre 2011. Je l'ai intitulé : « *Pensées et expressions d'élèves, 1949* ».

Quant aux carnets de M. Aubertin, ils ne paraîtront pas pour deux raisons : 1) trop volumineux, 20 années de notes, trimestre par trimestre (soit 60), 9 classes, soit un total de 540 pages minimum (certaines classes tiennent sur deux pages) ; 2) ces relevés ne comportent pas d'appréciations écrites, et représentent donc un intérêt limité à l'élève concerné.
Trois aspects sont notés : la conduite, le solfège, la dictée, d'où sont issus moyenne et classement. J'écrivais dans le bulletin précédent : « *Je pourrai étudier chaque cas qui me sera soumis, alors si cela vous intéresse et si vous êtes dans la période indiquée, j'attends vos demandes.* » Une seule m'est parvenue depuis…

Guy Hachour, juin 2010

Te souviens-tu ?

Te souviens-tu de ce bon vieux temps,
Des pommes que l'on piquait
Dans le champ du « Père Machin » ?
Te souviens-tu de nous, jeunes enfants,
De la « cour aux cent pas » où tous les chagrins,
En boules de gomme se consolaient ?
Aujourd'hui, nos souvenirs
Nous guident vers la campagne
Où tout petit, sous ciel gris,
Ciel bleu, la vie avons apprise.
Oh ! combien d'effluves odorants,
En ce bois
Avons-nous respiré, quand nos jeux
En son cœur nous menaient.
Un peu de notre cœur s'y est abandonné
Dans ce jardin de souvenirs.
Peut-être y avons-nous pleuré,
Mais j'ai encore dans la tête
L'écho de tant de rires,
De fraîcheur, de musique,
Puisqu'avant tout l'enfance
Se doit d'être une fleur.
Te souviens-tu de ce bon vieux temps,
Toi qui depuis, as suivi bien d'autres vents ?
Te souviens-tu, là-bas, sous le grand préau
Combien de marelles dessinées
De tes doigts de marmot,
Dont l'échelle imparfaite
Te montait jusqu'au ciel ?
Si la larme te vient
En ton cœur de Cempuisien,
Gosse de l'.O.P,
Je saurai que tu te souviens,
Que tu n'as pas oublié,
Qu'il existait un tout petit coin
Fleurissant pour tes secrets.
Sous ton casque de cheveux blancs,
Le visage sillonné par le temps qui file,
Toi, tu es encore cet enfant
Triste ou émerveillé ?
Même si mes yeux n'ont pas été les tiens,
Tu gardes au fond de toi bien d'autres tendresses
De ce paysage Cempuisien.

Vanessa Girin

Poème inspiré par la Pentecôte (1983) dédié à tous les amis Cempuisiens.

Ce poème a déjà paru dans le bulletin n° 193 en 2003. L'arrivée de nouveaux adhérents, sept années plus tard, justifie une nouvelle publication.

À la façon de « Je me souviens… »

Régine Maublanc élève à l'O.P. de 1964 à 1968

… qu'à l'OP il y avait peu de rivalité, parce que nous n'avions rien à prouver tant nos vies sociales étaient semblables. Les « méthodes » éducatives parsemées d'injustices m'ont au moins appris à me taire, à être solidaire envers mes camarades et j'aime à me rappeler ce lien fraternel qui nous unissait… ; il est resté pour moi indélébile.

… mon numéro à l'OP était le 05… Ah ça non ! ce n'était pas Chanel !

… des inoubliables fragrances des champs de betteraves et des toilettes (bouchées) le jour des abus de rhubarbe ;

… que j'avais le cuir chevelu tellement irrité par le DTT que l'infirmière traitait parfois les poux avec une lotion joliment nommée « Marie-Rose » ; je me souviens qu'elle rendait les cheveux plus beaux ;

… que M. Oulerich désespérait de me voir grimper à la corde à nœuds, sans jamais atteindre mon but ; je détestais monter à la corde ;

… que les garçons tentaient de brûler nos lacets de chaussures avec une loupe, ayant pour seul complice le soleil ;

… que lors des promenades le long des champs, l'été nous mastiquions longuement les grains de blé pour qu'ils deviennent chewing-gum ;

… de mes séjours à l'infirmerie pour cause d'angine ou de crise de foie. La gentille infirmière se prénommait Françoise (l'amoureuse d'un salopard de pion) ;

… que, pour lui avoir mordu le doigt, ma sœur Joëlle a reçu une grande claque du dentiste ;

… de ma poupée Tina, ma plus fidèle protectrice les soirs de chagrin ;

… que j'aimais bien partager les colis de friandises avec mes copines, surtout avec celles dont les visites familiales étaient rares, pour ne pas dire inexistantes ;

… qu'un jour de razzia de rhubarbe, alors que nous étions en rang dans la cour pour aller au réfectoire, le SurGé a hurlé « QUE CEUX QUI ONT BOUCHE LES CHIOTTES LEVENT LE DOIGT ! » ;

… j'avais tellement honte d'être une pouilleuse, que les « jours de DTT » je me levais au petit matin, bien avant mes camarades, me dirigeais vers les lavabos et secouais la serviette remplie des dizaines de cadavres pour ne pas être prem's au « concours » de totos ;

… que j'étais ébahie des capacités qu'avait un génie de ma classe à fabriquer « n'importe quoi » avec « des riens ». Pourvu qu'il ait une pile sous la main, ses inventions prenaient soudain vie !

… que j'ai fait de nombreux séjours à l'infirmerie et du plaisir que j'avais à goûter cette douce quiétude où nous étions enfin chouchoutés ;

… qu'un jour de vacances de Pâques, Patricia P « une grande » (un vrai pitre au cœur gros comme ça !) et moi marchions aux côtés de Mme Clément qui venait de trouver deux œufs de caille abandonnés. PP les prit dans sa main, les caressant délicatement du bout des doigts. Tout attendrie, je me suis penchée sur les œufs. Mes mièvres « cuicuis » ont dû inspirer PP, car elle me les écrasât sur la tête ; Quelle rigolade ! inoubliable PP qui fait partie de mes bons souvenirs ;

… qu'à l'instant où j'écris ces mots je suis encore habitée par un sentiment de haine à l'encontre de la pionne qui m'a giflée le lendemain de mon arrivée parce que je répondais dans les rangs à une copine qui me demandait mon prénom ; j'avais 8 ans ;

… qu'un jour de sport où je sautais en ciseaux (enfin… plus précisément où je tentais un saut), j'ai vu trente-six chandelles, puis senti un truc dégouliner de mon front ; je venais de prendre le poteau sur la tête ; petite pause à l'infirmerie. J'aimais bien l'infirmerie ;

… des odeurs, encore si familières aujourd'hui : la terre mouillée les jours de pluie, le ciroir, les pommes vertes des champs, le bois ciré dans les classes ;

… de l'écœurante et immangeable soupe au lait-tapioca… ! et surtout de la sale pionne qui a obligé une petite fille à remanger celle qu'elle venait de vomir ;

… que si je devais résumer en une courte phrase mes quatre années de parcours cempuisien, je dirais que les deux premières furent un calvaire et les deux dernières plus clémentes ;

… des voix qui s'élevaient du réfectoire et criaient « DURALEX ! » lorsqu'un verre tombait à terre ; il cassait rarement ;

… des hivers rigoureux ; J'aimais pas le tissu rêche de notre robe d'hiver qui « râpait » les genoux ;

… qu'un jour de fête de Pentecôte, mes copines et moi étions fardées pour les besoins d'un spectacle. Mes 11 ans soudainement embellis par un épais fond de teint, un garçon m'a demandée en cop'. J'ai dit « oui » bien que je fus timide, surprise qu'un si beau chevalier s'intéresse à moi. En fin de journée, démaquillée au « doux » savon de Marseille, le félon a envoyé un messager m'annoncer qu'il s'agissait d'une erreur ! Même pas mal ;

… que j'étais très triste de voir ma petite sœur Patou si malheureuse et ne savais quoi lui répondre lorsqu'elle me demandait « *Dis, c'est quand qu'on s'en va* ? » ;

… du magistral coup de sifflet qui retentissait dans la cour. À cet instant précis, nous devions immédiatement dégager la marquise et rester figés jusqu'au prochain coup de sifflet avant de nous mettre en rang ;

… que vous pourriez vous étonner de lire parmi ces lignes : « mes parents » ; il s'agit de notre « papa de cœur » et je lui rends ici hommage de nous avoir évité de passer de longues années à l'OP ;

… qu'un jour de match de hand à Beauvais, certaines de nos adversaires jouaient avec jupes et bottes !

… ce jour-là, suite à une visite imprévue de mes parents, je ne voulais pas les voir partir ; j'eus soudainement l'envie de leur montrer un habit que j'avais tricoté pour ma poupée ; M. Grenouillet me répondit « Bonne idée Régine, vas vite chercher ta poupée pour la montrer à tes parents » ; je me souviens avoir couru vite, très vite, depuis la cour d'honneur jusqu'au dortoir. Lorsque je suis revenue, après avoir dévalé les marches, fière de brandir mon « œuvre » et surtout de ma ruse pour partager encore un moment avec mes parents, lorsque j'ai poussé la porte du bureau du directeur, ils étaient partis… douloureux souvenir ;

… de l'énorme taille-crayons qui trônait sur le bureau de l'instit' ;

… de l'hilarité générale à la Fanfare, un jour de répétition, lorsque M. Aubertin, après avoir tapé sur son pupitre de trois coups de baguette, m'a facétieusement demandé si « je me croyais au pôle Nord ». J'avais mis la capuche de mon duffle-coat sur la tête, le cou entouré de plusieurs tours d'écharpe parce que j'avais froid ce matin-là. Ils étaient tous secoués par des fous rires, sauf moi ! Ma sœur Joëlle savoure encore « l'histoire » aujourd'hui ;

… de l'odeur du Pérubore qui inondait l'infirmerie ;

… que les grandes filles faisaient du gringue à Théo, le cordonnier, pour qu'ils leur donnent des chaussures « mettables ». Nous, on mettait ce qu'il nous donnait, sans broncher… Si j'avais eu leur âge, j'en aurais fait autant !

… de l'ombre des arbres que dessinait joliment le soleil dans les classes ;

… que j'aimais pas le café au lait du matin, tout pâle avec des points noirs (marc de café je suppose !) qui flottaient en surface ;

… que le bol de chocolat du dimanche matin était vachement bon ;

… que mes copines et moi aimions bien jouer aux osselets et aux billes avec les garçons ; nous n'étions pas toujours vaincues !

… d'une de mes répliques lors d'un spectacle : « *On dit "chevaux" quand il y a plusieurs "chevals" !* ». J'étais sûre que c'était moi la plus drôle… Je n'ai aucun souvenir de vous avoir entendu rire…

… que je « prêtais » mon tube de crème « Citroneige » à un copain (j'ai oublié son nom) pour qu'il soigne de profondes crevasses qu'il avait aux mains ; le produit, à la délicieuse odeur, devait être assez miraculeux, car ça « marchait » !

… pour avoir dit que j'avais mal de chaque côté des pieds, après une séance radio à l'hôpital, ça m'a valu durant un an de porter de bonnes vraies galoches d'antan qui montaient bien au-dessus des chevilles. J'aurais mieux fait de la fermer ce jour-là ! Je me souviens encore de l'air solennel de Théo lorsqu'il m'a filé les godillots… ;

… que j'étais terrorisée lorsqu'on apprenait qu'un grand ou une grande avaient fugué ; bien vite repris, la punition était terrible ; on les traitait comme de grands délinquants ! Quelle injustice quand j'y pense ;

… que les garçons mouillaient du papier buvard avec leur salive, en faisaient des boulettes et les collaient au plafond de la classe à l'aide d'une sarbacane fabriquée à partir d'un tube de stylo Bic ; il arrivait parfois qu'une boulette s'écrase sur le tableau noir ; il en coûtait à l'élève ainsi pris d'atroces douleurs au bout des doigts bleuis par la règle ; j'avais mal pour eux ;

… que j'aimais l'école et deux de mes institutrices auxquelles je pense encore parfois ;

… que ça sentait bon dans la cour les « jours de frites ». Elles étaient vachement bonnes les frites, mais y'avait jamais de rab' et on restait sur notre faim ;

… que nous, les filles, gardions six mois dans leur jus nos robes !!! : une robe pour « l'été », l'autre pour « l'hiver », sans jamais qu'elles soient lavées de la « saison » qui durait quand même 6 mois !!!

… qu'un matin j'ai dû quitter la classe d'urgence prise de nausées, le jour où l'institutrice a collé sur le mur une affiche découvrant, peau retournée, les muscles et les organes d'un corps humain ; j'ai passé le reste de la journée et la nuit à l'infirmerie ; oh, la chochotte penseront certains !

… qu'on jouait souvent avec les copines l'hiver dans la chaudière ; fallait pas se faire prendre ;

… que j'aimais bien les répétitions de spectacles à la salle des fêtes ; c'était pas facile de danser la bourrée auvergnate avec des sabots !

… je me demande ce que sont devenus Guy A. et Robert B. que le SurGé avait pris en grippe parce qu'ils osaient se rebiffer ; je les ai vus souvent saigner du nez ;

… un jour de sortie vélo, le ciel s'est soudainement assombri, le vent s'est levé, des trombes d'eau se sont abattues sur nous, un camion nous a doublées et moi, par trouille, je me suis jetée dans le fossé ; c'était le long d'un champ de betteraves bien gadouilleux ;

… de cet appareil qu'on appelle anti-comédons et dont sortaient des gros vers lorsque Françoise l'infirmière s'attaquait aux boutons d'acné de D.A., un grand garçon vraiment gentil ; la séance durait un certain temps… y'avait du boulot ! Je crois aussi qu'il en pinçait un p'tit peu pour elle ;

… que j'étais très appréciée par M. Grenouillet ; rares étaient ceux qui avaient ce privilège ;

… que M. Grenouillet n'aimait pas ma sœur Joëlle. Il faut dire que son principal rapporteur, le SurGé, la détestait (le mot n'est pas trop fort vu « le costard » qu'ils lui ont régulièrement taillé auprès de mes parents) parce qu'elle osait se rebeller, parce qu'elle était bien décidée à ne pas se laisser faire ; elle ne le méritait pas et je me souviens que ça me rendait vachement malheureuse. D'ailleurs, qui le méritait ? À Cempuis, si t'étais pas un doux agneau, t'étais foutu d'avance ;

… des nappes gluantes d'œufs de têtards qu'on tentait d'extraire de la mare avec un bâton ;

… du goût juteux et acide des pommes vertes des champs jamais égalé !

… d'un pion qui prenait un plaisir sadique à provoquer certains grands au réfectoire (souvent le soir, allez savoir pourquoi) et lorsqu'ils se rebiffaient, les tabassait jusqu'au sang en les privant de manger. Dans ces moments-là, on rêvait de mutinerie… ;

… que j'aimais bien les séances téloche : Zorro, Ivanohé, Thierry la fronde…

… qu'en CM1, parfois notre instit' décidait que nous avions suffisamment travaillé ; alors, il reléguait les filles au fond de la classe, les intimant de jouer à la « maîtresse d'école » et invitait les garçons à faire des pronostics de foot ;

… qu'un jour une pionne a cueilli des feuilles d'orties sans se piquer… ça alors ! Après l'avoir questionnée, j'ai cru qu'elle avait un pouvoir ; alors, j'ai fait comme elle, moi la magicienne ; point de fée… il m'en a valu une sacrée gratouille ! j'ai compris plus tard que c'était ses ongles longs qui lui donnaient le pouvoir… Pfffff

… que dans la cour, on réservait un espace aux patins à roulettes et c'était un bon moment partagé avec les camarades ; j'aimais bien le bruit des roues sur la partie lisse du bitume ;

… que je plaignais les camarades qui étaient punis les jours de cinoche (les séances avaient lieu une fois par mois je crois) ;

… de la plume qui crissait sur le papier et du buvard rose pâle qui venait au secours de nos tâches d'encre ;

… que j'attendais impatiemment l'heure du goûter pour croquer dans le chocosse ;

… que les jours de kermesse, sur les 3 Frs d'argent de poche que nous recevions, j'offrais à ma petite sœur Patou 1 Fr pour qu'elle fasse des tours de manège supplémentaires. Elle m'en parle encore ;

… que nos sorties avec la Fanfare me rendaient très fière (mairie du 5e, St Mandé…). Quand j'y pense ! faire jouer à une formation de cuivres une valse de Strauss, ce n'était pas banal ! Merci M. Aubertin pour cet exploit !

… qu'après avoir longtemps ruminé ma haine et ma peine, tout compte fait, je préfère me remémorer les moments heureux…

… de l'impérissable souvenir de mes copines Marie-Line, Florence, Armelle et Marie-Jeanne et de mon amoureux ;

… que mes 13 ans tout juste fêtés, j'ai quitté l'OP laissant mes camarades encore là pour de longues, très longues années.

Quelques souvenirs me reviennent encore, mais je vous cède la place en espérant vous lire bientôt. Merci d'avoir eu la patience de parcourir ces quelques pages « d'enfantillage »

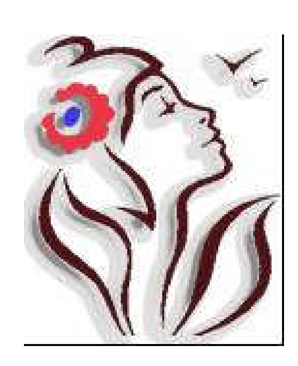
Régine Maublanc – Paris mai 2010

Marseillaise de la paix

Adaptation Chanson Plus Bifluorée / C.J. Rouget de Lisle
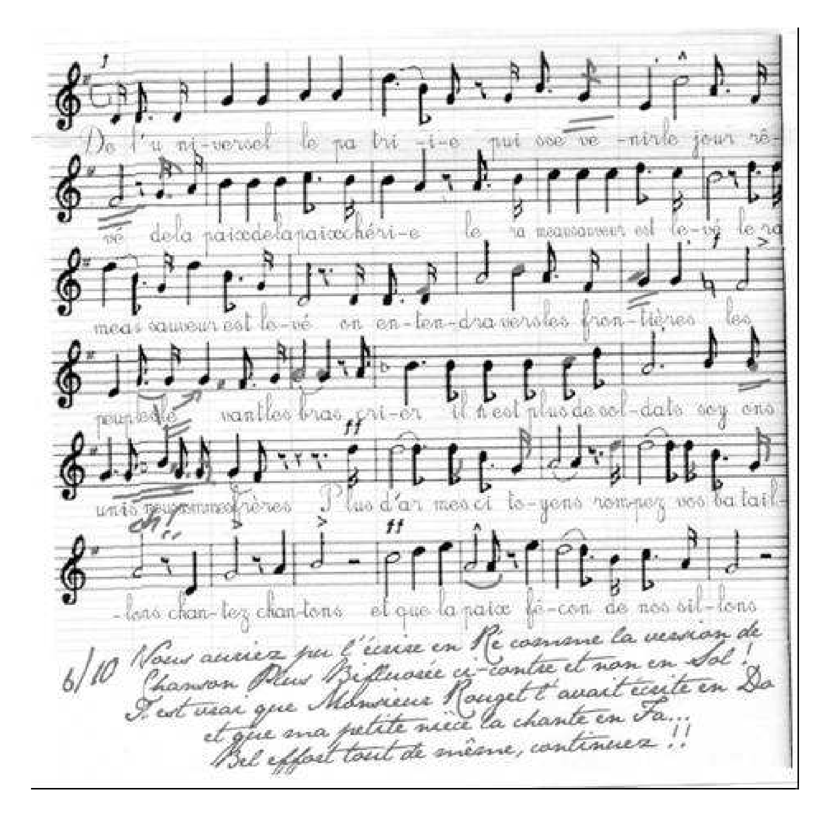
Cette version de la Marseillaise fut d'abord chantée dans l'orphelinat expérimental de Cempuis (Oise) dirigé par le pédagogue libertaire Paul Robin (1837-1912)

De l'universelle patrie
Puisse venir le jour rêvé
De la paix, de la paix chérie
Le rameau sauveur est levé (bis)
On entendra vers les frontières
Les peuples se tendant les bras
Crier : il n'est plus de soldats !
Soyons unis, nous sommes frères.



Refrain :

Plus d'armes, citoyens !
Rompez vos bataillons !
Chantez, chantons,
Et que la paix
Féconde nos sillons !



Quoi ! d'éternelles représailles
Tiendraient en suspens notre sort !
Quoi, toujours d'horribles batailles
Le pillage, le feu, et la mort (bis)
C'est trop de siècles de souffrances
De haine et de sang répandu !
Humains, quand nous l'aurons voulu
Sonnera notre délivrance !

Refrain

Plus de fusils, plus de cartouches,
Engins maudits et destructeurs !
Plus de cris, plus de chants farouches
Outrageants et provocateurs (bis)
Pour les penseurs, quelle victoire !
De montrer à l'humanité,
De la guerre l'atrocité
Sous l'éclat d'une fausse gloire.

Refrain

Debout, pacifiques cohortes !
Hommes des champs et des cités !
Avec transport ouvrez vos portes
Aux trésors, fruits des libertés (bis)
Que le fer déchire la terre
Et pour ce combat tout d'amour,
En nobles outils de labour
Reforgeons les armes de guerre.

Refrain

En traits de feu par vous lancée
Artistes, poètes, savants
répandez partout la pensée,
L'avenir vous voit triomphants (bis)
Allez, brisez le vieux servage,
Inspirez-nous l'effort vainqueur
Pour la conquête du bonheur
Ce sont les lauriers de notre âge.

PLUS FORT, LES VUVUZELAS !

Il aura fallu que la Coupe du monde de foot se déroule en Afrique pour que le monde entier découvre qu'un stade de foot, c'est bruyant. On ne parle que de ça, les vuvuzelas, ces cornes sud-africaines qui, dit-on, rendraient sourd, à tel point qu'on évoque leur interdiction. Bon, d'accord, c'est vrai qu'elles sont bruyantes. Mais nos cornes de brume à nous, c'est un chuintement ? Et nos trompettes, et nos sifflets, c'est du murmure ? Et nos chants nazis, des soupirs ?

Ça fait longtemps que les acousticiens ont compris que ce qui fait qu'un bruit est perçu comme « gênant » ce n'est pas son nombre de décibels, mais ce qu'il représente (la chansonnette du voisin que vous détestez vous rend fou, alors que vous adorez le vacarme des oiseaux du parc qui borde l'appartement qui vous a coûté une fortune). Le bruit gênant, c'est celui de l'Autre.

Ce n'est pas un hasard si c'est l'année où la Coupe du monde se déroule en Afrique que les hordes de supporteurs se découvrent une soudaine sensibilité auditive. Je suis sûr qu'il y a inconsciemment là-dessous l'idée que les Africains sont de grands enfants à qui il faut apprendre la civilisation, et donc la modération sonore. Une sorte de racisme acoustique, mais oui.

APRÈS LA RETRAITE

Mariés à 18 ans d'un bel et grand amour, ils ont vécu dans le cloisonnement moral d'une époque révolue. Ils ont tenu tous les deux leur existence avec une élégance et une intelligence égales à leur bonheur. Les voilà en face l'un de l'autre, elle assise, le visage de rides ruisselant en silence de larmes cristallines, et lui allongé, mort. Le beau Riri des années 40 est devenu un cadavre tout froid, raide et livide dans cet appartement propre et bien rangé qu'ils louent grâce à la loi de 1948. Celle-ci les a protégés, car jamais ils ne pourraient payer les loyers d'aujourd'hui pour cet habitat.

Lolita est désormais seule, et son parcours initiatique dans la solitude de la vie commence : d'abord, s'occuper de son époux. Pour sûr que la banque leur avait fait signer une convention obsèques, quintessence du cynisme de la programmation de nos petites vies. Mais, contrairement à ce que Riri racontait, rien n'est prévu ! Alors, elle sort son chéquier et le déchire feuille à feuille pour payer l'enterrement, les frais de banque, d'assurances, de notaire et les impôts...

Lolita a travaillé un peu, mais s'est arrêtée pour élever ses enfants. C'était l'époque des femmes au foyer, de l'homme chasseur, de l'épouse soumise élevant les mômes et préparant les repas... Alors, il lui faut remplir les papiers pour toucher la pension de son mari : la fameuse pension de réversion. Facile, vous diront les technocrates. Mais pour elle, qui se déplace avec difficulté, qui n'a jamais rien géré et sait à peine écrire, faire le tri dans les papiers, les complémentaires, l'assurance, retourner à la mairie, à la banque et la Caisse nationale d'assurance vieillesse, c'est très difficile et angoissant. Chaque

formulaire est complexe : les lettres n'entrent pas dans les cases, les numéros n'existent pas... Sans oublier les tas de photocopies et les certificats à obtenir.

Déjà six mois que la pension ne rentre pas et que le petit pécule qu'ils gardaient diminue. Elle s'inquiète et n'achète plus de légumes ni de viande ou de poisson... Elle guette le facteur comme l'or. Il est son unité de temps, son avenir. La mairie lui a demandé d'aller sur Internet, mais c'est un peu comme lui demander d'aller marcher sur la Lune pour se dégourdir les pattes. Le summum a été lorsque l'organisme de retraite complémentaire lui a fait le coup du dossier perdu. Elle en a fait une poussée de tension artérielle. Elle a voulu aller leur porter le dossier, mais s'est perdue dans le métro, et c'est une étudiante qui l'a raccompagnée. Elle l'a trouvée charmante et lui aurait bien donné des sous, mais elle est partie en lui disant que « c'est normal »». Un autre jour, elle s'est mise en colère au téléphone, et un abruti de la caisse l'a insultée. Elle s'est sentie humiliée, ridicule et tellement faible.

Après de multiples allers-retours de courrier et l'aide du petit-fils, elle découvrit que toutes les assurances complémentaires qu'ils avaient souscrites et payées ne lui reverseraient presque rien. Il lui faudra survivre avec moins de 1 000 euros par mois. Elle a peur de tout, elle doute et rumine en regardant les photos d'un temps à jamais disparu.

Plusieurs week-ends qu'elle prépare les patates et le veau pour son reliquat de famille, mais au dernier moment ils ne viennent pas.

Reste la seule chose vivante qui aime encore ses caresses et se blottir contre elle, qui lui montre qu'elle est contente de la voir, qui s'amuse un peu avec un bout de chose : c'est Étoile, sa chatte de gouttière. Un miaulement vaut mieux qu'un long discours sur ma colère à voir les nouvelles misères qui naissent de notre société.

LE FLÉAU SPORTIF

Des jeux antiques à la Coupe du monde de foot en passant par les stades du IIIe Reich, l'idée que le sport est bon pour la santé traverse impunément les siècles.

Les promoteurs de ce mythe oublient juste de rappeler que le sport tue, et souvent. Son arme préférée, c'est la mort subite, une pathologie qui, normalement, touche assez peu les humains qui ont passé l'âge de 6 mois. Xavier Jouven, épidémiologiste à l'INSERM, a estimé que, chaque année en France, environ 1200 personnes claquent sans prévenir au cours d'une pratique sportive.

En comparaison, au hasard, connaissez-vous le nombre de décès par overdose ? Environ 200 à 300 par an, selon l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies. Le sport assassine quatre fois plus que la drogue dure !

Alors, il est temps de tordre le cou à cette fable du sport bon pour la santé ! Fumer des joints affalé sur son canapé n'est peut-être pas conseillé par la Faculté, mais statistiquement parlant, c'est bien moins risqué que de courir au soleil après un ballon.

LA PLUS BELLE FILLE DU ZAÏRE

Paroles et musique : Michel Bühler. 1997

C'était la plus belle fille de tout le Zaïre
Et moi je n'avais pas un rond
Quand t'es sans boulot tu regardes partir
Les bateaux avec leur cargaison
Je m'suis dit au nord j'trouv'rai d'quoi la séduire
Alors j'ai pris la décision
D'embarquer un jour à bord d'un grand navire
Dans la plus grande discrétion
Dans la soute avec le charbon

L'Europe aime bien nos min'rais mais faut dire
Que pour les hommes c'est pas bon
A toutes les frontières y a rien qu'pour t'accueillir
Des comités de réception
Des types au nez violet les yeux en tirelires
La fine fleur de leurs nations
J'savais pas qu'la liberté pouvait produire
Une telle population
Une sorte de mutation

Je monte à Paris comme d'autres le firent
Je trouve une situation
Quatorze heures par jour ça pourrait être pire
Le bistro s'appelait "Chez Tonton"
Plongeur j'avais déjà fait ça tu veux rire
Dans le fleuve avec les poissons
Là tu laves les plats t'as pas à réfléchir
Des fois tu reçois du pognon
Dix sacs et la gueule du patron

C'était le bonheur j'pourrais pas le décrire
J'astiquais avec mon chiffon
Je pensais déjà que j'allais nous bâtir
Au bout du village un'maison
Y avait Mamadou Mohamed et Idir
Des gens de bonne composition
Qu' avaient pas plus que moi peur de se salir
Car tous ces boulots-là dis donc
C'est jamais les Blancs qui les font

J'ai trimé cinq ans sans danser sans sortir
Cinq ans j'ai frotté des bidons
Voler les Français être un'sorte de vampire
Ça j'en avais pas l'impression
Lorsque tout à coup je crois me souvenir
Qu'il va y avoir des élections
En démocratie ce mot-là ça veut dire
Qu'il faut faire plaisir aux gros cons
Qu'aiment pas les étrangers ça non

A'vec quelques copains je m'en vais me tapir
Dans l'église de Saint Léon
Les gamins rigolent les femmes soupirent
On s'endort sur des vieux cartons
Un matin voilà cinq cents keufs qui transpirent
Qui viennent frapper au portillon
Z'ont cassé les cierges les statues des martyrs
Puis nous ont mis dans un avion
Avec un arrêt d'expulsion

C'était la plus belle fille de tout le Zaïre
Maint'nant j'suis guide dans ma région
Les touristes blancs aiment bien mon sourire
Ils disent qu'y a du soleil au fond
Elle ne savait pas quand j'allais revenir
Mariée elle pleure mais à quoi bon
Elle vit à Paris avec un triste sire
Un myope avec plein de boutons
Qu'était v'nu pour la coopéra… tion.

En MP3 sur demande

À L'AUTOMNE VENU

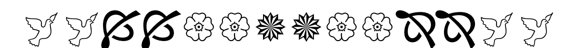
Les feuilles du pommier ont pris un tour d'automne.
De rouille et de carmin se peint leur fin qui sonne
Le soir dans le verger.
Un fruit, tout rabougri, sur une branche donne
Le frêle souvenir de son parfum léger
D'octobre qui s'étonne.

Maintes pommes mûries se font le teint rougeaud.
La rosée du matin se pose sur leurs peaux
Et la brume des cloches.
Le raisin a volé de juillet les tons chauds.
Que l'on cueille son grain : l'automne s'effiloche
Pour la joie des corbeaux.

L'aster baigne au soleil son petit cœur qui brille !
La vigne vierge a mis le feu aux murs et vrille
Partout ses brasillons.
Et Flore, la magie où mille fées babillent,
S'offre d'un dernier chant dans la consécration
De son ultime trille.

Les gris pleurent au ciel, les hirondelles fuient
Le repli de l'été quand se met l'or aux buis
Et s'éteignent les roses.
Les colchiques au pré posent leur sceau de nuit,
Où les chasses venues sèment la mort, sans pause,
Et l'effroi, à grand bruit.

Jean-Baptiste Cilio



Le tigre est la terreur des forêts. Un jour, un renard tomba entre ses griffes. Avec aplomb, il dit au tigre :

— Faites attention à ce que vous faites. J'espère que vous n'aurez pas l'audace de me manger. L'Empereur du Ciel m'a fait roi des animaux et chacun me redoute ici.

Le tigre s'étonna de ce discours et le renard poursuivit :

— Si vous ne croyez pas ce que je vous dis, suivez-moi. Je vais vous montrer comme on me craint.

Le renard se mit donc en route, suivi par le tigre. Tous les animaux qu'ils rencontraient fuyaient à leur approche. Le tigre crut alors les paroles du renard, sans comprendre que c'était lui-même que tous craignaient.

(D'après *Archives des Royaumes combattants.*)

ÉCRIRE

C'est quoi écrire ? Pourquoi ?

Ces pensées qui galopent dans la tête et que l'on veut fixer sur le papier. Des idées un peu floues que l'on veut avoir à sa disposition. Le plaisir de se souvenir, de se relire quand la tristesse du jour vous envahit.

Je ne sais si c'est le but de chacun, mais pour moi qui ai peu écrit dans ma vie, c'est à présent une joie de pouvoir donner corps à un souvenir. Un plaisir de développer tranquillement une idée, de l'exploiter, de me retrouver dans toutes ces années anciennes de bonheur, de malheur trop souvent.

Ne rien oublier du meilleur, ni du pire.

Mes souvenirs sont là, bien présents.

Parfois j'ai l'impression, après mon tête-à-tête avec le papier blanc, de me calmer. Je pourrais bien sûr essayer d'écrire de jolis romans d'amour. Ou alors faire couler le sang, bien rouge, juste pour l'ambiance.

Mais non ! Quand je prends la plume, quel que soit le sujet, je reviens toujours à mes souvenirs. Quand j'écris, j'ai l'impression de mettre mon âme sur la feuille blanche.

J'ai du mal à imaginer, mais lorsque j'ai déposé une part de mes souvenirs, je me sens mieux, allégé. Voilà pourquoi j'ai choisi l'écriture.

Mes réflexions au jour le jour en sont le prétexte.

Peut-être un jour, après avoir puisé toutes mes ressources dans ma mémoire, j'entrerai dans l'imaginaire.

Mais j'ai encore tant de souvenirs...

NOSTALGIE

Je ne suis plus le même.

J'ai retrouvé quelques vieilles photos, sur l'une j'avais dix-sept ans. Face à une image récente, le jour et la nuit. Tout a changé.

Je pense à ma jeunesse. Malgré mes tourments passés, la mort de mes proches, la douleur de ma mère, l'atroce période que nous traversions, la guerre, l'antisémitisme, la dispersion du groupe familial, la crainte au quotidien, les rafles, la tragédie soupçonnée. Malgré toute cette tristesse, je reste plein d'espoir.

Je ne fais pas de grands projets, je ne pense pas à l'avenir. Je vis ! Maintenant que le temps a passé, je m'interroge.

Aurais-je pu faire autrement ? Je n'ai jamais compté les jours, ils se sont écoulés. À présent, beaucoup me revient en mémoire. Parfois je suis sûr d'avoir bien agi, d'autres fois, j'ai des regrets. On ne récrit pas son histoire. Dommage que d'un trait de plume on ne puisse refaire sa vie. Ce serait si facile de pouvoir recommencer, de conserver le bien, de supprimer le mal.

Vivre avec l'expérience acquise durant une première vie, se refaire une seconde existence avec tous ceux qui vous ont accompagné et soutenu. Rejeter ceux qui vous ont fait souffrir. Ce n'est qu'un rêve, nous n'avons qu'une vie. Il faut l'accepter.

Se contenter de faire au mieux. Le mieux possible.

Jacques Bloumels.
« Mes écrits », 2006.

L'argent ? Ça existe ?

Le portier suit du regard la femme aussi belle qu'élégante mais sans bagages qui vient d'entrer dans le hall de l'hôtel. Le concierge n'est pas moins impressionné.
— « Je voudrais une chambre pour l'après-midi », lui dit-elle. Parfaitement stylé, l'homme ne laisse rien paraître de sa curiosité. « Mais il me faut une chambre très calme, poursuit la femme, car je dois absolument dormir quelques heures. Un contretemps a bousculé mon emploi du temps et il me faut du repos.
— Nos plus belles chambres sont occupées ou retenues, mais il nous en reste une petite qui, je pense, devrait vous convenir. Je vais vous y faire conduire.
— Parfait.
— Vous voudrez bien me pardonner, madame, mais nos règles de fonctionnement me contraignent, dans la mesure où vous n'avez pas de bagages, à vous demander de régler maintenant.
— Oui, bien sûr ! Combien vous dois-je ?
— Cent euros, madame. »

La dame règle la somme demandée et, bien qu'elle n'ait pas de valises, un liftier est prié de la conduire à sa chambre.

Le concierge appelle alors le portier et lui dit : « Vous m'avez demandé une avance de cent euros sur votre salaire : la voici. » Le portier remercie, fait un crochet jusqu'au bar et dit au serveur : « J'ai obtenu mon avance ; voici les cent euros que je te dois. Merci !! Je n'oublierai pas ton geste. »

Le serveur appelle alors la femme de ménage qui s'active dans le salon : « Joséphine, je t'avais promis de t'aider dès que je le pourrais : voici cent euros.
— Merci !... Mon collègue Julien m'a dépannée mais il faut que je lui rende son argent. Il s'impatiente. Merci encore. »

Joséphine s'esquive et donne les cent euros audit Julien qui grommelle : « Ce n'est pas trop tôt ! Le chef me tanne pour que je lui rembourse l'avance qu'il m'a faite. » Et sans tarder, le Julien file voir le concierge : « Voilà, monsieur, j'ai enfin récupéré mon argent, je peux vous rembourser les cent euros que je vous dois. »

À ce moment-là, la dame, toujours flanquée du liftier, sort de l'ascenseur et s'adresse au concierge : « Désolée, cette chambre ne me convient pas ; je ne pourrai pas m'y reposer convenablement.
— C'est moi qui suis désolé, d'autant plus que je n'ai rien d'autre à vous offrir. Voici vos cent euros, madame », dit-il en lui tendant le billet qu'il n'a pas eu le temps de ranger dans la caisse. Et la dame sort de l'hôtel sous le regard toujours admiratif du portier.

Je ne sais si cette inconnue a trouvé une chambre lui convenant dans un hôtel voisin, mais je sais que le billet de cent euros a réglé cinq opérations financières simplement en passant de main en main pendant une dizaine de minutes.

L'empereur Vespasien disait à son fils que l'argent n'a pas d'odeur. Je me demande même s'il existe...

Morvan

Aux origines.

Un jour, un homme de Cro-Magnon rencontra un homme de Néandertal. Il exprima son étonnement.
— Tiens donc ! Vous voilà. À vrai dire, on vous croyait partis depuis un bon bout de temps.
— Nous sommes en voie d'extinction.
— C'est donc ça ! Je me disais aussi... Vous n'avez pas très bonne mine.
— Ma mine n'a rien à voir, vous le savez très bien, puisque c'est vous qui nous mangez en famille.
— Je ne vois pas le rapport. Vous êtes succulents, nous vous mangeons, c'est tout simple. Ce n'est pas une raison pour s'éteindre.
L'homme de Neandertal leva les yeux au ciel. Cela signifiait que son explication se heurtait à l'incapacité de comprendre de son interlocuteur. Mais ce dernier, ne sachant pas qu'il n'avait pas les choses qu'il faut avoir dans le dedans de la tête pour que ça fonctionne, s'obstinait à vouloir comprendre. Il insistait désagréablement :
— En voie d'extinction, de beaux gaillards comme je vous vois là ? Voyez-moi donc ces fesses roses, ces rondeurs délicates, ces côtelettes que je devine fondant sous la dent et dégoulinant de bon jus gras grésillant sur la braise ! Vous n'avez pas la mine d'un bonhomme en voie d'extinction, je vous assure !
— Une fois mangé par vous, l'un de nous n'existe plus, d'accord ? Vous êtes beaucoup, vous mangez beaucoup, et donc beaucoup d'entre nous n'existent plus. C'est une soustraction.
— C'est bien ce que je disais. Vous n'êtes pas contents d'être mangés par nous, pour nous punir vous vous extinctez, ce qui, entre nous soit dit, n'est pas ce qu'il y a de plus sympathique comme relations entre voisins.
L'homme de Cro-Magnon crispait son mufle, il faisait visiblement des efforts pour se maintenir à hauteur de conversation.
— Et puis, dit-il enfin, il y a vos arcades.
— Qu'est-ce qu'elles vous ont fait, nos arcades ?
— Elles sont sourcilières. C'est un mot qui veut dire qu'elles font peur.
— Pourquoi feraient-elles peur ? Comment vous dites ?
— Sourcilières.
Je vois. Eh bien, je vais vous apprendre une bonne chose. « Sourcilier » est un adjectif. Un adjectif dérive d'un nom. Par exemple : doigt — digital. Il faut donc trouver le nom d'où peut bien dériver « sourcilière » (« sourcilier » au masculin). Ce nom peut être celui du lieu où se trouve l'objet premier cité, ici, souvenez-vous, l'arcade. Puisque « sourcilière » provient, n'en doutons pas, d'un objet qui ne peut être pour nous que « sourcil ». Disons que l'arcade porte un sourcil, elle est donc une arcade sourcilière. Compris ?
— Vous parlez bien. Mais vous sentez encore meilleur. Hmm... Cette délicieuse odeur de jambonneau qui appelle la broche ! J'en ai l'eau à la bouche. Comment faites-vous ça ?
— Je le « fais » pas. Ça se fait tout seul, c'est bien notre malheur.
— Mon cher Neandertal — entre nous, vous tenez vraiment à ce nom à coucher dehors ? —, vous avez été créés pour la délectation de nos mornes existences...
— Voulez-vous laisser ma fesse !
— Ne soyez pas susceptible. Je sens le goût délicat de votre fesse dans ma main. Car, peut-être ne le saviez-vous pas, nous autres Cro-Magnon possédons des papilles gustatives jusque dans le creux de nos mains.
— Grand bien vous fasse ! À moi, votre main donne l'impression d'une main. Et pas des moins rugueuses.
— Bon. Je lâche votre chère fesse et me tiens à distance de votre affolant parfum. Maintenant, parlons de choses sérieuses. Vous êtes en bonne voie d'extinction. C'est un point

acquis. Que s'ensuivra-t-il ? Vous disparaîtrez, c'est entendu. Mais encore ?
— Pour moi, cela suffit. Qu'ai-je besoin d'encore ?
Mon ami, ne le prenez pas à la légère. Vous avez un devoir civique à remplir. Que dis-je ? Une mission sacrée. Qui a goûté de votre chair ne peut plus s'en passer. Vous n'existeriez plus à l'extérieur, dans la nature, vous n'êtes pas taillés pour vous y défendre. En captivité, par contre, protégés par nous, vous pourriez atteindre sans problème l'âge pré-adulte, époque où votre chair offre des sommets d'excellence. Voilà donc ce qu'au nom de la communauté des Cro-Magnon je vous propose : dorlotés en sécurité jusqu'à votre vingtième année, et, arrivés là, être servis avec faste et honneurs sur les meilleures tables de Cro-Magnonie, ou bien continuer d'étirer votre extinction en une courte et douloureuse agonie.
— D'où tenez-vous ce nom barbare de Cro-Magnon ?
— En fait, c'est Croque-Mignon. Parce que nous croquons. Nous croquons sans cesse. Tout ce qui se croque. Mais ce qui se croque le plus agréablement, c'est vous, les... Comment dites-vous, déjà ? Les Néandertaliens. Au fait, vous ne croquez pas, vous ?
— Nos dents sont dans le dedans de notre tête. Nous croquons tout ce qui se voit, s'entend ou se subit et nous le rangeons bien proprement dans le dedans de nos têtes.
— Je ne comprends pas. Pourquoi ne comprends-je pas ?
— Parce que tu es un Cro-Magnon. Tu n'as pas ce qu'il faut. Je me demande bien d'où vous sortez. Hier vous n'étiez pas là, aujourd'hui on ne voit que vous partout. En train de croquer... Vos bruits de mâchoires font taire les oiseaux.
— À propos, je casserais bien une petite graine, moi. Une petite graine de Neandermachin, par exemple.
— J'avais compris. Je te répète que nous sommes en voie d'extinction. Il ne reste plus que moi à éteindre. Après, plus de Neandertaliens.
— Tu vois comme vous êtes ! Toujours le même chantage... Si je te croque, tu feras exprès de ne plus être là, et qu'est-ce que j'aurai à manger, moi ?
— Je ne peux pas être dans ton ventre et gambader dans la prairie.
— Ah, ouais ? Pourquoi ?
— On ne peut pas être en deux endroits à la fois. C'est de l'arithmétique.
— Qui a dit ça ?
— Peu importe, grosse brute. Croque le dernier des Neandertaliens, croque vite, qu'on en finisse.

L'homme de Cro-Magnon croqua, et c'en fut fait de l'espèce immensément avancée, immensément perfectible des Néandertaliens. Désormais, l'espèce très inférieure des Cro-Magnon (ou Croque-Mignon) régna seule sur la Terre. Or c'était une espèce avide, traîtresse, barbare, cruelle et qui aimait voir couler le sang. Ils étaient de plus bêtes comme des cochons (pardon, les cochons !) et adoraient un métal jaune. Nous sommes leurs descendants directs.

Cavanna



Les maux des mots

Notre langue, originellement pétrie dans deux puissants creusets, le latin et le grec, a bénéficié d'un sublime et extraordinaire terreau pour nourrir ses racines. C'est au latin que nous devons les mots de notre vocabulaire courant et au grec les mots du vocabulaire plus savant. Cette magique mixité permet d'avoir à notre disposition un registre lexical fort ample, généreux, nuancé, varié, abondant, plein de subtilités. Aussi ne sommes-nous jamais restés à court de mots pour servir notre pensée.

Le fondement du français repose donc sur une caverne lexicale infiniment précieuse, pleine de joyaux éclatants et magiques, toujours prêts à orner notre pensée sans qu'il soit toujours nécessaire de recourir à l'invention de mots ou à la torture d'autres pour exprimer nos idées.

Toutefois, pour rester dans le maniement judicieux de la langue, l'apprentissage de l'origine des mots, avec leur étymologie, demeure indispensable pour la compréhension et l'usage lexical. Par exemple pourrions-nous faire la différence entre le mot « filtre » (*filtrum*, feutre) d'origine latine et le mot « philtre » (aimer) d'origine grecque si nous les écrivions tous les deux comme ils se prononcent ? Bien sûr que non ! Dans les deux cas, certes, c'est un liquide qui les unit mais le premier évoque son tamisage et le second la fabrication d'un élixir à caractère aphrodisiaque.

Au-delà de la complexité qui entoure l'origine et l'évolution de notre langue, il existe une autre alchimie qui ne s'enracine nulle part ailleurs que dans la connaissance de l'infinie variété des mots, de leur musicalité propre à ciseler notre pensée, au point de la rendre aussi précise, aussi colorée, aussi vibrante que le timbre des notes d'une partition : c'est l'amalgame des sonorités des mots choisis.

Quand Jean Racine place dans la bouche d'Oreste, découvrant le suicide d'Hermione, ce vers fameux, extrait de sa pièce *Andromaque* : « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? », ne les voit-on pas, ces serpents, grâce à la généreuse présence des s qui nous permettent de les entendre siffler ? Et quand Victor Hugo peste à propos du mur des fermiers généraux qui entoure Paris, en clamant : « Le mur murant Paris rend Paris murmurant », ne l'entendons-nous pas murmurer ce mur parisien ?

Cette musicalité, cette propension à la suggestion qui s'échappe si promptement d'un bouquet de mots, n'est nullement le fait du hasard. C'est le résultat d'un réel travail d'assemblage, bien pensé, qui ne peut être mené que si le rédacteur (ou le locuteur) maîtrise correctement les fondements de la langue française et s'il dispose d'un champ lexical ample et varié. La maîtrise des fondements de cette langue (comme de ceux de bien d'autres langues) requiert donc l'apprentissage de la grammaire, de la syntaxe et de la conjugaison, mais aussi l'appropriation d'une belle variété de mots. Cela me conduit à affirmer la

nécessité d'encourager les efforts des enseignants, et de leur faciliter, en la valorisant, l'acquisition d'un vocabulaire diversifié.

Cette étape franchie, pénétrer dans le jardin des mots et des idées peut alors devenir un réel plaisir, presque un jeu, et exprimer sa pensée ou comprendre celle d'autrui n'est plus un exercice redoutable. Les mots se présentent d'eux-mêmes en cohortes cohérentes, complices, suggestives et harmonieuses. Il n'y a plus qu'à se saisir de ceux qui apparaissent les plus vifs, les plus parfumés ou les plus aptes à souligner l'idée que l'on développe. On élabore ainsi sa phrase avec des mots choisis qui se complètent, qui se répondent et dont la résonance et les parfums sont d'une harmonieuse complémentarité. À l'instar du jardinier qui sélectionne ses graines et ses plantes pour broder, avec passion, un beau massif de couleurs, de lumières, d'ombres, de volumes, de fragrances et de voluptés, nos grands auteurs seraient-ils des jardiniers des mots ?

Pourquoi Pierre Corneille a-t-il conféré à la tragédie ce souffle dramatique si étonnant ? Pourquoi Molière a-t-il apporté à notre langue cette sonorité, cet art du bien dit, si galamment tourné ? Pourquoi Honoré de Balzac a-t-il peint, en phrases infiniment précises, les misères d'une société pleine de fiel et de vitriol ? Pourquoi Marcel Proust a-t-il su captiver ses lecteurs en ciselant, en phrases époustouflantes, les moeurs des derniers salons aristocratiques ou bourgeois parisiens, avant leur anéantissement dans les fumées de la Grande Guerre ? Pourquoi Arthur Rimbaud a-t-il inventé et insufflé, en seulement cinq ans, cet accent si particulier à la langue ? Parce que tous, et bien d'autres encore, avaient en commun, outre leur remarquable sensibilité, une profonde et subtile connaissance des règles de l'écriture et une réelle maîtrise du latin, maîtrise qui leur ouvrait l'accès à un univers lexical infini.

De nos jours le latin déserte les salles de classe, les journalistes imposent le franglais, et partout on joue les savants modernes en glissant dans ses phrases du *people* (quand ce n'est pas du *pipole*) pour parler des personnalités en vue, du *show-biz* pour désigner le monde du spectacle, du *trader* pour nommer le courtier, du *market* pour citer le marché.

Est-ce là l'évolution de la langue et des Français ? Quelles tortures attendent encore notre langue ? De quelles vilenies la folie des hommes va-t-elle encore et encore l'affubler ? Ses plaies deviendront-elles un jour irréversibles ? Le substrat de français que nos enfants et petits-enfants parleront dans une génération sera-t-il un conglomérat d'anglo-américain francisé ?

Quel chemin parcouru depuis le congrès de Vienne de 1815, où Talleyrand osa cette apostrophe : « Je rêve d'une France apaisée et sereine où l'on parlerait la plus belle langue du monde » !

Claude Masson

Dans le bulletin précédent, vous avez aimé, ou non,
« La France de Thatcher, c'est pour demain. »
Aujourd'hui vous aimerez, ou non :

- LE SALARIE DU LOT -

Les grèves des cheminots suscitent, sur Internet beaucoup de commentaires haineux. Mais parfois un citoyen sort du lot...

Un peu d'espoir pour ceux qui luttent, non pas pour défendre des "privilèges", mais tout simplement leur dignité. Je vous livre son commentaire :

N'est-il pas affligeant de voir dans les médias complaisants à l'égard du pouvoir, c'est-à-dire presque tous, une avalanche de témoignages de moutons qui, non contents d'être livrés aux prédateurs qui les dévorent et de se faire tondre par leurs bergers, ne trouvent rien de mieux que de critiquer les seuls qui ont le courage de se défendre ?

Après s'être fait sucrer leurs retraites sans réagir par Fillon il y a quelques années, et bien qu'ils passent leur temps à pleurnicher sur la baisse, mois après mois, de leur pouvoir d'achat, qu'ils voient l'argent de leurs impôts distribué aux contribuables les plus riches du pays, ces esclaves s'en prennent à ceux qui, au lieu de se laisser plumer comme des pigeons, ont le courage de résister.

Mais où en est donc ce peuple d'avachis prêts à tout accepter pourvu qu'on leur organise une coupe du monde de foot de temps en temps, qu'on leur laisse de quoi s'acheter un 4x4 d'occasion, un écran plasma fabriqué en Chine par des esclaves moins payés qu'eux, des fringues "de marque" fabriquées en Inde par des gamins qui bossent 16 heures par jour, et surtout de belles vacances organisées en troupeaux pour aller jouer les riches dans les pays pauvres ?

Pendant ce temps-là, leurs parlementaires se paient des retraites de luxe où chaque année de cotisation compte double, leur président s'augmente de 206%, et leurs enfants étudiants, aussi veules et minables qu'eux, applaudissent quand les CRS chargent ceux qui bloquent les facs.

Triste destin pour un peuple qui, le 4 août 1789, avait eu le courage de se débarrasser de ceux qui prétendaient ne justifier leurs privilèges que par leur hérédité.

Didier Pesteil

LES PRÉDICANTES

D'une maison à l'autre, elles vont, les deux dames
À la mise correcte, en testant l'être humain
Puisque la fin du monde est, c'est sûr, pour demain ;
Depuis mille et mille ans la Bible le proclame...

Ah !... Une oreille, enfin, leur semble être à l'écoute...
L'homme, à l'air attentif, leur dit de pénétrer.
L'oeil baissé, le pas lent, leur air est concentré :
Il est à convertir, ça ne fait aucun doute...

En fait, l'homme est trompeur, car c'est un joyeux drille,
Égrillard à souhait, amuseur réputé.
Sous son air sérieux d'austère député,
Il jouit en dedans du coup qu'il leur goupille...

Poli, courtois, il met les prêcheuses à l'aise,
Puis, d'un banal motif, s'excuse gentiment
De devoir s'absenter un tout petit moment
Avant de les entendre argumenter leur thèse...

Soudain, la porte s'ouvre... « Avec qui je commence ?... »
La voix sonne d'airain ; l'homme est nu comme un ver...
C'est la peur, c'est l'effroi ! C'est Satan le pervers,
C'est son rire... et leur fuite est une performance !...

Maurice Malleret

Le genre des noms de ville

Certes, on dit « le beau Paris ». Mais au-delà ? Faut-il dire « Arras est plus petite que Lille ? Lille est plus grand que Le Havre ? » Adolphe V. Thomas écrit : « C'est l'usage qui prévaut et celui-ci n'est pas fixé. Il serait logique de recourir au masculin puisque ce genre représente en français le neutre qui n'existe pas. D'ailleurs, dans le doute, le masculin l'emporte toujours. » M. Galliot nous donne une autre piste : « Éliminons le cas où les noms de ville sont des noms communs : ils conservent leur genre, souvent indiqué par l'article : Le Havre, La Rochelle. Éliminons encore d'anciens génitifs sans préposition : Marly-le-Roi (N.D.L.R. : qu'en est-il, alors, de Bourg-la-Reine ?)... En gros, l'usage a tendance à mettre au féminin les noms de villes terminés par un *e* muet et à mettre au masculin les noms terminés par une syllabe non muette. »

Bref, c'est la bouteille à encre, et Dupré de conclure : « L'absence d'une norme aisée à appliquer se fait vivement sentir dans ce domaine, où une extrême prudence, jointe à une réflexion de caractère logique, est nécessaire. Le problème vient surtout du fait que le français ne possède pas de genre neutre et que des aspects euphoniques sont mêlés aux soucis proprement grammaticaux... ».

ÉMULATION ET PROPAGANDE

Propagande : le mot est connoté négativement en raison de la pire utilisation qu'en ont faite les pires politiciens du XXe siècle. Initialement pourtant il s'agissait de propager la foi. L'illustration ci-après vous démontrera sans doute pourquoi je n'attache foi à aucune propagande.

La guerre froide s'était bien attiédie mais le maître du Kremlin d'alors cherchait à flatter le nationalisme de ses concitoyens et il fit publier un communiqué affirmant que les savants soviétiques s'étaient livrés à des fouilles archéologiques non loin de Moscou et que ces recherches avaient permis de mettre au jour des résidus de fils de cuivre, à une centaine de mètres de profondeur, ce qui tendaient à prouver que les Russes disposaient du téléphone depuis au moins deux siècles.

Peu de temps après, un communiqué des États-Unis faisait état de restes de fibres optiques, à deux cents mètres de profondeur, dans l'État de New York. La datation au carbone 14 démontrait que l'A.D.S.L. existait déjà là-bas il y a trois siècles.

Je me demande encore pourquoi mes amis Bretons ont voulu participer à cette surenchère vantarde et débile. Toujours est-il que le *Télégramme de Brest* affirma quelque temps après que des fouilles, jusqu'à cinq cents mètres de profondeur, du côté de Roscoff, n'ayant mis au jour ni cuivre ni fibre optique, il était clair que les Bretons, eux, disposaient depuis toujours de la *Wi-Fi.* Gast ! comme on dit dans la région...

Morvan

COUP BAS DANS LA BASSE-COUR

Les vingt-cinq poules grattaient allègrement le sol à la recherche de graines et de vermisseaux sous le regard bienveillant et triste du coq. Triste parce qu'il se sentait vieillir et qu'il savait que le fermier avait décidé de le remplacer.
Justement, ce dernier, qui revenait de la foire, lâcha dans le poulailler un jeune coq bien fringant. Celui-ci s'ébroua et se dirigea vers le vieux coq. « Toi, le vieux, tu dégages ! Ces poules sont maintenant à moi. Je ne veux plus te voir sur mon domaine. » Conciliant, le vieux coq lui dit : « Écoute, on peut s'arranger. C'est toi le nouveau patron, je n'ai pas l'intention de le contester, mais sois sympa : tu prends les vingt poules les plus jeunes, tu me laisses les plus vieilles. Tu sais, à mon âge, c'est surtout la tendresse qui compte, et, depuis le temps que je les connais, je m'y suis attaché. Quelle importance pour toi cinq vieilles poules ? Tu en auras vingt jeunes ; c'est déjà beaucoup et d'ailleurs... »
— Pas question, coupa l'autre. C'est moi le jeune coq, les vingt-cinq poules sont à moi. Toi, le vieux, tu dégages !
— Bon, puisque tu le prends comme cela, je te lance un défi. On fait une course d'ici au fond du poulailler ; le premier arrivé aura les vingt-cinq poules pour lui tout seul.
— Si ça t'amuse, ricana le jeune coq, sûr de lui.
— Je te demande quand même une faveur, dit humblement le vieux coq. Accorde-moi deux mètres d'avance.
— Cinq si tu veux !
— Non, non, j'ai ma dignité ! protesta le vieux coq en se mettant en position.
Et le vieux coq s'élança, poursuivi par le jeune ! C'est alors que le fermier, furieux, saisit son fusil et tua le jeune coq en jurant :
« Bon sang de bon sang ! C'est le troisième coq pédé qu'on me refile ! »

Morvan

La prière du fumeur (À la manière de Boris Vian)



Je voudrais pas crever
Avant d'avoir grillé
Une autre cigarette,
Avant d'avoir humé
Au sortir du paquet
Son parfum mentholé.
J' voudrais pas trépasser
Sans avoir succombé
À l'extase aérienne
De la prime bouffée.
J' voudrais pas expirer
Sans avoir enfanté
Ces volutes grisantes
Qui montent dans la nuit
Laissant aux yeux des larmes,
Sans avoir esquissé
Comme un baiser le geste
De détacher des lèvres
La clope et de souffler
En sensuelle moue
Les paupières mi-closes,
Le nez un brin pincé,
Un écran de fumée.
Je voudrais pas finir
Avant d'avoir cédé
Au papier qui grésille,
À l'effet hypnotique
Du bout incandescent
Luciole de la nuit,
Au gris piquant la langue
Qui vous fait la voix rauque
Des stars du noir et blanc.
Je voudrais pas m'éteindre
Sans reprendre le rôle
De fatale allumeuse,
Sans avoir aspiré
Une dernière fois
Ce poison si prisé,
Sans avoir écrasé
Mon ultime mégot,
Pour partir en fumée
Et cendres enneigées.



Marie-Christine Vacavant.

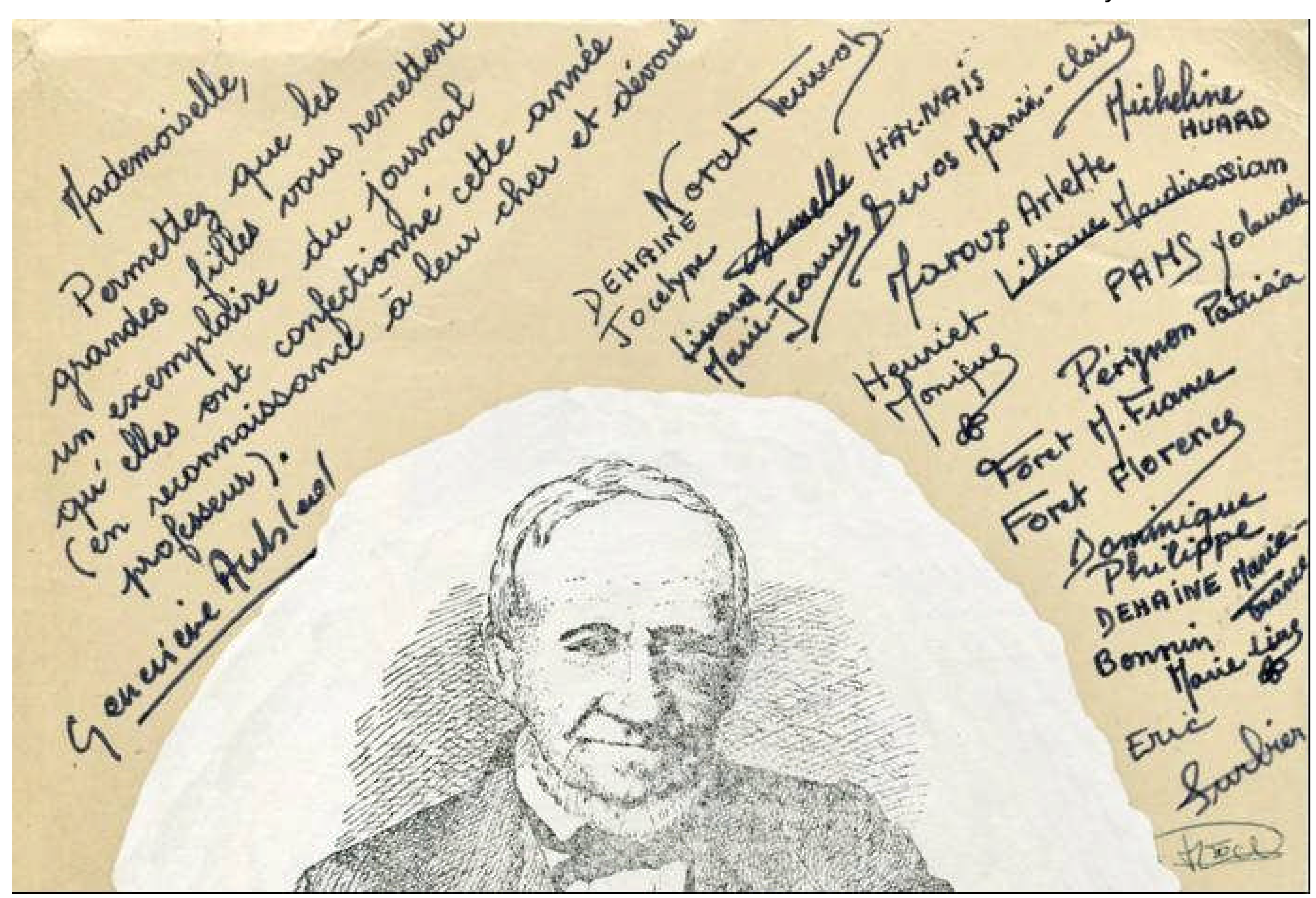
DÉCOUVERTE EXPLOSIVE...

Vous vous promenez nonchalamment, le regard et l'esprit flottants, au coeur de l'hiver, dans les allées d'un parc parisien. Jusque-là, rien de plus banal quand, à l'approche d'un banc désert, survient l'histoire... bancale. Votre attention est tout à coup attirée par un petit paquet oublié ou abandonné là, allez savoir... Justement, vous ne cherchez pas à savoir. Prudemment, pressentant un danger, vous vous tenez à bonne distance du banc et du mystérieux objet ; vous veillez aussi à ce que personne ne s'en approche. Vous obéissez à un réflexe moderne : « Où est passé mon portable ? » D'émotion, le sang vous monte à la tête, vous perturbe l'émetteur-récepteur central... Quel numéro, déjà ?... Le 15, le 18 ou le 17 ?... Comme au tiercé, ajouterait-on, si l'heure n'était pas si grave à vos yeux. En ces temps de terrorisme galopant, la paranoïa est à son comble... Un peu de sang-froid... 1, 2... À 3, vous sautez : « Allô, le 17, la police ?... J'ai devant moi, sur un banc, un colis abandonné - c'est l'hypothèse, haute, comme on dit, que vous avez choisie... - Où ça ?... - Dans une allée du parc Monceau... Bien, merci, je vous attends... Non, je ne touche à rien... » Par association d'idées, vous pensez : Monceau... Montceau-les-... Mines... Nom d'un pétard !! C'est bien le moment de rigoler... Pinpon-pin-pon..., gyrophare et tout le toutim... Ne manque rien : n'ont pas traîné les services de sécurité. Vous pointez du bout d'un doigt tremblant l'objet... À l'aide de bandes élastiques rouges, les policiers délimitent un périmètre de sécurité et appellent, au cas où, les pompiers et les démineurs... Arrivés sur zone, ces derniers envoient un robot en éclaireur de situations délicates à éclaircir... La machine se saisit de l'objet à ne pas prendre avec des pincettes autres que les siennes... Rien de sensible, apparemment... Un homme de l'art, aventurier dans l'âme, s'approche, pousse du pied le paquet, s'enhardit, déchire l'emballage et découvre... un livre au titre évocateur : *Anthologie de l'humour noir,* d'André Breton... Surréaliste, non ? Sur un *post-it* est signalée l'adresse d'un site internet auquel vous pourrez faire connaître vos commentaires après lecture de cette oeuvre, est-il précisé... Je sens que ceux qui ont pris cette initiative vont être servis, car pour l'instant, les policiers n'apprécient guère ce qu'ils pensent être l'expression de votre... humour. Vous venez de découvrir, à vos dépens, le principe du "passe-livre", que les savants appellent *bookcrossing,* mode lancée par des gens désireux de faire circuler les idées et les livres, tout en encourageant la lecture. On dépose un livre quelque part, et, via internet, on attend le résultat, on suit son parcours... Dans votre cas, on peut parler d'une... découverte explosive... Ce sont les Américains qui ont lancé cette idée, des citoyens que l'on assimile trop souvent aux personnages décérébrés des séries américaines, dépourvus de culture. La littérature américaine a tout de même donné au monde Melville, Hemingway, Hawthorne, Toni Morrison, Faulkner, London, Poe, Lovecraft, Fitzgerald, entre autres... Quelques jours à l'ombre vous permettront peut-être de découvrir ou de relire ces auteurs dans la bibliothèque de la prison...

Préambule

Le recueil qui va suivre m’a été confié par Victor Amata. Il a été retrouvé dans les documents de sa marraine, Mlle Vacher. Il n’était guère possible de le publier en l’état. J’ai tâché de respecter au plus près taille et police utilisées à l’époque. Pour des raisons d’édition, la mise en page a, elle, fait l’objet de quelques menues libertés.
À la lecture de cet ouvrage, 40 années plus tard, il m'est arrivé d'être consterné, étonné, voire de rester coi, tant certains passages me sont apparus surréalistes.
Il m’a semblé intéressant, quarante années plus tard, de redonner la parole aux rédactrices, de leur proposer de rédiger un codicille à leurs écrits ; il ne s'agissait pas de remettre en cause une réalité, réelle (!) à un instant T, mais de donner du relief à un document écrit par des adolescentes et revu par les mêmes auteurs adultes.
Sur quatre protagonistes contactées (les seules dont j’avais les coordonnées), une m’a répondu. Sa réponse figure en fin de document.

Guy Hachour



AVERTISSEMENT

Les parties historiques de l'exposé sont sans prétention. Incomplètes et très générales, elles visent uniquement à donner à chaque élève une vue d'ensemble de la vie et de l'œuvre de Joseph Gabriel PRÉVOST, de Ferdinand BUISSON et de Paul ROBIN.

Ces trois hommes aux personnalités très marquées ont, par leurs actions successives, transformé une fondation charitable en un orphelinat pilote qui appliqua, dès ses débuts, des principes d'éducation révolutionnaires pour le temps.

Aujourd'hui, ces principes d'éducation ont fait leurs preuves et tendent à se généraliser de plus en plus.

L'important est que chaque élève sache quels hommes ont été à l'origine de la maison et des idées qui l'animent, quelles luttes ont été nécessaires pour imposer des règles de vie qui paraissent si naturelles aujourd'hui.

Ce document n'étant qu'une sorte de journal que chaque fille aimera à feuilleter pour retrouver quelques années de sa vie, il est hors de propos d'y faire figurer des biographies intégrales de J.G. PRÉVOST, F. BUISSON ou P. ROBIN.

Le lecteur est informé : il trouvera dans ces lignes les seuls faits ayant un rapport étroit avec la grande maison.

ANNÉE SCOLAIRE 1969/1970

Les grandes filles, dont beaucoup sont sortantes, décident d'emporter avec elles au mois de juin un souvenir écrit et illustré de leur dernière année à Cempuis.

Ces filles particulièrement dynamiques ont rédigé des textes, tapé à la machine, développé des films, tiré des photos sans jamais se décourager... (ou si peu).

Est-il besoin de rappeler leurs noms ?

Jocelyne DEHAINE
Marie-France DEHAINE
Marie-Claire DEVOS
Florence FORET
Marie-France FORET
Armelle HALNAIS
Monique HENRIET
Micheline HUARD
Marie-Jeanne LINARD
Liliane MARDIROSSIAN
Arlette MAROUX
Yolande PAMS
Patricia PÉRIGNON
Dominique PHILIPPE
Norah TENNAH

La surveillante, après avoir pris contact avec les personnes susceptibles de fournir des renseignements, conduisit les travaux.

Elle remercie tout particulièrement Monsieur GRENOUILLET et Mademoiselle VACHER qui, par des prêts de livres ou de matériel, ont largement facilité la tâche des élèves.

Voici le plan du présent fascicule :

PLAN

1ère partie

- Description – situation de Cempuis en 1970

2e partie

- Origines de l'O.P.
  - Joseph-Gabriel PRÉVOST
  - Ferdinand BUISSON
  - Paul ROBIN
- Quelques faits dans l'histoire de l'O. P.
- Anciens promus à la célébrité

3e partie

- L'O.P. en 1970

4e partie.

- Caractéristiques de l'0.P.
  - Fanfare
  - Sport
  - Argot cempuisien
- Traditions
  - Cérémonie du Caveau à Cempuis
  - Banquet annuel d'octobre
  - Bal des Anciens au printemps
  - Fête de Pentecôte
  - Fête de Noël à Cempuis
  - Visite des parents

5e partie

- Organisation de la journée à Cempuis
  - Journée de classe
  - Journée de repos
- Les vacances des Cempuisiens
  - En famille
  - Le placement familial
  - La colonie de Mers-les-Bains
  - Les camps U. F. O. V. A. L.

6e partie

- Quelques faits de 1970
  - Fête exceptionnelle pour les 35 ans de service de Mademoiselle Vacher
  - Sortie à Saint-Valéry-sur-Somme
  - Sortie à Beauvais : visite de la Cathédrale.

Conclusion

DESCRIPTION, SITUATION DE CEMPUIS EN 1970

Cempuis est un village picard de 561 habitants, situé au Nord-Ouest du Beauvaisis, aux confins de l'Oise et de la Somme, entre Beauvais (32 km) et Amiens (43 km).

Les portes de la capitale sont à une centaine de kilomètres environ.

Cempuis est situé sur la ligne de partage des eaux entre les bassins de la Seine (Oise), de la Somme et de la Bresle. On suppose donc qu'à l'origine, privé d'eau courante, il était le village aux "cent puits".

Venant de Grandvilliers, la première construction que l'on rencontre sur le territoire de la commune est l'Institution Départementale Gabriel PRÉVOST (I.D.G.P.), ancien Orphelinat PRÉVOST (O.P.).

Cette propriété de 22 hectares abrite un internat mixte où 200 garçons et filles de 6 à 17 ans reçoivent en commun instruction primaire et formation professionnelle.

Les enfants viennent tous de la Région parisienne, car ce sont soit des boursiers complets, soit des pupilles du Département de la Seine.

ORIGINES DE L'INSTITUTION

Joseph-Gabriel PRÉVOST (1793-1875)

Le 22 août 1793 naquit à Cempuis, de parents cultivateurs, Joseph-Gabriel PRÉVOST, qui exerça plus tard le métier de bonnetier.

Devenu négociant habile, celui-ci fit, vers 1848, un voyage en Amérique, mais il revint en France, malade, la même année.

Dès son retour, il acheta une propriété à Cempuis et habita le pavillon qui existe toujours et dans lequel ont été logés les directeurs successifs de l'Institution.

En 1857, la propriété fut agrandie du bois limitrophe.

Homme d'une grande générosité, philanthrope, Joseph-Gabriel PRÉVOST, fit édifier en 1861 une maison de retraite (c'est aujourd'hui le bâtiment central) dans laquelle trente vieillards purent s'installer.

Après 1870 et la Commune de Paris, quelques orphelins furent admis à la maison de retraite. C'était la "colonie agricole".

Le nombre de ces jeunes pensionnaires crût tandis que celui des vieillards diminuait sans cesse.

En 1871, l'ancienne maison de retraite n'accueillait plus guère que des enfants pour lesquels Joseph-Gabriel PRÉVOST entendait remplacer, autant que possible, la famille perdue ou incomplète.

Pour assurer la continuité de sa fondation, il légua sa fortune au département de la Seine en ces termes :

« *C'est pourquoi j'institue pour mon légataire universel, en toute propriété, le département de la Seine, à la charge par lui d'affecter la totalité de ma fortune à l'entretien du plus grand nombre possible d'orphelins des deux sexes, dans ma maison de Cempuis... j'entends... que l'établissement ait toujours pour directeur, sous-directeur, instituteurs, institutrices, des laïques, afin que tous les enfants y soient recueillis d'une façon égale et sans esprit de secte* ».

Le 29 avril 1875, Joseph-Gabriel PRÉVOST décédait. Ses héritiers naturels attaquèrent son legs et ce n'est qu'en août 1880 que le Département de la Seine fut autorisé, par décret, à entrer en jouissance de la fondation.

Jusque-là donc, ce fut un établissement embryonnaire et un régime provisoire d'avenir incertain.

Ferdinand BUISSON (1841-1932)

Directeur de l'Enseignement (1879), principal collaborateur de Jules Ferry, titulaire de la Chaire des Sciences de l'Éducation à la Sorbonne (1896), prix Nobel (1927), il fut l'exécuteur testamentaire de Joseph-Gabriel PRÉVOST. Sa mère qui habitait à Thieuloy-St-Antoine assura la direction de l'O.P. pendant quelques mois entre 1875 et 1880.

Le rôle de Ferdinand BUISSON dans la fondation de l'O.P. a été très important et on lui doit d'avoir appelé à la direction de la maison un animateur exceptionnel : Paul ROBIN.

Jusqu'à sa mort, en février 1932, à Thieuloy-St-Antoine, il s'intéressa à la marche de la maison et y fit de nombreuses visites.

Paul ROBIN (1837-1912)

Normalien, ancien professeur de lycée, dont la compétence pédagogique était évidente, mais que sa formation universitaire ne destinait pas à diriger une simple école primaire, il accepta, moyennant une certaine indépendance pédagogique, la proposition que lui fit Ferdinand BUISSON de prendre la direction de l'O.P.

Cet homme remarquable, en avance sur son temps, fit plus que continuer ou transformer la maison : il la renouvela complètement en lui appliquant des méthodes de gestion et d'éducation révolutionnaires pour l'époque.

Bien de ces innovations sont devenues pratique courante : travaux manuels, éducation physique, natation, colonies de vacances, fanfare, d'autres ont triomphé qui, alors, étaient jugées trop hardies ou inapplicables (coéducation des sexes), dangereuses pour la société (école laïque), voire scandaleuses et intolérables (bains mixtes).

Toutes ces innovations finirent par provoquer de vives contestations parmi les autorités de l'époque et Paul ROBIN fut relevé de ses fonctions le 31 août 1894, soit 14 ans après son arrivée à Cempuis.

Pendant ces quatorze années il institua quantité de nouveautés, parmi lesquelles :

a) Unification de la cour de récréation :

Jusqu'en 1880, celle-ci était séparée au moyen de deux murs (interrompus par des grilles pleines) en :

- cour des garçons ;
- cour des filles ;
- cour des adultes (au centre).

Paul ROBIN fit abattre ces murs et la cour de récréation devint commune aux filles et aux garçons. Il en fut de même des classes et des réfectoires.

b) Création d'ateliers :

- agriculture et travaux de ferme ;
- jardin et horticulture ;
- couture et lingerie (confection et entretien des vêtements) ;
- cordonnerie (confection et entretien des chaussures) ;
- blanchissage et repassage ;
- cuisine et soins du ménage ;
- boulangerie ;
- infirmerie et pharmacie ;
- terrassement, maçonnerie et vidange ;
- travail du bois (charpente, menuiserie, tournage) ;
- travail des métaux (fils métalliques, zinguerie, plomberie, forge, serrurerie, mécanique, ajustage, tournage) ;
- peinture et vitrerie ;
- modelage, moulage et sculpture ;
- imprimerie, clichage, galvanoplastie ;
- lithographie, zincographie ;
- photographie ;
- cartonnage, reliure et encadrements ;

- vannerie, rempaillage de chaises ;
- céramique ;
- exercices de télégraphie.

Pour la mise en route de ces nombreux ateliers, Paul ROBIN apporta quantité de matériel personnel (bibliothèque, outils, instruments, collections, etc.). Il les partagea avec ses élèves qui étaient alors au nombre de 58.

c) Construction d'une piscine :

Des bassins d'ornement existaient dans le jardin de Joseph-Gabriel PRÉVOST. À partir d'eux, Paul ROBIN fit édifier une piscine (les élèves participèrent aux travaux).

De vieux bulletins de l'O.P. mentionnent qu'en 1885 tous les enfants de 10 ans ayant un séjour de plus d'un an à l'O.P. savaient nager.

d) Création du bulletin de l'O.P. :

Le premier numéro parut en novembre 1882. Complètement imprimé dans les ateliers de l'O.P., le titre exact était :

"*L'Orphelinat Prévost. Bulletin n°...*" Plus tard, il s'appellera "*Le Cempuisien*".

En 1912, sort le dernier Bulletin imprimé à l'0.P. Néanmoins, les parutions se poursuivent et la première publication illustrée date de février 1934.

e) Introduction dans la vie des élèves de nombreux sports et jeux :

- deux "vélocipèdes" qui étaient alors des nouveautés rares firent leur apparition à Cempuis ;
- la culture physique (comprenant des exercices aux barres) fut pratiquée dès 1881 et l'O.P. participa à de nombreuses fêtes de gymnastique ;
- l'entraînement au tir fut proposé aux plus grands ;
- des échasses permirent à qui le voulait de s'entraîner à l'équilibre ;
- la natation, on l'a vu plus haut, était enseignée à tous.

f) Construction de la colonie de Mers :

La vie à la campagne n'était pas suffisante aux yeux de Paul ROBIN ; il voulait pour ses enfants de vraies vacances.

En 1882, il loua pour l'été une maison à Mers-les-Bains.

Dès 1883, il acheta un terrain sur la falaise et y fit édifier une maison sur ses plans et à ses frais.

Ce fut sans doute la première colonie de vacances (une autre serait, paraît-il, antérieure : elle aurait été fondée en 1881 par un pasteur aux Bézards (Loiret).

g) Excursions scientifiques :

Elles eurent lieu le plus souvent :

- dans la vallée des Evoisons ;
- à la caverne de Dameraucourt ;
- à Élancourt (sur l'emplacement d'une villa gallo-romaine) ;
- au dolmen près d'Eramecourt ;
- à Frocourt, lieu de vestiges d'un camp romain.

L'attention portée à la Préhistoire ne devait pas se borner à visiter les découvertes des spécialistes. L'O.P. fit aussi la sienne.

Le 26 février 1893, les enfants ont fait la découverte d'une importante station préhistorique appartenant à l'âge de pierre et à l'époque paléolithique. Elle était située dans la sablière du "Bois des Gallets", dépendance de Prévilliers.

Le but de leurs excursions était parfois la recherche de pierres chantantes, pierres ayant des qualités musicales, sans autre intervention humaine que le choix.

En 1887, l'O.P. disposait de tous les cailloux donnant la gamme chromatique de Ré d 4 à ut 5.

La musique produite à l'aide de ces pierres chantantes était appelée "musique préhistorique".

h) <u>Création de la fanfare</u> :

Crée le 6 janvier 1881, celle-ci fit, dès le mois de juillet, des débuts très honorables au concours d'Aumale. La musique chiffrée était enseignée aux élèves.

En 1885, elle participa à Paris à un festival réunissant près de 500 sociétés de chorales et instrumentales.

i) <u>Participation aux concours et fêtes publiques</u> :

Les déplacements de chorale, de fanfare ou de gymnastique dans la région se faisaient le plus souvent à pied. Ainsi, le 28 et le 1er mai 1888, 60 élèves firent une matinée de trajet Cempuis-Beauvais.

La 2651e sortie a eu lieu le 24 mars 1970.

j) <u>Construction du bâtiment Nord</u> :

Terminé en février 1888, il fut créé comme la colonie de Mers, bâti sur les plans de Paul ROBIN.

k) <u>Création de l'Amicale</u> :

58 enfants résidaient à l'O.P. à l'arrivée de Paul ROBIN. Ils étaient 150, sept ans plus tard.

Jusqu'à lors, il n'y avait pas eu de problème de placement des sortants.

Devant la « nécessité de continuer à suivre et protéger encore les enfants lorsque, ayant atteint la limite d'âge, ils devront quitter l'O.P. et prendre place dans la société », Paul ROBIN créa l'Amicale des Anciens Élèves.

Les statuts de cette Amicale furent publiés dans le bulletin de l'O.P. de septembre 1837.

l) <u>Participation à diverses Expositions et Manifestations</u>

Par l'envoi d'objets matériels ou de devoirs accompagnés de notices, Paul ROBIN entendait faire connaître au monde les réalisations de Cempuis.

L'O.P. fut ainsi présent à de nombreuses manifestations telles que :

1884 - Exposition internationale d'hygiène et d'éducation à Londres.

1885 - Exposition Universelle de la Nouvelle Orléans (U.S.A.).

1888 - Exposition Universelle de Beauvais.

1889 - Exposition Universelle du Centenaire à Paris (au cours d'un premier vote, le Jury décerna à l'O.P. la médaille d'or).

1891 - Exposition Universelle de Moscou.

1893 - Exposition Universelle de Chicago.

1894 - Exposition Universelle d'Anvers.

1906 - Exposition Internationale d'Amiens (l'O.P. a conquis la première place du Grand Prix).

Le rappel de ces quelques réalisations (parmi tant d'autres) montre le dynamisme avec lequel Paul ROBIN s'est adonné à sa tâche de Directeur et de Pédagogue.

La totalité de la période pendant laquelle il fut à la tête de l'O.P. a été ainsi jalonnée de créations qui, pour la plupart, demeurent et font le bonheur des enfants.

On peut donc dire que Paul ROBIN a donné à l'établissement embryonnaire, crée par Joseph-Gabriel PRÉVOST, les grands traits de la physionomie actuelle de l'I.D.G.P.

C'est lui qui, créant un établissement révolutionnaire à la fin du siècle dernier, a permis l'internat pilote d'aujourd'hui.

QUELQUES FAITS DANS L'HISTOIRE DE L'O.P.

1903 -1905 : Paul Robin écrit deux poèmes

Vision de l'Avenir

Ô sommeil qui me fuit, comment te rappeler ?
Viens soulager mon cœur de sa douleur amère.
Si le sombre réel ne peut le consoler,
Berce-le tout au moins d'une douce chimère.

Présente à mes regards dans un rêve enchanteur
La foule des humains brillante d'allégresse,
Ayant enfin compris le secret du bonheur :
L'universel amour, la commune richesse !

Qu'il naisse seulement des enfants souhaités,
Qu'élève, que chérit ainsi que père ou mère,
Et que dote à l'envi de nobles qualités
Chacun des habitants du grand familistère.

Un monde de héros, une race de dieux,
Ivres d'art, de savoir, de joie et d'abondance,
Ont partout remplacé leurs si tristes aïeux !
Je ne dors pas, je vois les fruits de la science.

L'âge d'or

Un âge d'or à nos yeux se révèle,
Nous le touchons, il n'est plus de chagrin.
Tant de douleurs, de misère cruelle
Sont désormais un souvenir lointain.

Le bonheur est à tous, goûtez-en les doux charmes.
Pour personne aujourd'hui de soucis ni de larmes,
Temps fortunés, fin de toutes alarmes
Apporte-nous à tous, le plus heureux destin.

Charmants bambins, délicieuses fillettes,
Enfants voulus d'amour et de raison,
Chantez gaîment vos belles chansonnettes,
Vous balançant en un gracieux rond !

Un bonheur sans souci se lit sur vos visages,
C'est d'un noble avenir le plus sûr des présages ;
Bien chers enfants, ayez tous les courages,
Chacun de vous sera robuste, heureux et bon.

Paul Robin

1891 : Quelques précisions sur les professeurs

Madame DUBOURG, institutrice du cours moyen, enseignait la sténographie.

Monsieur GUENIN, comptable, apprenait la sténographie avec mention « Très bien » et Monsieur DUBOURG, maître mécanicien, le certificat du premier degré.

Monsieur François LOZAY, ancien élève de l'Orphelinat, normalien d'Auteuil, fut admis à passer ses vacances à Cempuis en récompense de l'obtention de son diplôme de sténographie.

1905 : Fête du 25e anniversaire de la Fondation de l'Orphelinat

Le train venu de Paris avec les membres du Conseil Général de la Seine devait s'arrêter à Grandvilliers vers 10 heures du matin. Il « brûla » la station et c'est à Abancourt que tous les Parisiens purent descendre… Pour revenir à Grandvilliers à 11 h 30.

1906 : Catastrophe de Courrières (Pas-de-Calais)

Victimes d'un coup de grisou, 1 200 ouvriers sont brûlés vivants au fond d'une mine. Les enfants de l'O.P., voulant venir en aide aux orphelins du drame, mettent sur pied un spectacle.

Le 8 avril 1906, ils donnent une représentation dans la salle des fêtes de Grandvilliers. 250 francs de l'époque ont été recueillis et envoyés à Courrières.

1906 : L'exemple de Cempuis se propage

À partir de Cempuis, un mouvement en faveur d'une rénovation de l'éducation se répand et des maisons similaires voient le jour :

- "L'Escuela moderna" à Barcelone,
- "L'École libre" à Lausanne
- "La Ruche" près de Paris
- "L'Avenir Social" dans la région parisienne.

1933 : Le journal Le Monde publie l'histoire de Cempuis, des origines à 1890

La rentrée cette année-là s'est déroulée avec un effectif total de 329 élèves, des enfants du personnel y compris.

Les cheveux

1890 : Les filles gardaient leurs cheveux longs ; pour les garçons, pas de coiffeur : ils se coupaient mutuellement les cheveux.

1930 : Tous les enfants, filles ou garçons portaient les cheveux très courts, presque ras (voir photo du 1er Cempuisien illustré de février 1934). Parmi les filles, seules les sortantes de l'année et les fanfaristes bénéficiaient d'une petite faveur : elles étaient coiffées... "à la Jeanne d'Arc".

1970 : La discipline en ce domaine s'est considérablement assouplie :

- chaque demoiselle décide librement de la longueur de ses cheveux ;
- du côté des garçons également : si les cheveux longs sont interdits, les coupes actuelles sont de loin plus flatteuses que celles de 1890 ou 1930.

L'exode

Le 20 mai 1940, Monsieur le Surveillant Général accompagné de deux professeurs masculins, des professeurs féminins et des surveillants, ont évacué l'O.P. avec 300 enfants. Une centaine d'enfants ont été remis à leurs familles à Paris et le reste s'est dirigé vers La Couarde-sur-Mer à l'ile de Ré, dans une ancienne colonie, précédemment occupée par des réfugiés espagnols.

Mademoiselle Vacher était du groupe des professeurs.

Le départ a eu lieu en ambulances militaires jusqu'à Paris puis par le train jusqu'à La Rochelle ; enfin le bateau de La Rochelle à Sablanceaux (port de l'Ile de Ré) ; le trajet du port au centre d'accueil a été effectué par des voitures particulières.

Le séjour, là-bas, des Cempuisiens a duré 6 mois : de mai à novembre 1940.

Inutile de préciser tous les ennuis dus à la guerre :

- rationnements en nourriture,
- rationnements en matériel de classe : les élèves écrivaient au crayon sur leurs cahiers pour pouvoir ensuite effacer... et les cours étaient faits sur des portes (pas de tableaux).

Après le départ des élèves en mai 1940, l'O.P. s'est transformé en hôpital volant. Les grands garçons, avant leur départ, avaient aidé les infirmiers à installer des lits de camp dans les salles de classe. Certains professeurs avaient même laissé leurs armoires de linge avec les clés dessus à l'intention des blessés.

Malheureusement, deux jours plus tard, l'hôpital a dû se replier sur Lisieux en laissant deux blessés qui sont décédés dans l'atelier. Ceux-ci ont été ensevelis par les soins de la concierge de l'époque, Madame LEVELEUX, et inhumés dans le jardin de Monsieur le Directeur.

Pendant la guerre, un pillage indescriptible a eu lieu en même temps que des actes de vandalisme (instruments de musique détruits - cahiers de classe baignant dans l'huile - mobilier du personnel répandu dans les différents villages alentour... etc.)

Le retour des enfants s'est effectué dans des conditions plus normales : train, bateau.

Une seconde évacuation a eu lieu en 1943, l'établissement étant occupé par une division de S.S. Certains élèves ont même pu assister à des punitions de S.S. : soldat se présentant en rampant devant son supérieur et le remerciant de la punition infligée.

Le drapeau hitlérien flottait à la grille de l'Institution et un factionnaire montait la garde de jour et de nuit. La relève de la garde se faisait au pas de l'oie.

Cette évacuation conduisit les élèves en Dordogne, dans la région préhistorique des Eyzies de Tayac. Les élèves furent repartis dans des placements familiaux dans un rayon de 7 km autour des Eyzies.

Le second retour s'est effectué en mai 1945.

La maison était complètement saccagée : aucune installation sanitaire n'existait plus, pas même de rudimentaires W.C. Tout était à réinstaller.

Monsieur LEROY, surveillant général avait été dispensé de ses obligations militaires pour assurer l'intérim de la direction.

Monsieur CONTINI, directeur, était mobilisé en qualité de lieutenant d'aviation à Toulouse-Francazals.

Entre 1943 et 1945, des soldats allemands furent inhumés dans la partie du bois située à l'extrémité de l'allée centrale, près de la grille.

Les élèves de l'O.P. (leur nombre)

Les 58 élèves de Paul Robin sont devenus nombreux. Leur nombre s'est ensuite stabilisé. Voici les effectifs à différentes dates :

- 1880 : 35 orphelins
- 1906 : 250 élèves
- 1935 : 330 élèves
- 1964 : 203 élèves
- 1969 : 194 élèves

ANCIENS PROMUS À LA CÉLÉBRITÉ

Paul-André ESCHBACH

Le Cempuisien du mois de mai 1934 publie les lignes suivantes :

"*Paul Eschbach est, lui aussi, un Cempuisien. Grâce à son talent, à sa persévérance, il est aujourd'hui un peintre connu. Quel bel exemple pour nos camarades ! Nous nous plaisons à reproduire en première page une de ses œuvres. Puissent ceux de nos petits qui ont des dons particuliers, aussi bien pour la peinture que pour tout autre genre, imiter son énergie. Ils trouveront dans leurs maîtres de Cempuis des guides toujours prêts à les encourager et à les aider. Dans la vie, il est rare que l'on puisse se tirer d'affaire tout seul et nous sommes là pour veiller sur ceux qui nous ont été confiés.*

Paul ESCHBACH vient aussi souvent qu'il le peut à nos réunions et à nos déjeuners. À ceux qui pourtant ne le connaissent pas, nous rappelons qu'il fut d'abord élève de De Winter, à Lille. Puis il entra à l'École des Beaux-Arts de Paris, en 1901, dans l'atelier de J.P. Laurens. Il cultiva le portrait jusqu'en 1901. Depuis cette époque, il se consacre surtout aux marines et aux paysages.

Il a récolté de nombreuses récompenses. Entre autres, sa "Prière à Notre-Dame des flots" obtint le prix Poirson, décerné par le Conseil supérieur des Beaux-Arts et c'est "Histoire vécue" qui lui valut la médaille d'or. Il est également lauréat de l'Institut. Il expose cette année au Salon deux très belles toiles : une marine et un effet de neige. Sa maîtrise s'affirme de plus en plus."

Joseph ou Albert DEMOULAIN [1]

On pourrait qualifier DEMOULAIN de globe-trotter cempuisien. Il a beaucoup voyagé, a séjourné en Indochine et s'est établi à Pékin après l'insurrection des Boxers.

Ses retours en France lui ont permis d'organiser des "causeries" pour les membres de l'Amicale.

Il a fondé et dirigé l'Écho de Pékin, journal qui publiait de nombreux pamphlets et caricatures relatifs à l'impératrice de Chine et aux diplomates de la Légation de France.

Ceux-ci furent sans tendresse pour le trouble-fête et le firent expulser par trois fois. De même, ils le confondirent dans des incidents comico-tragiques :

- embarquement forcé avec des cholériques,
- voyage parmi les mines flottantes autour de Port-Arthur (c'était en pleine guerre russo-japonaise).

Jules BLEU

Il fut le fondateur et le directeur de la musique des gardiens de la paix de Paris.

Déjà remarqué à Cempuis pour ses qualités de musicien, il en fut de même au régiment. Brigadier trompette au bout de six mois, sous-officier six mois plus tard, il termina son service en qualité de chef de fanfare avec le grade de sergent-major.

De retour à la vie civile, il fut d'abord employé dans une fabrique de papier à cigarettes, où il gagnait médiocrement sa vie. Par hasard, il rencontra un de ses anciens musiciens, devenu gardien de la paix et qui l'engagea à solliciter le même emploi.

Ainsi, BLEU entra chez les gardiens de la paix où, d'une conduite et d'une tenue parfaites, il gagna rapidement l'estime de tous.

Il groupa bientôt ses collègues musiciens qui réussirent à obtenir, tous, les mêmes heures de service et de repos. Ainsi, la fanfare de la police municipale fut créée. BLEU y gagna ses galons, de nombreuses distinctions honorifiques et bénéficia d'une excellente situation.

Max AGIER

Cempuisien, il devint tour à tour rédacteur en chef de la "France d'Asie" puis directeur de la "Petite Opinion" de Phnom Penh (Cambodge).

Après quatre ans de collaboration à l'"Opinion" de Saigon, il sera rédacteur à l'"Indochine Libérale".

En janvier 1909, il fait paraître une annonce dans le Cempuisien, demandant à acheter une collection complète du bulletin.

Paul BERNARD

Il fut professeur au Conservatoire de Paris.

Ernest CADINE

Il devint Champion mondial de Force (poids et haltères).

À noter enfin quelques célébrités beaucoup plus locales :

- 2 jockeys.
- 1 homme grenouille.
- 1 orchestre moderne et sans doute éphémère : les Ploquin.
- 1 restaurateur : Monsieur CHAMUSOT à Dieppe au "Café des Alliés" (celui-ci a d'ailleurs accueilli des enfants à plusieurs reprises).
- 1 championne de France de Javelot.
- 1 chanteur d'Opéra.

[1] Le registre des archives des anciens élèves de l'O.P. fait apparaître un élève du nom de Joseph Demoulin né le 11 juillet 1872. Le registre des entrées à l'O.P. fait apparaître un élève du nom de Albert Desmoulins né le… 11 juillet 1872, entré le 26 janvier 1884, sorti le 7 septembre 1891 ; menuisier chez son père, garde champêtre à Liancourt. Suit ce commentaire : « a fait son service militaire ». Le registre des sorties, lui, montre un Joseph Desmoulin sorti le 10 juillet 1888 ! Difficile de s'y retrouver. Cela démontre encore une fois le peu de fiabilité du registre des archives, probablement recopié à la hâte avant la passation de l'O.P. aux O.A.A.

L'O.P. EN 1970

Monsieur le Directeur

Ancien Normalien de la Seine, Directeur d'École à Pantin, Monsieur GRENOUILLET est à la tête de l'Institution depuis le 1er octobre 1957.

Nommé chevalier des Palmes Académiques en 1960, il devint officier en 1969. Depuis 1964, il est également médaillé d'honneur de la jeunesse et des sports.

C'est un homme d'une extrême bonté, qui a beaucoup apporté à la maison et aux enfants.

Ainsi, lors de son arrivée à Cempuis il a constaté que les élèves sortants qui entraient dans le monde du travail avaient peu de possibilités de logement en dehors de leur famille.

C'est lui-même qui, après de nombreuses interventions auprès de l'Administration, a obtenu que chaque année des places soient réservées pour des Cempuisiens dans des foyers de jeunes travailleurs.

Ce moyen d'hébergement est largement utilisé aujourd'hui et l'on ne compte plus les anciens qui en sont bénéficiaires. Savent-ils au moins qu'ils doivent cela à leur ancien Directeur ?

Faire vivre une maison comme l'O.P. n'est pas tâche des plus faciles et il y faut, outre beaucoup de courage, de nombreuses qualités :

- qualités humaines dans les rapports avec les enfants et avec les différentes catégories de personnel ;

- diplomatie et qualités d'organisation dans la gérance de la maison et les relations avec l'extérieur ;

Monsieur GRENOUILLET accomplit admirablement sa lourde tâche :

- quels que soient ses soucis, il est toujours disponible lorsqu'un enfant ou un adulte lui demande conseil ;

- malgré l'éloignement, il demeure "à l'écoute" des Anciens, de leurs réussites, de leurs difficultés et n'hésite pas à leur venir en aide lorsque cela est nécessaire ;

C'est un Directeur hors classe, le "père" de la grande famille Cempuisienne pour plusieurs promotions déjà.

Que longtemps encore il demeure fidèle à l'Institution et accepte d'en être le chef pour le plus grand bien de tous.

Marc HOUBIGAND

L'an passé, c'est-à-dire en 1969, nous avons eu un surveillant général, vraiment bien : Marc Houbigand. Rentré dans notre établissement comme surveillant, il est monté de grade après un an de service et est devenu Surveillant Général.

Voici, à peu près sa description : de taille moyenne, fort, cheveux blonds, yeux marron. Il était très gentil, mais pouvait être très sévère. Le groupe avec lequel il était le plus ouvert était celui des grandes filles.

Maintenant sur le plan travail :

Il était fort travailleur et fort sérieux. Dès le matin vers 5 h, il passait dans tous les dortoirs, réveiller surveillants(es) et élèves. Ensuite, il surveillait les fanfaristes, les faisaient se presser pour ne pas arriver en retard. Puis vers 8 h, il assistait à la mise en rang et au réfectoire.

S'il y avait des bons ou notes à faire circuler, il était le premier à s'en charger.

Les listes de vacances étaient également de son ressort. Enfin, c'était encore lui qui préparait et assurait le départ (et l'arrivée) des diverses sorties des élèves.

Il courait partout dans la maison du matin au soir et du soir au matin (rondes de nuit). Toujours prêt à rendre service.

Il était très apprécié dans l'O.P. : par les professeurs, les employés, par ses supérieurs et par les élèves.

Quelquefois, il était très sévère, mais il fallait le comprendre : il devait être exténué, énervé. Lorsqu'il disputait un élève, c'était vite oublié, autant de sa part que de celle de son partenaire.

Il est rare de trouver des gens comme lui. Et une chose que nous apprécions tous c'est que : maintenant, alors qu'il est parti au service militaire, il pourrait très bien penser : « Maintenant les élèves, etc. ». Mais au contraire, à chacune de ses permissions, il revient nous voir. Et l'on s'aperçoit bien que ses visites ne sont pas forcées, qu'il ne fait pas cela pour la forme, mais parce que ses élèves étaient beaucoup pour lui et qu'il les aimait bien.

Il nous manque beaucoup : nous pouvions discuter avec lui et lui exposer nos difficultés.

Nous espérons tous et toutes que dès que son service militaire sera fini, il reviendra parmi nous. C'est vraiment un garçon épatant et regretté de tous.

Messieurs les surveillants généraux

Monsieur MARTIN dirige l'internat depuis trois ans. D'abord secondé par Monsieur HOUBIGAND il est, depuis la rentrée de 1969, assisté de Monsieur PAVAN ; tous deux furent surveillants.

La prochaine rentrée scolaire verra certainement une troisième personne s'installer au bureau : une éducatrice qui s'occupera particulièrement des filles.

Messieurs et Mesdames les professeurs spéciaux

- Musique : Monsieur AUBERTIN (voir chapitre de la fanfare).

- Éducation physique : Monsieur OULERICH est professeur d'éducation physique à Cempuis depuis 1958. Diplômé bachelier à Strasbourg en 1948, celui-ci a été élève de l'I.R.E.P. de Paris pendant 3 ans puis du Cours Normal de la Ville de Paris pendant 2 ans.

D'abord Professeur de la Ville de Paris, il a ensuite enseigné à l'école "Simon Siégel" préparant des monitrices d'éducation physique et de danse.

Il fut entraîneur de l'Équipe de Hand-Ball, championne de France pendant 4 ans. Comment s'étonner après cela des performances cempuisiennes ?

Monsieur OULERICH est plus qu'un professeur spécialisé ; il est un pédagogue de premier ordre qui sait donner aux enfants la confiance en eux-mêmes et en leurs possibilités. Il les aide à toujours se dominer, les amène à des résultats toujours meilleurs.

Les nombreux déplacements sportifs des enfants sont souvent l'occasion pour des journalistes locaux d'évoquer ce professeur attentif.

Ainsi, le 15 juin 1970, l'édition de l'Oise du Parisien faisait paraître l'article suivant :

« Cempuis : De beaux succès pour les sportifs de l'I.D.G.P. »

« À l'Institution Gabriel Prévost de Cempuis, le sport est roi. Les enfants, guidés par un professeur d'éducation physique très dynamique, Monsieur Gilbert OULERICH, ont obtenu cette saison des succès fort appréciables.

Hand-ball. - Équipe minimes filles championne de l'Académie d'Amiens. Capitaine : Bendy, goal : Peçon, joueuses : Boulay, Mojszczak, Poirier, Grand, Foret, Hamelin, Chouatra.

Javelot garçons. - Champion d'Académie d'Amiens : Gilles Abdelmoumeni avec un jet de 56,16 m (catégorie cadets).

Javelot filles. - Arlette Maroux, 17 ans, catégorie juniors, avec un jet de 32,30 m championne d'Académie.

L'I.D.G.P. reçoit cette année encore au titre de l'Académie d'Amiens :

- la coupe récompensant la meilleure association sportive pour établissement de moins de 300 élèves garçons.

- la coupe récompensant la meilleure association sportive pour établissement de moins de 300 élèves filles.

La remise de ces coupes aura lieu le mercredi 17 juin, à 17 h, au Rectorat d'Amiens.

Avec toutes nos félicitations. »

Mécanique : Monsieur GOUCHE, professeur d'éducation manuelle et technique (section fer) assure la préparation au C.A.P. d'ajusteur.

Menuiserie : Depuis septembre 1968, Monsieur GUÉRIN, succédant à Monsieur BILLY a pris la direction de l'atelier de menuiserie.

Les élèves préparent en 3 ans le C.A.P. de menuisier. Au cours de ces trois années, ils ont la possibilité de réaliser des ouvrages fort intéressants : porte-revues, lampadaire, bureau, tabouret, commode, armoire à pharmacie, croisée, porte, persienne, etc.

Couture : Madame OULERICH est à Cempuis depuis le 19 novembre 1963. Elle enseigne avec beaucoup de compétence la coupe et la couture.

C'est une femme très élégante qui s'habille avec un goût certain. Les jeunes filles de l'O.P., suivant ses conseils avisés, réalisent de petites merveilles :

- vêtements d'enfants
- parures, robes, tabliers
- ensembles tunique-pantalon.

Cette année, elles ont aussi confectionné une robe longue pour un de leurs professeurs et trois robes de cortège pour le mariage d'un membre du personnel de l'Institution.

À leur sortie, les Cempuisiennes sont capables de s'habiller seules.

Enseignement ménager : Madame LAFUE est titulaire du poste d'enseignement ménager depuis le 1er octobre 1958.

Directrice d'un foyer de jeunes étudiantes dans le 6e arrondissement à Paris, mariée à un écrivain, Monsieur Pierre LAFUE, ce professeur est un exemple de dynamisme.

Ses passages à l'O.P. chaque jeudi sont fort appréciés des élèves. Il est vrai qu'outre les cours, elle leur dispense chaque fois de nombreux conseils et leur distribue régulièrement divers objets : jouets en peluche, vêtements, nécessaire à courrier, porte-documents, etc.

Sténographie – Dactylographie : Professeur le plus ancien (36 ans de service), Mademoiselle VACHER a donné sa vie à l'O.P.

Outre ses fonctions de professeur, elle est également secrétaire de Monsieur le Directeur.

Enfin, elle veille au classement des "archives" de la maison.

Lorsque, jeune professeur frais émoulu de l'école, elle partit pour Cempuis, sa mère lui conseilla de revenir après 8 jours si le poste ne lui convenait pas... cela va faire 36 ans.

Mais ce n'est pas tout : actuellement, Mademoiselle VACHER s'emploie à faire rénover une maison de Mers-les-Bains dans laquelle elle viendra vivre pendant sa retraite. Bel exemple de continuité...

Lors des deux évacuations de l'O. P. en 1940 et 1943, elle partit chaque fois avec les enfants. En 1943, elle remplaça même l'infirmière qui était décédée.

Si elle n'a pas eu d'enfant, Mademoiselle VACHER, faisant sienne la grande famille cempuisienne, a aidé personnellement certains élèves après leur sortie de l'0.P. Ceux-ci (dont il est un, père de famille) lui rendent bien son affection et sont attentionnés envers leur "mère adoptive".

Voilà qui est justice.

Aujourd'hui encore, Mademoiselle VACHER est un bel exemple d'abnégation pendant la période des examens, elle vient chaque jour à 6 h du matin dans la classe de dactylo et fait travailler les élèves qui préparent le C.A.P.

Sont-ils encore nombreux les professeurs qui se dévouent de la sorte ?

Instituteurs et professeurs d'enseignement général

Instituteurs(trices) :

Madame GRENOUILLET	C.P.
Madame MARTIN	C.E.1.
Madame THOUY	C.E.2.
Madame LENTHERIC	C.M.1.
Mademoiselle TOURNEUR	C.M.2.
Madame GIOVANONNI	F.E.1.
Monsieur GIOVANONNI	F.E.2.

Professeurs

Monsieur LENTHERIC	CC.1
Monsieur HUET	Mathématiques et Sciences Comptables.
Monsieur CLAVELIER	Commerce
Mademoiselle CLAVELIER	Commerce
Mademoiselle ORDOQUY	Anglais

Différents services

L'Éducation et l'entretien de 200 enfants environ, exigent un personnel assez nombreux.

Personnel éducatif :

17 surveillants assurent l'encadrement des enfants en dehors des heures de classe : études, réfectoires, dortoirs et pendant les jeudis et dimanches.

Ils ont à leur disposition un foyer affecté à chaque groupe et distraient les enfants au mieux de leurs compétences.

Personnel d'entretien :

Certains services travaillent directement pour les enfants :

- buanderie, repassage, lingerie,
- cordonnerie - cuisine - infirmerie.

D'autres œuvrent indirectement pour le bien-être de tous :

- garage – menuiserie – jardin - chaufferie.

Personnel administratif :

L'économat groupe cinq personnes qui, sous la direction de Madame TABOGA et de Monsieur GRENOUILLET, assurent la bonne marche de l'ensemble de la maison.

CARACTÉRISTIQUE DE L'O.P.

La fanfare

Monsieur Marcel AUBERTIN. Il est Lorrain. Il est né à Portieux, dans les Vosges. Ancien chef de la Garde républicaine, Lauréat du Conservatoire de Nancy.

ADIEU, Monsieur le Professeur !

On se souviendra du 7 octobre 1949 [2], mais nous n'oublierons jamais le 27 juin 1970 !

En effet, la fin de l'année scolaire se termine par un fait bien remarquable. Monsieur Aubertin, qui enseigne à Cempuis la musique, va dès la fin du mois de juin nous quitter pour se rendre dans la Drôme. Cet homme consciencieux, après 21 ans de travail intensif et régulier à l'O.P., atteint le terme de sa carrière.

Monsieur Aubertin a pris la succession de Monsieur Albert Roger, retraité à la date du 1er octobre 1948, dans la direction de la fanfare de Cempuis et l'enseignement musical de toutes les classes[3]. Cette fanfare se trouvait alors désorganisée par le départ de son prédécesseur. Placé devant de grandes difficultés, il les surmonta à force de patience et de persévérant labeur.

Les dernières promotions sortantes avaient laissé de grands vides aux pupitres. Monsieur Aubertin se trouva en face de jeunes enfants ne sachant pas ce qu'était un instrument, connaissant à peine les premiers rudiments du solfège. Il fallait toute sa conviction d'artiste et d'enseignant pour pouvoir espérer un jour recréer une nouvelle formation musicale.

Il recommença patiemment, avec un très petit nombre d'exécutants. Des mois de leçons, de répétitions, furent nécessaires pour que la Fanfare renaisse. Peu à peu, on entendit de nouveaux morceaux, et le répertoire s'enrichit.

---

[2] Date d'arrivée de la famille Aubertin à Cempuis.

[3] Sauf le Cours Préparatoire.

Il lui fut possible de faire participer ses jeunes musiciens à la soirée des Anciens élèves à Paris et de donner un concert à la Pentecôte. Chaque printemps, la Fanfare était sollicitée par les communes environnantes, pour participer à des concerts où elle était appréciée. Nous avons eu aussi la chance de partir pour la Belgique ainsi que dans quelques grandes localités : Eu, Stains, Pierrefitte, Sarcelles, Saint-Mandé, Beauvais, Combs-la-Ville, etc.

Chaque année, à la fin du troisième trimestre, Monsieur Aubertin était toujours très heureux de conduire ses meilleurs élèves en voyage de récompense à Dieppe. La sortie était fort goûtée, car elle s'agrémentait toujours d'un magnifique repas, chez Monsieur Chamuzot, ancien élève devenu restaurateur.

Au cours de sa dernière inspection, nous avons eu la joie d'entendre Monsieur Weber féliciter chaleureusement notre professeur, pour la belle œuvre qu'il a accomplie à Cempuis, durant plus de vingt années.

Son départ sera regretté autant par les élèves que par le personnel de l'institution ainsi que par les gens du village, qui ont tenu à manifester leur sympathie à Monsieur Aubertin, au cours du dernier concert donné à l'occasion de la fête patronale.

En voyant s'éloigner Monsieur Aubertin, nous ne pouvons que lui souhaiter une longue et paisible retraite, entourée de sa famille, méritée à bien des titres.

Nous, ses élèves, nous émettons un autre vœu :

Celui qu'un autre professeur du même cœur, de conscience professionnelle, vienne prendre la relève, pour perpétuer l'existence de notre fanfare et de notre chorale.

ADIEU MONSIEUR LE PROFESSEUR

Refrain :

Adieu ! Monsieur le Professeur !
On ne vous oubliera jamais
Et tout au fond de notre cœur
Des mots sont écrits à la craie
Nous vous offrons ces quelques fleurs
Pour dire combien on vous aimait
On ne vous oubliera jamais
Adieu ! Monsieur le Professeur

I

Les enfants font une farandole
Et le vieux maître est tout ému
Demain il va quitter sa chère école
Sur cette estrade il ne montera plus

II

Une larme est tombée sur sa main
Seul, dans sa classe, il s'est assis
Il en a vu défiler des gamins
Qu'il a aimés tout au long de sa vie

III

Les beaux prix sont remis aux élèves
Tous les discours sont terminés
Sous le préau l'assistance se lève
Une dernière fois les enfants vont chanter

COMPOSITION DE LA FANFARE

1969-1970

Petits bugles

LINARD	Jean-Thierry
FORET	Florence

Premiers Bugles

PEÇON	Marie-Claude
PÉRIGNON	Patricia
HALNAIS	Thierry
BONNIN	Marie-Line
HALNAIS	Armelle
TENNAH	Norah
BENDY	Josiane
GRAND	Élisabeth
BÉLIER	Jean-Luc
KOCH	Jacques
DELMAS	Jean
FORET	Marie-France
GUILLAUME	Roland

Cornets-trompettes

LAMBERT	Alain
MESLOUB	Eric
FOUQUERAY	Patrice
SURBIER	Eric
MAGNE	Didier

Deuxièmes Bugles

BRIMICOMBE	Denise
BOULAY	Christiane
SURBIER	Harold
HAMELIN	Martine
DRET	Anita

Baryton

MAGNE	Martial

Basses

ABDELMOUMENI	Gilles
BOUCHICHIT	Alain
HALNAIS	Dominique

Contrebasses

PARISOT	Gérard

Trombone

SURBIER	Serge

Altos

DEHAINE	Marie-France
DEHAINE	Jocelyne
LINARD	Marie-Jeanne
BRIMICOMBE	Marie-Thérèse
MOJSZCZAK	Martine
HUARD	Monique

Cors

HUARD	Micheline
DEVOS	Marie-Claire

Batterie

DE RIZZO	Robert
LAMORY	Michel
GRAND	André

LES CHEFS DE MUSIQUE À L'O.P. DE 1889 À 1970

M. DEVILDERE	1er mars 1889 – 9 mai 1889	Ex-chef de musique à la Légion étrangère. Professeur à CEMPUIS
M. CHAUSSE	14 mai 1889 – 1er octobre 1889	Ex soliste et professeur de musique. 4e prix de composition
M. MORIZOT	11 janvier 1890 – 1er juillet 1890	Prix de solfège au Régiment. Directeur de diverses sociétés
M. GOIN	11 octobre 1890 – 19 janvier 1893	Ex cor solo au 72e de Ligne
M. LALLEMENT	15 février 1893 – 1er avril 1893	Musicien dans la Ligne Professeur de plusieurs sociétés
M. BERNARD	1er avril 1893 – 18 octobre 1893	Ex musicien de la Garde républicaine
M. COMPÈRE	20 janvier 1894 – 21 novembre 1912	Chef de musique, puis instituteur. Fervent disciple de Chevé
M. ROGER Reprise de service :	11 août 1913 – 16 septembre 1943 15 avril 1946 – 1er octobre 1948	Prix de conservatoire
M. AUBERTIN	7 octobre 1949 – 27 juin 1970	Prix de Conservatoire. Ex-chef de fanfare de la Garde républicaine

Le sport

La pratique du sport est demeurée dans les traditions à l'O.P.

Une sorte de spécialisation s'est développée depuis l'arrivée en poste de Monsieur Oulerich : le hand-ball. Rien de drôle à cela : Monsieur Oulerich fut entraîneur de l'équipe de hand-ball, championne de France pendant 4 ans.

À partir de ses conseils, les équipes de l'O.P. sont devenues les meilleures de la région et l'on ne compte plus leurs victoires, par exemple pour les deux dernières années :

- 1969 : Champions d'Académie : Cadettes
  Minimes (garçons)
  Minimes (filles)

Champions de l'Oise : Benjamins

Challenge de la meilleure association sportive (masculine et féminine).

- 1970 : Championnes d'Académie : Minimes (filles)

Challenge de la meilleure association sportive (masculine et féminine).

Ces victoires d'équipes n'ont pas effacé les conquêtes individuelles, bien au contraire. Ainsi, en 1970 :

- Un cadet a été sélectionné pour les championnats de France de javelot.
- Une grande fille a été championne d'Académie de javelot.
- Plusieurs élèves ont été classés dans les cinq premières places des championnats d'Académie au disque et au javelot.

Enfin, les épreuves du triathlon (saut, course, lancer) sont pour les meilleurs l'occasion de gagner un séjour de ski à Samoëns, en Haute-Savoie.

L'argot cempuisien

C'est, de beaucoup, la caractéristique la moins noble de l'O.P.

Pourtant, les générations se succèdent sans qu'aucune renie cette façon de s'exprimer un peu vulgaire, il faut bien l'avouer.

Est-ce le fait de la collectivité que la maison partagerait avec tous les internats du monde ? Ou bien n'est-ce qu'un franc-parler provisoire qui témoigne de la grande fraternité qui lie les Cempuisiens les uns aux autres ?

Un peu des deux sans doute.

Outre la réelle tendance à terminer les phrases par la voyelle "e" (zut ! aloreees) l'argot cempuisien comporte un certain nombre d'expressions typiques :

"C'est nasbrock" ou "C'est vaseux"......Cela manque d'intérêt

"On s'est fait piger"............................L'on nous a surpris

"Vanneuse"..Menteuse

"Tu m'débectes" ....Tu m'ennuies

"Aller à pommes" ....Aller ramasser des pommes

"Aller à fraises"............................. Porter un pantalon trop court

"Ça m'scie"...................................Cela me surprend

TRADITIONS DE L'O.P.

Au chapitre des traditions figurent diverses manifestations annuelles se tenant soit à Cempuis, soit à l'extérieur et regroupant tantôt les anciens, tantôt les élèves, tantôt ensemble des élèves et des anciens.

Cérémonie du caveau à Cempuis

Il s'agit de rendre hommage au fondateur Joseph Gabriel PRÉVOST. Les élèves, qui sont allés cueillir des fleurs les jours précédents, déposent chacun un bouquet sur le caveau.

Monsieur le Directeur, Monsieur le Président de l'Amicale des Anciens, s'adressent tour à tour aux enfants et leur narrent les grands faits de la création de l'O.P. et de son histoire.

La fanfare s'exécute sous la direction de Monsieur Aubertin.

Banquet annuel d'octobre

Il a lieu à Paris et a pour but de présenter aux anciens la promotion sortante de l'année. Monsieur le Directeur est présent à cette réunion.

Bal des anciens au printemps

Depuis quelques années, il se tient à la mairie du Ve arrondissement de Paris. Son but est de regrouper sympathiquement les anciens, de leur permettre de se rencontrer.

La fanfare cempuisienne participe au Bal des Anciens.

Fête de la Pentecôte

C'est le grand regroupement des Cempuisiens dans "leur" maison. Petits et grands, jeunes et vieux, anciens et nouveaux découvrent pendant un week-end un visage à la fois ancien et toujours renouvelé de l'O.P. : ils se "retrempent" dans le cadre de leur enfance. C'est le plus grand "brassage" de Cempuisiens de l'année. En général, le programme des réjouissances est le suivant :

- Samedi - arrivée des anciens,

- Dimanche matin - premiers contacts

- Déjeuner de dimanche : regroupe les anciens auxquels s'est joint le personnel accompagné, bien entendu, de Monsieur le Directeur, Madame l'Économe, etc. Il se tient dans le réfectoire et se prolonge souvent fort avant dans l'après-midi.

- Représentation du dimanche après-midi : Tout le monde se réunit dans la salle des fêtes où les jeunes présentent un spectacle qu'ils ont mis quelquefois plusieurs semaines à monter.

La chorale interprète, non sans talent, les meilleurs morceaux de son répertoire ; la fanfare s'exécute pour la plus grande émotion du public connaisseur. En chœur toute la salle reprend la Cempuisienne si chère au cœur de tous.

- Dîner du dimanche soir : même composition que le midi à laquelle vient se joindre la promotion sortante de l'année.

- Le lundi : après un déjeuner tout aussi pantagruélique que la veille, l'on se retrouve sur le terrain de hand-ball. Les anciens reforment leurs équipes et affrontent leurs cadets. Notons que, tant s'en faut, la victoire ne va pas toujours aux plus jeunes. Comme quoi la persévérance d'un certain âge et un grand désir de vaincre viennent parfois l'emporter sur l'ardeur de la jeunesse.

Fête de Noël à Cempuis

Permet à chacun de se réjouir des vacances et fêtes proches et d'un trimestre de travail en commun.

Un spectacle monté par les élèves est présenté à tous (le personnel et ses enfants sont invités à la représentation). Des cadeaux sont distribués aux élèves qui ne partiront pas en vacances. Un repas copieux régale les jeunes et voraces appétits.

Visite des Parents : tradition non "d'origine".

Elle est fixée au premier dimanche de chaque mois. Chacun remplit son cœur de tendresse et son casier de friandises. Deux cars sont mis à la disposition des parents à partir de la Gare du Nord et c'est vers 10 heures environ que les premiers visiteurs pénètrent dans la cour d'honneur.

Les enfants, endimanchés, retrouvent leurs familles. Celles-ci sont séparées provisoirement à l'heure du déjeuner puis réunies à nouveau l'après-midi.

Ce jour-là, la sieste est écourtée pour les petits, supprimée pour les grands.

Le départ des parents se situe vers 17 heures environ et c'est à ce moment-là que les surveillants ont fort à faire :

- « *Ne jette pas tes papiers par terre* »

- « *Attention à l'excès de bonbons, ce soir tu auras mal au ventre* »

ORGANISATION DE LA JOURNÉE À CEMPUIS

La journée de classe

Consulter l'emploi du temps suffit à imaginer la journée du Cempuisien. Par curiosité, comparons le déroulement d'une journée en 1821 à celui d'une journée en 1970.

en 1881		en 1970	
5 h 30 en été 6 h en hiver	Réveil au clairon 45 min de gymnastique Soins de propreté collective Déjeuner, Récréation	6 h 45 pour les grands 7 h 15 pour les petits	Lever Toilette
8 h 30 - 9 h 30 9 h 30 - 12 h	Classe Travaux manuels : 1 h 15 plein air 1 h 15 en atelier (zinc et fer blanc, bois, infirmerie, cartonnage, reliure, modelage, coupe, couture)	7 h 8 h 8 h 30	Fanfare Petit-déjeuner Classe 15 min de récréation de 10 h à 10 h 15
12 h - 13 h 30	Dîner, récréation	12 h 30	Déjeuner Sieste ou détente pour les petits.
13 h 30 - 16 h 30 dont 90 min de temps libre :	Classe Atelier, jardin, musique instrumentale, lecture, dessin, révision d'un devoir, etc....	13 h 30 - 16 h 30	Classe Le travail à l'atelier (menuiserie, mécanique, enseignement ménager et couture) et le sport sont compris dans les heures de classe. Goûter à 16 h 30
17 h 15 - 18 h	Musique pour les petits	17 h	Étude
18 h - 19 h 15	Souper, récréation	19 h 15	Dîner Les petits prennent leur repas à 18 h 30
19 h 15 - 19 h 55	Lecture, dessin, étude libre, anglais pour les plus grands	20 h – 21 h	Dortoir, toilette, coucher.
20 h - 21 h	Étude ou musique vocale		

Le jeudi – le dimanche

Outre, une demi-heure de sommeil supplémentaire le matin, les jours de congé apportent aux Cempuisiens l'occasion de s'entraîner à diverses activités. Pour cela, des foyers sont à la disposition de chaque groupe qui se retrouve ainsi "chez lui".

Les travaux manuels proposés varient selon la compétence des surveillants (maquette, inclusion sous plastique, laine, raphia, rotin, poterie, jeux de société, pyrogravure, lithogravure, peinture, etc.). Certains foyers sont également équipés pour la photo, le ping-pong, le baby-foot, la lecture.

Les vélocipèdes de 1881 ont cédé la place à des bicyclettes dont il est fait largement usage lors des beaux jours.

Les promenades ont également leur place dans l'emploi du temps des jours de congé.

- pour effectuer quelques achats : Cempuis ou Grandvilliers.
- pour faire des glissades l'hiver : sur la route de Sommereux, une portion de route très éventée est souvent recouverte d'un verglas tenace propice aux glissades.
- pour ramasser des pommes : dans un verger derrière le jardin.
- pour "faire un foot" : sur le terrain municipal.

LES VACANCES DES CEMPUISIENS

En famille

Certains Cempuisiens ont le privilège d'être accueillis par leur famille pendant les vacances ou partie de celles-ci.

Le placement familial

Quelques familles, en Allier, acceptent de recevoir un ou plusieurs Cempuisiens le temps des vacances. Ces derniers reviennent toujours enchantés de leur séjour campagnard qui leur a permis d'approcher un style de vie différent de celui de l'O.P.

Certains d'ailleurs retournent dans les familles d'accueil plusieurs années de suite.

La colonie de Mers

Ce sont, depuis quelques années, les plus jeunes qui sont envoyés là-bas (petits garçons, petites filles, benjamins, moyennes).

Certains y passent un mois, d'autres deux.

Le directeur et les moniteurs forment un bon noyau qui, plus ou moins dissout pendant l'année, se reforme régulièrement l'été. Celui-ci et ceux-là sont distincts des surveillants de l'O.P. : il est bien normal que, pour de vraies vacances, les Cempuisiens changent de cadre de vie et rencontrent de nouveaux visages.

MERS-LES-BAINS

Dans le département de la Somme de la province picarde, Mers-les-Bains est une petite ville au bord de la Manche. Là, notre école possède un établissement de vacances pour permettre aux enfants de passer quelque temps au bord de la mer. La côte est comme une muraille blanche : c'est la falaise. Cette falaise comme celle de Normandie est rectiligne, sans caps, ni baies parce que la mer l'a taillée dans une seule roche : la craie. C'est sur cette falaise que se dresse notre colonie, bâtie environ il y a 80 ans, et bien exposée au soleil.

Je vais vous raconter le mois de juillet que j'y ai passé l'an dernier. Soixante-dix élèves environ sont partis en car le 30 juin. Là, tous les moniteurs nous attendaient en compagnie du directeur qui s'appelait Émile Delègue. Quand tout le monde fut descendu, chaque moniteur et monitrice prit son groupe et l'emmena au dortoir où là, chacun put se mettre en short et en maillot. Puis nous avons fait la connaissance de la monitrice qui s'appelait Marie-Christine Charles. Avant d'aller manger, nous sommes allées nous promener sur l'esplanade, et voir la plage. En cours de route nous apprenions l'argot cempuisien à Marie-Christine. La plage était très jolie avec la mer qui reflétait sous le soleil et qui était bordée de galets de toutes formes ; sur les cabines bien alignées étaient inscrits des sortes de noms, selon différentes écritures, nous vîmes les nôtres. Cette année, il y avait deux cabines réservées pour nous : une pour les filles, et l'autre pour les garçons. À midi nous nous sommes rendues au réfectoire. Là, Émile nous donna les instructions pour le déroulement des journées :

- Lever entre 8 h et 9 h
- 10 h 30 Baignade
- 12 h Déjeuner
- 14 h - 16 h Sieste
- 16 h - 19 h Baignade et promenade
- 19 h Dîner

- 20 h Douche
- 21 h Coucher
- 22 h Les lumières s'éteignent

Pendant le mois, nous sommes allées à Eu en vélo. Par un beau jour, Émile nous dit que nous partions en camping rejoindre les grands, à Beauvincourt (à 13 km de Mers). Il y avait trois tentes plus un marabout. Le camp était monté dans un champ au bord d'un lac et derrière un terrain de camping. Dans notre tente nous étions 6, plus Marie-Christine. La cuisine était faite par un garçon et nous mangions sur l'herbe. Pour laisser les lieux propres, chacun avait un service. Moi j'étais de corvée de WC et de rangement des tentes avec une camarade, d'autres lavaient la vaisselle ou ramassaient les papiers. La veille du départ pour Mers, nous avons fait un feu de camp. Le lendemain, après nous être lavées au ruisseau, quelques-unes sont reparties en vélo, d'autres en camionnette. Deux camarades et moi sommes allées au bord du lac en attendant la camionnette ; environ une heure après nous retournâmes au camp où il n'y avait plus personne. Émile nous disputa et nous donna le trajet à faire à pied.

Nous sommes allées au cinéma trois fois dans le mois et y avons vu :

- Le paria
- Le Bourgeois gentilhomme
- L'homme de Kiev (qui nous a le plus plu).

De temps en temps nous faisions des veillées avec beaucoup de jeux et nous nous amusions beaucoup.

Le 13 juillet, nous sommes allées au feu d'artifice ; ensuite il y avait bal, où tout le monde dansait. Nous sommes reparties vers minuit. Le 14 juillet se déroula identiquement, mais au Tréport.

Nous avons passé un très bon mois que nous n'oublierons jamais et nous espérons avoir des vacances semblables l'an prochain.

Jocelyne DEHAINE - Jeannine RISSER

Les camps U.F.O.V.A.L.

Tronçais, Beuzec, Samoëns, Méribel, autant de noms qui évoquent de bons souvenirs aux adolescents cempuisiens.

Pour eux, Mers est devenu trop petit ; parce qu'y ayant maintes et maintes fois séjourné. Il leur faut de nouveaux horizons, des espaces à découvrir ; c'est ce que permettent les camps U.F.O.V.A.L.

SAMOËNS

Il s'agit là d'un séjour exceptionnel qui récompense les vainqueurs du triathlon. C'est une colonie de ski et les Cempuisiens qui ont la chance d'y participer, rompus aux efforts physiques, reviennent toujours avec une étoile parfois deux.

Nous avons gagné ce séjour à Samoëns en participant à des épreuves sportives (triathlon). Les deux premières de chaque catégorie d'âge gagnaient un séjour en Haute-Savoie. Dans la matinée du 23 décembre, nous sommes parties pour Creil où un car nous emmena à la gare de Lyon. De là, le train nous conduisit à Samoëns.

Notre séjour là-bas a été des plus agréables. L'activité principale était le ski, bien entendu. En bonnes sportives, nous avons passé avec succès la première étoile.

Nous avons fait connaissance avec les moniteurs dans le train. Arrivées à Samoëns, nous avons pris un car qui nous emmena au camp de l'OVALS.

Il y avait trois chalets : un chalet pour les garçons, avec les chambres au-dessus de la salle à manger. Un autre chalet où nous rangions les skis et d'autres petites salles pour se détendre un peu. Un troisième chalet était spécialement réservé aux filles. Le petit déjeuner était fixé entre 8 h et 9 h. Aussitôt après, nous partions skier jusqu'à midi. À midi et demi nous déjeunions ; puis jusqu'à quatorze heures, nous disposions d'un temps de repos. Nous reprenions le ski vers 14 h jusqu'à 17 h. À 17 h 30 nous avions activités au choix : disques,

chants, fabrication de colliers, etc. À 19 h, nous dînions, et jusqu'à 22 h 30, nous reprenions les activités. Voici comment se déroule une journée à Samoëns. Je crois que jamais nous n'oublierons ce séjour.

TRONÇAIS

À Cempuis, pour les vacances, nous avons la chance d'aller en camp. Par exemple, voici la description du camp de Tronçais dans l'Allier.

Le matin du départ, il fallut se lever vers 4 h (réveil difficile) pour aller jusqu'à Paris où nous arrivons vers 7 h. De là nous laissons nos bagages dans la camionnette avec laquelle nous avons voyagé et nous partons déjeuner dans un café. Ensuite vient l'heure du "vrai départ"., celui du camp. Les bagages de tous les colons sont hissés sur le car, et les colons montent dans le véhicule. Soudain, grand branle-bas : nous partons... Dans le car, les connaissances se font rapidement. Le voyage ne dure que quelques heures. Nous arrivons au camp vers 13 h.

Albert, le directeur, nous présente les moniteurs et nous passons à table. Après un repas fort bien préparé et excellent, nous allons ranger nos affaires. Il y a trois tentes pour les garçons et deux tentes avec un chalet pour les filles.

Nous sommes dans un camp franco-allemand : nos amis étrangers arrivent vers 16 h et, comme nous, s'installent.

Vers 19 h, nouveau repas. Ensuite, nous avons, comme tous les soirs, différents loisirs : danse, foyer, bibliothèque, jeux, promenade, discussion, détente, etc.…

De nouveau vers 22 heures « cinquième repas » comprenant : fromage, pain, lait. Puis nous restons encore une demi-heure dehors entre colons. Enfin, le coucher.

Le matin, à partir de 7 h 30 jusqu'à 9 h, le réfectoire est ouvert pour le petit déjeuner. Les lavabos sont très bien équipés.

À 10 h, réunion sous le grand sapin, pour les différents ateliers : nature, photo, kayak, plage, etc.… Chacun choisit son atelier et part. Les deux premiers jours, nous n'avons pas le droit de nous baigner.

L'après-midi, nous sommes libres dans le camp et le village. Cette liberté nous est donnée jusqu'à 15 h. Puis nouvelle réunion et nouvelle répartition des ateliers. À 16 h, goûter. Nous rentrons vers 18 h pour le dîner et la veillée.

Une chose que je trouve bien dans ce camp, c'est qu'à l'intérieur de celui-ci, il y a une coopérative où l'on trouve à peu près tout ce que l'on veut.

Il existe même un endroit spécialement réservé pour le ping-pong. Nous organisons des activités exceptionnelles : vélo, camping, rallyes (1 rallye de nuit chaque samedi).

Il y a aussi, pour ceux qui le veulent, un parcours de 100 km pour obtenir un brevet. Nous pouvons aussi passer des brevets de natation. À la place, nous avons la baignade, de la voile, du canoë, du kayak. Nous faisons aussi des feux de camp. Ils sont d'ailleurs très beaux.

Les moniteurs pour nous sont de bons copains. Ils s'occupent de nous et nous apprennent des jeux.

Le jour du 14 juillet, il y a une petite fête où l'on s'amuse beaucoup ; un bal où nous avons la permission d'aller (jusque vers 4 h du matin).

En fin de mois, des courses en kayak ou en canoë sont organisées.

Dès le retour, les adieux faits, les bagages chargés, les colons montés dans le car, nous partons. Vers 19 h nous arrivons à Paris où des surveillants de l'O.P. nous attendent. Arrivé à Cempuis vers 23 h.

Depuis que je suis à l'O.P., cela a été mon meilleur souvenir de vacances. J'y retourne cette année. Vivement le mois de juillet. TENNAH Norah

1970 : QUELQUES FAITS

Mademoiselle Vacher, professeur des sections commerciales, fêtait en ce Noël 1969 sa 35e année de service à l'O.P.

Au prix de bien des soucis, elle a tenu à faire participer ses élèves à l'évènement et les a

conviés à une soirée costumée au cours de laquelle chacun a reçu un petit présent.

À titre de remerciement, regardons les photos prises ce soir-là, qu'elle nous a si gentiment permis de reproduire.[4]

SORTIE À SAINT-VALERY-SUR-SOMME, Septembre 1969

Un départ imprévu

Jeudi. Treize heures. Un groupe d'enfants de tous âges monte dans le car, qui démarre dans un brouhaha sourd. Des voix s'élèvent : "Mers ou le Tréport ?" Le doute subsiste encore. Les élèves hésitent. Après un moment de réflexion, ils accablent Monsieur Martin par de nombreuses questions remplies d'espoir. Lui, souriant, de son sourire ironique, nous laisse tous dans l'embarras.

Un voyage avec un "?" au bout, commence. Ici, le mystère rôde.

Après un trajet de deux heures environ, nous faisons escale au bord de la mer, à Saint-Valéry-sur-Somme. Une très jolie ville inondée de soleil. Comme toujours, certains râlent. D'autres, enthousiasmés par ce projet, sautent du car et se précipitent sur la jetée.

Pour explorer la ville, nous nous divisons en trois groupes. Je me trouve sous la tutelle de "Lucky" (Jean-Luc, parti depuis peu à l'armée). D'autres sont avec Monsieur Martin. Le reste, avec "Duduche" (je crois que tout le monde se souvient de lui). La visite commence.

Qu'il fait bon se balader dans ces allées ombragées par d'immenses arbres aux feuillages touffus. Oui, c'est une belle petite ville jonchée de maisons individuelles... comme en Angleterre. Je suis particulièrement attirée par une très belle enseigne : une auberge ! Une auberge restaurée depuis, mais très ancienne. Une auberge faisant penser à toutes ces maisons normandes, à ces dessins bizarres, mais très beaux.

Nous voilà près d'un dancing. Petite ville, mais plutôt riche ! La mer, d'un bleu vert, promène ses vagues de long en large. Des personnes âgées sont assises sur la grève. D'autres se promènent.

Mais avant de partir, il faut penser à tous nos camarades restés à Cempuis. Aussitôt, les boutiques sont envahies. Et cette fois-ci, je suis très étonnée par les cartes postales. De très belles cartes postales aux portraits inoubliables et aux merveilleuses couleurs.

"Escale Saint-Valéry terminée", "Tout le monde à bord, nous partons !" La course aux trésors continue. Prochaine halte, le "Hourdel".

Petit port de rêve, semblable à une île. Un port miniature bordé de maisons, et au loin, la mer. Nous courons dans le vent, l'air iodé nous monte au visage. Immédiatement, les garçons s'emparent de cailloux, les paris s'engagent et les ricochets commencent.

Pendant ce temps, nous prenons des photos. Plus loin, quelques filles regardent un oiseau se débattre dans un arbre. Ici, les surveillants discutent. Puis, c'est l'heure de goûter. Je reverrai toujours "Duduche" appelant les garçons qui voulaient rester près de la mer : "Hé les gars, c'est le goûter !" Évidemment, de voyager ainsi cela "creuse" toujours ; et bien sûr, les garçons ne dirent pas non "au pain et au chocolat".

Maintenant, nous sommes installés dans l'unique café du "Hourdel". Par roulement, nous entrons et nous sortons. Tout de suite, nous repérons les nombreux oiseaux empaillés. Et la discussion entre les patrons et nous commence. Monsieur Martin est de la compagnie, il faut dire que lorsqu'il s'agit de bêtes et de bouteilles, il est toujours là.

Mais, il faut céder la place aux autres, et nous voilà dans l'obligation de sortir. Nous explorons la plage. Soudain, une voix : "Ohé, un bateau à l'horizon !" Encore quelques mètres et le voilà. Les pêcheurs déchargent les poissons sur les galets. Des sardines, des crevettes et d'autres crustacés passent de main en main. L'opération pêche commence. D'autres pêcheurs partent. Les poissons sont rassemblés près du café. Immédiatement Monsieur Martin sort et saisit l'occasion au vol pour acheter quelques crustacés.

---

[4] Il n'a pas été possible d'insérer, ici, ces photos. Le document originel et intégral est visible sur la galerie photo.

Pendant ce temps, nous allons à la recherche d'une méduse. Elle est tout près de nous quand nous la trouvons enfin. À l'aide d'un carton, je m'empare de cette énorme chose. Les garçons très amusés devant cette nouveauté m'enlèvent le carton des mains et commencent à jouer au "foot" avec notre "trouvaille". Et voilà, plus de méduse !

Maintenant, nous faisons le tour de "l'île". Un village vraiment charmant, avec des habitants simples et aimables. De temps en temps une mouette passe au-dessus de nous et finit par se poser sur l'eau.

Un paysage fantastique s'offre à nos yeux. À l'horizon, le ciel et la mer se confondent. De temps en temps, le mugissement d'une sirène parvient jusqu'à nous.

Là-bas, les ricochets ont repris. Mais déjà, le disque pâle du soleil disparaît dans le lointain. Nous regagnons le car. Un dernier regard vers la mer, et le port de rêve a disparu.

Un retour rempli d'espoir et de souvenirs inoubliables.

Maintenant, le mystère n'existe plus, et notre prochaine escale, tout le monde ici, la connaît…

Liliane MARDIROSSIAN

RÉFLEXIONS AVANT DE QUITTER L'O.P.

Nous garderons de très bons souvenirs des années que nous avons passées à Cempuis. En entrant dans l'établissement, notre enfance est devenue heureuse, entourée d'une grande famille et sans souci matériel. Nous avons eu des camarades agréables, des surveillants parfois indulgents et compréhensifs auxquels nous n'avons pas toujours donné satisfaction.

Mais, nous devons surtout être reconnaissants pour l'instruction qui nous a été donnée, les loisirs dont nous avons profité, l'égalité d'attention qui a été prodiguée à tous.

Un fait est bien certain, c'est que nous n'oublierons jamais les années passées à l'O.P. (les bons souvenirs nous resteront toujours). Et nous aurons certainement un amer regret en quittant le portail de l'Institution, car c'est alors qu'un mode de vie très différent et certainement moins douillet s'ouvrira à nous.

Les grandes filles

Sortie à Beauvais : visite de la Cathédrale.

Ce chapitre est absent du document originel.



Quarante années plus tard…

Difficile de me souvenir exactement de ce qui avait été "relaté" dans ce document à l'époque. Je dois dire que c'était en quelque sorte un exercice imposé, qui faisait davantage plaisir à notre surveillante qu'à nous (moi en l'occurrence). J'y trouvais une très grande hypocrisie et nous flattions notre Direction. Bien évidemment si nous avions écrit ce que nous ressentions, ce document n'aurait jamais existé. Avec le recul, je pense que notre surveillante attendait sans doute une excellente appréciation de notre Directeur quant à la suite de sa carrière ; elle poursuivait des études pour devenir Assistante sociale, ce qu'elle devint par la suite.

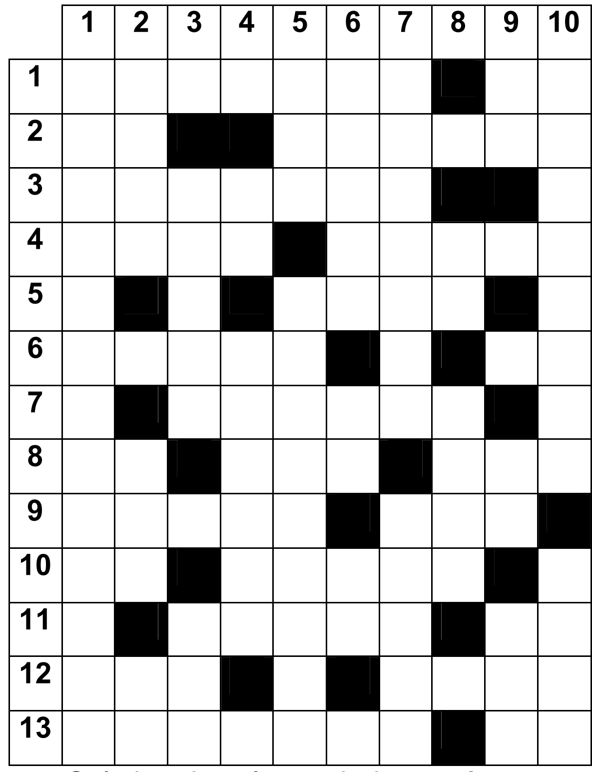
Voilà ce que cela m'inspire 40 années plus tard. De ce parcours Cempuisien je ne garde rien de bon, bien au contraire, je suis toujours aussi révoltée contre ces gens irresponsables qui exerçaient dans cet établissement.

Je comprends que tu aies pu être consterné, il y a de quoi.

Arlette Maroux, élève à l'O.P. de 1962 à 1970.

HORIZONTALEMENT

1 Prévost ou Giroud – Symbole de l’arsenic. **2** Petit ruisseau – À 7h du matin à l’OP. **3** Lieu d’apprentissage. **4** Bonne ou mauvaise – De vin ou de montre. **5** Pour nous c’était jour de Pentecôte. **6** Sortir brutalement – 3ème personne. **7** Souvent pour la galerie. **8** Au diapason – Saison à Mers-les-Bains - Système d’atterrissage aux instruments. **9** Sortie de l’OP – Pas cuit. **10** Pronom personnel – Fait rire. **11** Jour de soleil dans la chanson – 3,14.
12 Petit revenu – Sur la cour avec les chansons. **13** De bavardages on le devient – Sud-Est.



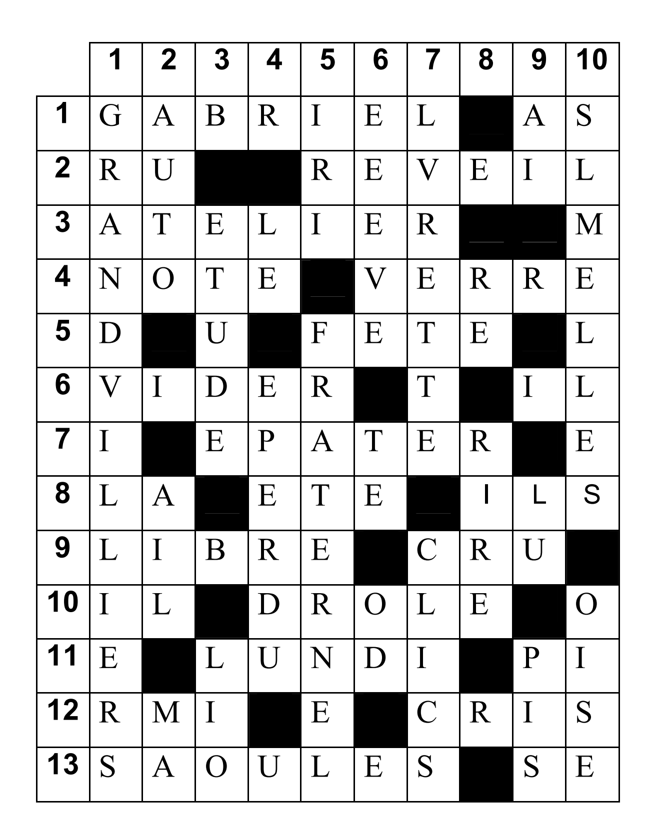
Solution dans le prochain numéro…

VERTICALEMENT

1 Proche de l’OP. **2** Avant stop – Gousse – Maman Dalton. **3** Bureau du notaire – Chanteuse portugaise. **4** Largeur d’étoffe – Amour puissant. **5** Pas là – Entre nous à l’OP. **6** Ecolier – Règle – Note à l’envers. **7** Femme de mœurs légères – Avec des clacs. **8** Île – À en pleurer. **9** Marque de joie – J’ai bouquiné – Mamelle. **10** À réparer pour le bouif – Département de notre enfance.

Jeu proposé et composé par Roger le Blevec.

Solution



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	G	A	B	R	I	E	L		A	S
2	R	U			R	E	V	E	I	L
3	A	T	E	L	I	E	R			M
4	N	O	T	E		V	E	R	R	E
5	D		U		F	E	T	E		L
6	V	I	D	E	R		T		I	L
7	I		E	P	A	T	E	R		E
8	L	A		E	T	E		I	L	S
9	L	I	B	R	E		C	R	U	
10	I	L		D	R	O	L	E		O
11	E		L	U	N	D	I		P	I
12	R	M	I		E		C	R	I	S
13	S	A	O	U	L	E	S		S	E



Dans le dernier numéro je vous annonçais, pour ce bulletin, un article portant sur le rappel des conditions d'utilisation de l'indicatif conditionnel et du subjonctif… je vous le promettais « passionnant ». « La ponctuation », parue précédemment, n'ayant reçu qu'un accueil mitigé, j'ai renoncé à un article un peu trop didactique pour ce présent « Cempuisien ».

En début d'année prochaine devrait paraître le n° spécial 210. Il reprendra exclusivement les textes figurant dans le cahier tenu par les élèves du CC1 de 1949, CC1 dirigé par M. Lenthéric.

Et pour conclure, quelques extraits du « Bréviaire des politiciens » :

Evite de revenir sur les décisions de ceux qui t'ont précédé : ils étaient peut-être en mesure de prédire des événements auxquels toi, tu ne t'attends pas.

Sache qu'un homme qui se contredit ne répugnera pas à te voler.

Réfléchis avant d'agir et aussi de parler. Car s'il y a peu de chances qu'on déforme en bien ce que tu as dit ou fait, sois convaincu en revanche qu'on le déformera en mal.

Cardinal Mazarin



Pentecôte 2010 Photo prêtée par Annick et André Chapuis
Roland Léonard et Maryvonne Plichon Le Galle.

Pentecôte 2010 Photo prêtée par Annick et André Chapuis
De gauche à droite :
Annick Pestel, Monique Gareau, Jacques Koch, Gérard Knop, Maryvonne Le Galle, Roger le Blevec, René Fressinet, Josette, Evelyne Pellier, les sœurs Bertin, Viviane Triquet, Guy Hachour, Daniel Aubertin, Gisele Shih Yen Sheng



Marcel Vigneron, Andrée Le Blevec, Henriette Tacnet,
Mlle Vacher. Dans les années 50.
Photo prêtée par Roger le Blevec



1964 de gauche à droite
Jacqueline Borodine, Renée Borodine, Monique Chaudron
Daniel Angé, Christiane Chaudron
Photo prêtée par Maryvonne Le Galle



1995. Au premier plan, Roger Laher, Yvonne Faivre.
Second plan, Henriette Tacnet, Maurice Chatelain.
Photo prêtée par Mme Laher.



Les soeurs Maijuin 1943.
Photo prêtée par Colette Maire



Repas d'automne 2005, de gauche à droite :
Any et Renée Creusot, Henri Wolf, Jacques Duchart. Photo Guy Hachour



Roger le Blevec en 1954.
Photo prêtée par Evelyne Pellier